(*Cours Moyen*)

COURS FRANÇAIS

DE

LECTURES

GRADUÉES



120 GRAVURES

PAR

L'abbé J.-ROCH MAGNAN

Ancien professeur de littérature.

Avec l'imprimatur de Sa Grandeur Mgr l'Evêque de Grand Rapids, Mich.

Point d'instruction sans éducation et point d'éducation sans morale et sans religion.

(Portalis, Rapport à l'empereur Napoléon, 1805.)

LIBRAIRIE BEAUCHEMIN (à responsabilité limitée)

256, RUE ST-PAUL, MONTREAL, CANADA.

J. M. J.

COURS FRANÇAIS

DE

LECTURES GRADUÉES

DEGRÉ MOYEN.

120 GRAVURES



PC
2115
M3
V.2

PAR

L'abbé J.-ROCH MAGNAN

Ancien professeur de littérature.

Avec l'imprimatur de Sa Grandeur Mgr l'Evêque de Grand Rapids, Mich.

Point d'instruction sans éducation et point d'éducation sans morale et sans religion.

(PORTALIS, *Rapport à l'empereur Napoléon, 1805.*)

LIBRAIRIE BEAUCHEMIN

(à responsabilité limitée)

256, RUE SAINT-PAUL, MONTREAL, CANADA.

IMPRIMATUR

Evêché de Grand Rapids, Michigan,
le 1er mars 1901.

Deux prêtres, chargés par Nous d'examiner le manuscrit des Livres de Lecture que M. l'abbé J.-Roch Magnan se propose de publier en français pour les écoles catholiques, Nous ayant fait rapport que, dans leur opinion, le dit manuscrit ne contient rien de contraire à la foi et à la morale, et est d'ailleurs fort bien adapté au but proposé, Nous accordons volontiers à l'auteur la permission de le faire imprimer.

† Henri-Joseph,
Evêque de Grand Rapids.

PC
2115
C6573
1902

Ouvrage adopté, le 2 avril 1902, par le
Bureau des Ecoles de Grand Rapids, Mich. **(*E.-U.*)**,
pour les écoles catholiques du diocèse.

Copyright 1902, by J. Roch Magnan

Enregistré conformément à l'acte du Parlement du Canada, en l'année mil neuf cent deux, par l'abbé J.-Roch Magnan, au bureau du Ministre de l'Agriculture.

PRÉFACE.

AUX INSTITUTEURS.

Lorsqu'un élève reçoit dans ses mains un deuxième livre de lecture, il éprouve un certain embarras, si la transition est trop prononcée. Il vaut mieux le faire passer sans qu'il s'en aperçoive d'un enseignement encore enfantin à des connaissances plus générales et plus pratiques. C'est pourquoi le commencement de ce Cours Moyen n'offre guère plus de difficultés que la fin de notre Cours Elémentaire, *degré inférieur*.

Ce Cours Moyen peut servir à la fois:

1° De guide pour leçons de choses;

2° De livre de lecture;

3° De manuel d'exercices oraux et écrits pour l'étude de l'orthographe et de la composition.

Il n'est pas nécessaire que ce volume soit parcouru en entier dans un an; faites travailler vos élèves sur la même leçon jusqu'à ce qu'elle soit parfaitement lue, comprise et expliquée. Ne

passez jamais à un morceau nouveau avant que le précédent ait été complètement disséqué et parfaitement assimilé. A quoi bon lire des centaines de pages, si la lecture se borne à exercer les yeux et reste fermée à l'intelligence et au cœur?

Les morceaux de ce Cours tiennent du genre narratif et descriptif et sont adaptés à l'intelligence de l'élève. A mesure qu'il tourne les pages, le cercle de ses connaissances s'élargit et ses facultés sont exercées sans trop pénible effort.

LA LECTURE EN GÉNÉRAL.

Voici quelques conseils utiles que vous pourrez mettre en pratique en dirigeant votre classe de lecture:

1° Expliquez d'abord les mots et les expressions difficiles que vous rencontrerez dans le texte. Quelques-uns sont élucidés en tête de la leçon; relevez les autres et, avec l'aide du dictionnaire, donnez l'intelligence des termes qui embarrassent l'élève;

2° Evitez de presser l'enfant dans les exercices de lecture; accordez-lui tout le temps nécessaire pour distinguer et énoncer les syllabes; autrement vous habituerez l'élève à bredouiller, à inventer et à se répéter;

3° Que tous les écoliers des cours suivent attentivement la lecture; pour les tenir en éveil,

appelez-les alternativement sans suivre l'ordre des places;

4° Lorsque le lecteur hésite en présence d'un mot difficile, irrégulier, prenez les devants et prononcez vous-mêmes le mot; dans les autres cas, obligez l'enfant à se corriger lui-même, à trouver, en épelant, s'il le faut, l'énonciation des syllabes qui l'embarrassent; ou faites-le corriger par un condisciple;

5° Que chaque élève du cours lise une phrase ou un alinéa; ordinairement l'instituteur le relira après l'écolier, mais lentement et bien distinctement, en prenant un ton, une expression naturelle;

6° Après la lecture de la leçon ou d'une partie de la leçon, passez au compte rendu au moyen du questionnaire qui suit le texte. Posez vous-mêmes des sous-questions se rapportant au sujet de l'action, à l'action elle-même, puis aux circonstances de l'action;

7° Enfin, si le temps vous le permet, relisez le morceau en entier et faites-le relire à plusieurs reprises par les élèves.

NARRATION.

1° Expliquez d'abord les expressions un peu serrées; puis, racontez aux écoliers l'histoire qui forme le sujet du morceau à lire, ayant soin de simplifier les mots et les phrases du texte

pour mieux arriver à la portée des enfants;

2° Faites répéter ce récit d'abord par les élèves les plus forts, puis par les plus faibles. Si l'enfant s'embarrasse ou s'arrête, allez à son secours avec des questions et des sous-questions. Ce récit contiendra le résumé du morceau que les élèves liront ensuite avec grand profit;

3° Appuyez par des questions convenables sur les conséquences morales à inculquer pour les mieux faire comprendre et retenir;

4° Profitez des récits pour corriger les élèves de certains défauts naturels, de leur penchant au mensonge, à la gourmandise, au vol, à la colère, à la bouderie, à l'oisiveté, à l'égoïsme, etc. Inspirez-leur l'amour de Dieu, de la famille et de la patrie, le goût des pratiques religieuses, l'esprit de soumission aux parents et aux autorités de l'Eglise et de l'Etat;

5° S'il se trouve une gravure intercalée dans le texte, dirigez l'attention des élèves sur les personnages, leurs qualités, âge, coutumes, particularités et sur leurs actions. Le souvenir d'une image bien interprétée s'efface rarement de la mémoire, pique la curiosité, fixe l'intérêt et provoque à la lecture.

DESCRIPTION.

De temps à autre vous trouverez dans ce Cours un morceau du genre descriptif. Avant de procéder à la lecture, donnez un exercice de leçon

de choses afin d'amener vos élèves à l'intelligence des idées, des termes essentiels et nouveaux du texte. Si vous avez sous la main ou autour de vous l'objet qui fait le thème de la leçon, placez-le sous les yeux de la classe. Restez à la portée des élèves et suivez un ordre logique. Au début, il vaut mieux jeter ses questions sur le papier. Demandez, par exemple, ce qu'est l'objet, quelles en sont les parties, les qualités: formes, couleurs, etc., à quoi il sert, quelle en est la matière, etc.

Pour mettre la théorie en pratique, je reproduirai à peu près textuellement une leçon de choses que j'ai trouvée par hasard dans un manuel composé pour les écoles de Fribourg. Prenez dans votre main un livre et procédez dans l'ordre suivant:

Comment appelez-vous ce que je tiens dans la main?

— Un livre, répondront les élèves.

— Qu'est-ce qu'un livre?... Vous ne savez pas?... Est-ce un outil?... Un ustensile de cuisine?... Un animal?... Un objet d'école?

— Un objet d'école.

Bien. Répétez tous: Le livre est un objet d'école. Encore une fois: Le livre est...

— Comment appelez-vous ceci? — [Indiquant la couverture.]

— La couverture.

— Et ceci? — [Les feuillets.]

— Les feuillets.

— Et ceci? — [La tranche.]

— La tranche.

— Et ceci? — [Le dos.]

— Le dos.

Bien. Vous appelez ceci la couverture. Et ceci? — Et ceci?... La...?

Continuons: — Et ceci? — [Une page.] — Dans un feuillet combien y a-t-il de pages? — Qui peut me montrer le texte? — Une marge? — Que distingue-t-on dans une page? — [Le texte, les marges.] — Dans un feuillet? — [Deux pages.] — Dans le livre? — [Couverture, tranche, dos et feuillets.]

Répétez tous ensemble: Dans une page, je distingue... Encore une fois...

Comment s'appelle celui qui compose? — qui imprime? — relie? — vend un livre?

Quelle est la couleur du texte? — celle des marges? — de la couverture? — Quelle est la forme du livre?... Répétez tous après moi: Le livre est *rectangulaire*. Encore une fois... [s'adressant aux plus faibles du cours]: Vous, Louis, répétez encore: Ce livre est...?

Comme ce mot est nouveau pour vous, je vais l'écrire au tableau noir. Lisez-le maintenant, vous, Henri... vous, Albert, etc.

Qui est-ce qui pourrait me montrer ici un objet *rectangulaire?*

— La porte, la fenêtre.

Je vais vous tracer au tableau un *carré*. Voici maintenant un *carré long* ou *rectangle*. Voyez-vous la différence de ces deux figures?... - Désignez-moi un objet carré, un objet rectangulaire, etc.

[Arrivant à la matière première]: De quoi est composé le dos? — les deux couvertures? —[Carton, toile] — les feuillets? — [De papier.]

[Passant enfin à l'emploi du livre]: A quoi sert un livre? etc. — Réflexions morales, leçons pratiques, telles que prix du livre, soin qu'on en doit prendre, etc.

Après la leçon de choses, abordez la lecture du morceau.

EXERCICES ORAUX.

En général, nous sommes plus souvent appelés à parler qu'à écrire; il est donc d'une haute importance de multiplier les exercices oraux. Vous trouverez dans ce Cours ample matière à des exercices aussi variés que fructueux.

Choisissez entre les modes suivants:

1° Inviter les élèves à donner de mémoire le compte rendu de ce qui a été lu en classe;

2° Faire apprendre par cœur quelques textes après les avoir lus et expliqués avec soin. Comme la poésie se prête mieux que la prose aux récitations littéraires, nous avons interjeté dans ce volume nombre de pièces de vers courtes, simples et attrayantes;

3° Faire rapporter l'anecdote par les élèves

en leur recommandant de se servir de leurs propres expressions;

4° Faire résumer en prose la poésie qu'on aura apprise par cœur;

5° S'il s'agit de réciter un dialogue, choisir autant d'élèves qu'il y a de personnages en scène et faire rendre par chaque élève, sur un ton convenable, le rôle qu'il personnifie.

EXERCICES ÉCRITS.

1° La leçon terminée, expliquée et parfaitement comprise, exigez par écrit le compte rendu de la lecture sans auteur à la main;

2° Echangez les tâches entre les élèves et faites-les corriger. C'est un moyen de varier les modes de rédaction, de contrôler la ponctuation. Plus tard ils passeront de la proposition simple à la phrase composée. Ils aborderont les sujets des verbes, les compléments directs et indirects et parviendront à interjeter çà et là de petites phrases incidentes, etc.;

3° Faites un pas et abordez les travaux d'invention. Demandez, par exemple, aux élèves d'indiquer:

(a) Les parties d'une maison;

(b) Cinq objets rectangulaires;

(c) Six objets faits avec des planches, des briques ou de la pierre, etc.;

4° Faites remplacer les *on* par *nous* dans le texte;

5° Faites résumer en peu de lignes le morceau qu'on vient de lire;

6° Faites remplacer des mots par leurs synonymes;

7° Demandez le contraire de certains mots;

8° A un nom propre, substituez *mon frère et moi*;

9° Faites traduire en prose la poésie qu'on a lue ou récitée;

10° Demandez qui emploie tel objet, par exemple, une aiguille, une plume, une hache, un fusil, etc.;

11° A quoi sert la pluie, le vent, la lumière, le bois, le fer, etc.;

12° Faites composer des propositions simples avec des mots que vous dicterez.

Parmi ces exercices, choisissez ceux qui vous paraîtront le mieux appropriés à la force moyenne des élèves et variez-les de façon à cultiver successivement chacune de leurs facultés intellectuelles.

ORTHOGRAPHE.

Chaque devoir écrit est en même temps un exercice d'orthographe. Obligez les écoliers à soigner leur écriture et à observer l'orthographe en toutes circonstances et dans tout ce qu'ils écrivent.

GRAMMAIRE.

Loin de nous l'idée de fournir un *cours de grammaire*. Comme il a été dit dans la préface de notre Cours — degré inférieur, — nous donnons tout simplement des notions grammaticales à la portée des enfants en attendant qu'elles prennent plus tard une figure plus nette et plus détaillée dans l'étude de la grammaire.

AUX ÉLÈVES.

Voici un nouveau choix de morceaux de prose et de poésie que vous devrez lire, apprendre et réciter.

L'ART DE LIRE.

Il est difficile de bien lire. Qui possède l'art de lire correctement sait déjà bien réciter. Rien de plus utile que de savoir bien lire dans nos sociétés démocratiques. En mainte occasion, vous serez appelés à discuter, délibérer dans des réunions, comités, assemblées de toutes sortes. On vous invitera à donner la lecture de rapports, de procès-verbaux, de comptes rendus, etc.; n'est-il pas indispensable que vous sachiez lire de façon à être entendus et compris?

Voici, pour la lecture à haute voix, quelques règles condensées d'un ouvrage de MM. Estienne et Daniel. — (Livre de récitation.)

1° Tenez-vous droit en lisant comme en écrivant. Vous pencher sur votre livre gênerait le libre jeu de votre respiration;

2° Articulez nettement, c'est-à-dire, faites entendre distinctement toutes les syllabes des mots; évitez de lire trop vite, ce qui nuit à la netteté de la prononciation;

3° Donnez aux voyelles le son et la durée acceptés par le bon usage. Evitez l'accent local, s'il y a lieu. Dans la poésie, prononcez les syllabes muettes, parce qu'elles comptent dans la mesure, sauf cependant l'*e* muet qui termine les vers féminins, sur lequel il faut passer rapidement. En prose, bornez-vous à faire sentir légèrement les *e* muets en appuyant davantage sur la syllabe qui précède;

4° Faites les liaisons, c'est-à-dire, unissez la consonne finale d'un mot à la voyelle initiale du mot suivant. Cependant, quand cette liaison est désagréable pour l'oreille, supprimez-la en observant un très court silence entre les mots. Ex.: La mort | est certaine;

5° Ponctuez en lisant et en récitant comme en écrivant. "La ponctuation, dit Legouvé, est un geste de la pensée; elle ajoute à la page écrite un commentaire visible; elle dessine la phrase, elle en indique les articulations, la construction, le mouvement... Ponctuer, c'est forcément respirer, puisque c'est prendre des temps, et, par conséquent, c'est lire avec moins de fatigue...

Les virgules, les deux points, sont autant de petites haltes qui permettent au lecteur de souffler."

Outre les pauses marquées par les virgules et les points, dit encore Estienne, observez les repos qui ne sont indiqués que par le sens de la phrase. Ex.: Maître corbeau, sur un arbre | perché...

Ne vous croyez pas obligés de vous arrêter à la fin d'un vers quand il n'y a pas de signe de ponctuation.

Ex. : Sur terre — toute chose
A sa part de soleil.

6° Donnez le ton convenable. Evitez, en lisant ou en récitant, la psalmodie, les inflexions monotones, criardes et traînantes. Faites tomber sur les mots l'intonation juste et variez les finales. Lisez et récitez comme vous parlez, à condition, bien entendu, que vous parliez bien. Quand on exprime ses propres pensées, d'ordinaire on donne à ses paroles le ton naturel; l'intonation alors est bonne. Si donc vous tombez sur une phrase difficile à réciter, traduisez-la mentalement en style simple et faites les inflexions de voix qui conviendraient à ce langage familier. C'est ainsi que l'on parvient à être vrai et naturel;

7° Accentuez le débit. Le ton doit varier avec la nature des sentiments que l'on exprime; par conséquent, pour donner à ce que l'on récite l'ac-

cent convenable, on n'a qu'à se bien pénétrer des sentiments de l'auteur; on dit bien ce que l'on sent bien.

APPRENDRE UN MORCEAU.

Pour apprendre un morceau, il importe que vous le lisiez d'abord entièrement afin d'en connaître le sujet. La réflexion, les notes, et surtout les explications de votre maître, achèveront de vous familiariser avec les idées qui y sont développées. Vous pourrez alors vous rendre compte des divisions qu'il comporte; vous en dégagerez les idées essentielles qui seront pour votre mémoire autant de points de repère. En étudiant ainsi le morceau, vous l'apprendrez plus vite et vous le retiendrez plus longtemps.

En résumé, pour bien apprendre, il est nécessaire de comprendre. Pour bien réciter, il faut articuler nettement, donner aux mots le son qui leur convient, faire les liaisons utiles, établir les repos nécessaires à l'intelligence du sujet, approprier le ton à la nature du morceau. — [Extraits d'une circulaire du Ministère de l'inst. pub. en France; d'un ouvrage d'Estienne et Daniel — (La Récitation), et d'un Manuel pour les écoles de Fribourg.]

En terminant cette préface, permettez-moi, chers élèves, d'exprimer un vœu que je forme

pour vous dans mon cœur de prêtre et de promoteur de l'instruction et de l'éducation chrétiennes: Puissiez-vous, en parcourant ce modeste volume, multiplier vos observations, meubler votre mémoire, agrandir vos connaissances, développer votre intelligence, former votre cœur et fortifier votre corps! Que votre éducation progresse harmoniquement sous la sage direction de vos maîtres dans un milieu vivant et saint! Que votre travail soit constamment inspiré par l'amour de *Dieu*, de votre *famille* et de la *patrie*.

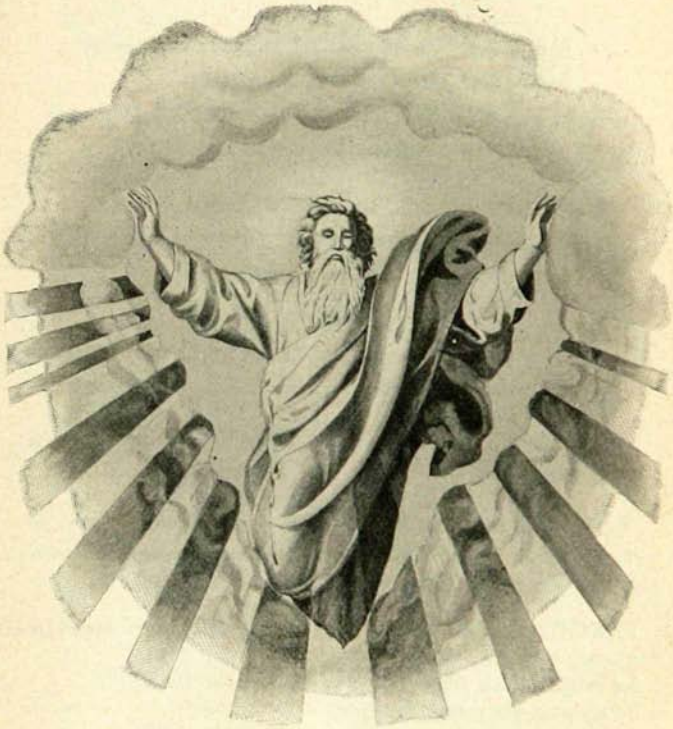
Remerciements à tous ceux qui nous ont encouragé et prière de nous indiquer de quelles améliorations notre humble travail leur paraît susceptible.

J.-Roch Magnan, Ptre.



COURS MOYEN

I. — C'est Dieu.



Qui dit au soleil sur la terre
D'éclairer tout homme et tout lieu?
Qui donne à la nuit son mystère?
O mes enfants, c'est Dieu!

Qui donne au bosquet son ombrage?
Et, quand l'oiseau chante au milieu,
Qui donc embellit son ramage?
O mes enfants, c'est Dieu!

Quand pour sa mère ou pour son père
L'enfant tout bas émet un vœu,
Qui l'écoute et lui dit: " Espère! "
O mes enfants, c'est Dieu!

Quand le soir, après la prière,
A tous vous aurez dit adieu,
Qui fermera votre paupière?
Enfants, ce sera Dieu!

(Mgr de la Bouillerie.)

Lexique.

Bosquet, petit bois, touffe d'arbres.

Vœu, ici pour souhait.

Ramage, babil.

EXERCICE DE MÉMOIRE. — Apprendre par cœur cette poésie et la réciter à haute voix en observant les intonations convenables.

PENSÉES. — Ce n'est pas vrai qu'on puisse vivre sans jamais regarder là-haut. — (Richepin.)

La croyance en Dieu est innée en moi. — (De Musset.)

Je ne puis me passer de Dieu. — (Michelet.)

Quel est donc l'athée qui n'a pas dit: " Mon Dieu! " au chevet de sa mère mourante? — (Proud'hon.)

REMARQUE.— [Revenir souvent sur les règles que nous avons intercalées dans la préface sur la lecture de la prose ou de la poésie.]

II. — L'Enfant et l'Avocat.

Avocat,	Casquette,	Communion,
Oublier,	Remuer,	Expliquer,
Quelque,	Volonté,	Comprendre,
Contes,	Enseigner,	Préparer.

Un avocat et un enfant de douze ans se trouvaient par hasard à voyager ensemble. On vint à passer devant une église et l'enfant ôta respectueusement sa casquette.

L'avocat lui dit d'un ton railleur : " Sans doute, mon petit ami, tu es un enfant de chœur ? "

L'enfant répondit poliment : " Oui, Monsieur, je suis un enfant de chœur et je me prépare à la première communion.

— Que t'enseigne ton curé ?

— En ce moment, il nous explique les mystères, Monsieur.

— Dis-moi un peu quels sont ces mystères ? J'ai oublié tout cela ; ce qui t'arrivera aussi à toi-même dans quelques années d'ici.

— Oh ! Monsieur, j'espère bien n'oublier jamais les mystères de la Sainte Trinité, de l'Incarnation et de la Rédemption.

— Eh bien ! qu'est-ce que la Trinité, mon garçon ?

— C'est un seul Dieu en trois personnes, Monsieur.

— Comprends-tu cela, mon petit ami ?

— En fait de mystères, il y a trois choses, Monsieur, trois degrés : *savoir*, *croire* et *comprendre*. Je sais et je crois, mais je ne comprends pas. Ce n'est qu'au ciel que l'on comprendra.

— Ce sont des contes que tu me dis là ; pour moi, je ne crois que ce que je comprends.

— Eh bien ! puisque vous ne croyez que ce que vous comprenez, dites-moi, s'il vous plaît, pourquoi votre doigt remue quand vous voulez.

— Il remue parce que ma volonté imprime un mouvement au nerf qui correspond au doigt.

— Mais comment se fait-il que votre volonté agisse sur ce nerf ?

— Cela se fait... cela se fait...

— Mais comprenez-vous comment cela se fait ?

— Eh ! oui, je le comprends.

— Eh bien ! puisque vous le comprenez, dites-moi pourquoi, en le voulant, vous pouvez remuer votre doigt et non votre oreille ? "

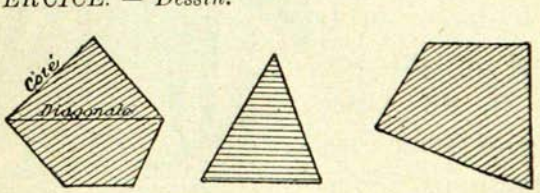
L'avocat, à court d'arguments, balbutia, et, voulant terminer, dit en rougissant : " Laisse-moi tranquille, tu es trop jeune pour me donner une leçon. "

Il l'avait tout de même.

Contes, choses imaginaires.
Imprimer, produire.
Arguments, preuves.
Balbutier, parler confusément.

QUESTIONNAIRE. — Que fit l'enfant en passant devant l'église ? — Pourquoi ? — Quelle remarque fit l'avocat ? — Que répondit l'enfant ? — Donnez la suite du dialogue entre l'avocat et l'enfant. — Lequel des deux eut le dessus dans la discussion ?

EXERCICE. — Dessin.



Polygone. **Triangle.** **Quadrilatère.**

RÉFLEXION. — La foi est le plus précieux des dons de Dieu ; source de consolation pour l'homme ici-bas, elle est le fondement du bonheur qui l'attend dans le ciel.

III. — Lequel préférez-vous ?

Différer,	Querelle,	Maraude,
Boiteux,	Volontiers,	Brusquement,
Vigilance,	Préférer,	Impudent,
Difforme,	Attentif,	Vertueux.

Autant le blanc diffère du noir et le jour de la nuit, autant Paul diffère de Benoît.

Paul aime à railler les autres et à tourner en ridicule ses camarades d'école; il se fait une gloire de tromper la vigilance de sa maîtresse ; il lit du coin de l'œil sur le livre ou le cahier de son voisin; il ne cesse de contrarier ses compagnons, il triche au jeu et se querelle sans cesse.



Benoît. Paul.

Au sortir de la classe, Paul va souvent à la maraude et s'attarde sur son chemin.

Il se plaît à contrefaire les boiteux, les personnes infirmes ou difformes.

Lorsqu'on l'interroge il répond : oui, non. Quand il demande quelque chose à Pauline, la servante, il dit brusquement : Pauline, vite du pain. Je ne veux pas de la croûte. Prenez de l'autre côté, vous dis-je.

Pauvre Pauline! que de fois, le visage dans son tablier, elle a pleuré à chaudes larmes! Impudent! Paul est un garçon sans éducation. Tout le monde le déteste et à bon droit.

Benoît, lui, est un enfant poli, affable, vertueux, et chacun l'aime. Lorsqu'on l'interroge, il répond : oui, monsieur ; non, madame. Quand il demande quelque chose à la servante, il le fait toujours avec douceur.

Il est pieux à l'église, attentif en classe et respectueux envers tout le monde. Il emporte ses livres à la maison, prend soin de ses habits et fait volontiers les commissions de sa maman. Il ne laisse jamais parler mal de ses amis absents sans prendre leur défense.

Quand un étranger entre en classe, Benoît

se lève et se tient debout jusqu'à ce qu'on lui fasse signe de s'asseoir. S'il doit passer devant quelqu'un, il s'incline en disant: " Pardon! Monsieur. "

Lequel des deux enfants préférez-vous?

(DIVERS.)

Contrarier, faire de la peine.

A bon droit, avec raison.

Railler, se moquer.

Maraude, vol de fruits.

Impudent, effronté.

QUESTIONNAIRE. — Comment Paul se comporte-t-il à l'école? — Que fait-il au sortir de la classe? — De quelle manière répond-il aux questions? — Et Benoît, lui? — Dites ce qu'il fait à l'école, à l'église et à la maison.

Grammaire.

[L'adjectif est un mot qui, joint au nom, sert à indiquer les qualités bonnes ou mauvaises des personnes ou des choses. ENFANT SAGE, FRUIT AMER.]

Chercher tous les adjectifs qui se rencontrent dans le morceau ci-dessus.

RÉFLEXIONS.— L'enfant prépare son avenir sur les bancs de l'école. Celui qui ne corrige pas de bonne heure ses penchants à la moquerie, à la raillerie, au bavardage, à la fourberie, récoltera durant sa vie une foule de déboires. Ses amis le déserteront, ses patrons le congédieront et tout le monde le méprisera. Il vivra isolé et malheureux — (J.-R. M...)

RÉCITATION. — *A demain.*

"Amusons-nous d'abord, dit Léon; mon devoir,
Je le ferai tantôt, je le ferai ce soir."
Le soir, il bâille et dort; mais pour faire sa tâche
Il va se lever demain avant le soleil.
Lorsqu'au matin on l'appelle, Léon se fâche.
A sept heures encore, il dort d'un plein sommeil.
En classe il est puni; cela n'est pas merveille;
Moi, pas si fou; je fais tous mes devoirs la veille.

Proverbe. — *Trouvera malheur en chemin,*
Qui toujours remet à demain

IV. — La première Confession.

Lunettes,	Gravement,	Secret,
Confesser,	Assurer,	Crème,
Déclarer,	Deviner,	Vacher,
Hélène,	Confier,	Docilement.

"Grand'mère, j'ai quelque chose à vous dire.

— Dis-le, ma petite fille, je t'écoute.

— Le dire... comme cela... tout de suite? Ce n'est pas possible, car c'est un grand secret.

— Un secret déjà, ma pauvre petite, tu as déjà des secrets? Et quels secrets, donc?

— Grand'mère, c'est vilain, allez, très vilain.

— Est-ce possible? Allons, Hélène, dis vite!

— Otez vos lunettes, grand'mère, fermez votre livre et surtout ne me regardez pas."

La grand'mère ôta docilement ses larges lunettes, ferma son livre de prières, baissa les yeux et dit: "J'écoute."

"Oh! grand'mère, comment vous dire cela! Je vous assure que j'ai peur de le dire tout haut.

— Dis-le tout bas.

— Vous m'entendez quand je parle comme ceci?

— Très bien; allons, dis.

— Vous savez bien Minette.

— Le chat?

— Oui, la petite chatte grise. Maman demandait qui buvait la crème, et j'ai dit que c'était elle. Ce n'est pas elle.

— C'est?

— C'est... Devinez, grand'mère

— C'est Jacquot le vacher?

— Non... Devinez encore.

— Est-ce Hélène?

— Oui. Oh! je ne le ferai plus, grand'-mère, je ne le ferai plus, voilà deux jours que je ne l'ai pas fait.

— Est-ce que quelqu'un t'a vue?

— Non, oh! non, personne.

— Mais le bon Dieu n'était-il pas là?

— Est-ce que le bon Dieu voit tout, grand'mère?

— Oui, tout; mais enfin, si lui seul t'a vue, pourquoi as-tu confié ta faute à ta grand'-mère?

— Parce que je suis triste. Je ne puis plus jouer, je n'ose plus regarder maman, ni Minette; il y a là comme une petite pierre."

Et Hélène posa la main sur son cœur.

"Ma fille, reprit la grand'mère, c'est bien de me confesser ta faute, mais il faut aussi aller la déclarer au prêtre. Hélène veut-elle aller à confesse?"

Hélène baissa la tête.

"Est-ce qu'il faudra dire pour la crème, grand'mère?

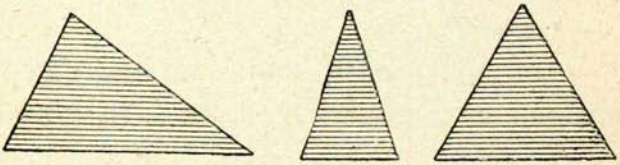
— Sans doute.

— Et le bon Dieu me pardonnera ?

— Oui. "

Hélène releva la tête et dit gravement : " Grand'mère, dites à maman que je veux me confesser. " (D'après Z. Fleuriot.)

Dessin et grammaire.



Triangle quelconque. **Isocèle.** **équilatéral.**

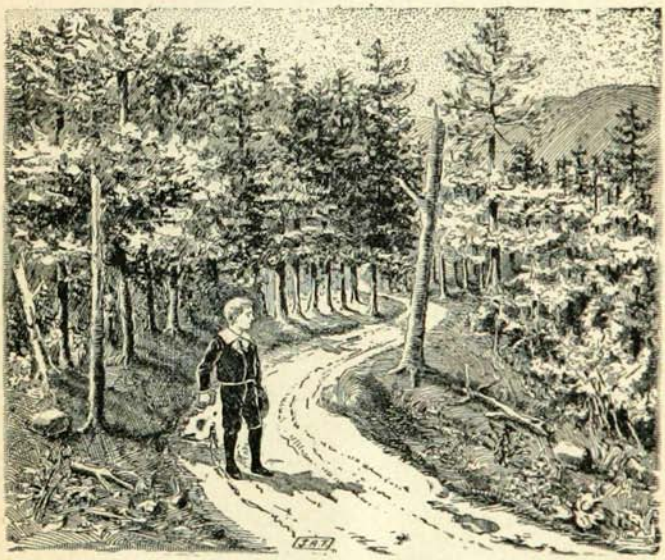
Chercher dans le morceau ci-dessus tous les adjectifs au singulier.

REMARQUE. — [Le morceau ci-dessus, comme on le voit, est simple, facile à disséquer, à la portée de toute la classe ; l'institutrice s'en servira avec profit pour rappeler les règles de lecture que nous avons insérées dans la préface et les fera appliquer par ses jeunes lecteurs ou lectrices. Qu'elle lise elle-même d'abord la leçon en entier, puis qu'elle choisisse deux élèves; l'une prendra le rôle d'Hélène, et l'autre, celui de la grand'mère. Toutes deux essaieront de lire comme on suppose que parlaient Hélène et la grand'maman. Elles s'efforceront de donner l'intonation convenable, observeront les pauses voulues, chercheront les inflexions de voix naturelles et éviteront la monotonie des finales.] — (J.-R. M.)

V. — L'Écho.

Indiqué,	Injurieux,	Mystérieux,
Bosquet,	Etrange,	Injurier,
Réfléchi,	S'amuser,	Déférence,
S'accuser,	Indigné,	Fidèlement.

Le petit George n'avait pas encore l'idée d'un écho. Un jour qu'il s'amusait à l'entrée



Ho, ho!

d'un bois, il se mit à crier: "Ho, ho!" Une voix répondit de la forêt: "Ho, ho!"

Surpris, l'enfant demanda: "Qui es-tu?" La voix étrange reprit aussitôt: "Qui es-tu?" L'enfant indigné s'écria: "Tu es un sot." —"Tu es un sot!" répéta la voix de la lisière de la forêt.

Pour le coup, notre petit George se fâcha tout rouge et adressa à l'être mystérieux les propos les plus injurieux que l'écho rendit fidèlement.

Là-dessus, le bambin se mit à parcourir en tous sens les abords de la forêt pour trouver l'insolent et se venger de lui, mais il ne trouva personne.

L'enfant revint à la maison et se plaignit à sa mère qu'un méchant garçon s'était caché dans le bois pour l'injurier.

"Que t'a-t-il dit, mon enfant?

— Il m'a dit que j'étais sot.

— Et toi, que lui as-tu répondu?

— Je lui ai crié aussi qu'il était un sot.

— Mon enfant, tu t'es trahi et ne vois-tu pas que tu t'accuses toi-même? Tu n'as entendu que tes propres paroles; car, de même que tu as sans doute vu ton visage réfléchi dans l'eau, ainsi tu viens d'entendre ta

propre voix retentir dans le bosquet. Si tu avais crié un mot agréable au bois il t'aurait renvoyé le même mot. "

C'est ce qui arrive toujours. La manière d'agir d'autrui à notre égard n'est le plus souvent que l'écho de la nôtre.

Si nous traitons les gens avec déférence, ils nous traiteront de même; mais si nous sommes durs et grossiers envers eux, nous ne devons nous attendre à rien de mieux de leur part. (DIVERS.)

Bosquet, petit bois.
Stupide, insensé.
Propos, paroles.
Trahi, déclaré.
Déférence, politesse.
Autrui, le prochain.

QUESTIONNAIRE. — Répétez le cri de George dans le bois. — Quelle réponse reçut-il ? — Qu'est-ce que l'écho ? — Quelle plainte porta George à sa mère ? — Quelle leçon faut-il tirer du récit ?

Grammaire.

[On forme le féminin d'un adjectif terminé par *f*, en changeant *f* en *ve* : VIF, VIVE.]

Donner le féminin des adjectifs : oisif, — rétif, — bref, — actif, — productif, — attentif, — neuf, — craintif, — naïf, — chétif.

RÉFLEXIONS. —

Celui qui sait toujours convenir de son tort
N'a, pour se faire aimer, besoin d'aucun effort.
On lui sait plus de gré de sa noble franchise
Qu'on ne lui veut de mal pour la faute commise.

Les jeunes gens, les jeunes personnes surtout, s'imaginent qu'en niant leurs fautes, ils gagneront dans l'estime de leurs supérieurs ; c'est à tort. Tôt ou tard, la fraude est découverte, et l'on se défie de celui qui trompe, comme d'un négociant chez qui on aurait surpris une marchandise frelatée.

VI. — Mgr de Cheverus et le Nègre.

Ressources,	Gisant,	Grabat,
Infirmier,	Cabane,	Curieux,
Nocturnes,	Panser,	Guère
Dévouement,	Nègre,	Poussière.

Il y avait, en dehors de la ville de Boston, un pauvre nègre infirme, couvert de plaies, sans ressources et gisant, dans une petite cabane, sur un misérable grabat.

L'évêque de Boston, Mgr de Cheverus, eut bientôt découvert le malheureux nègre et, pour lui, découvrir l'infortune et la soulager, c'était une même chose.

Il se fit donc l'infirmier de ce pauvre nègre. Malgré ses nombreuses occupations, tous les soirs après la chute du jour, il allait

panser les plaies du malheureux, faire son lit et pourvoir à tous ses besoins, mais sans rien dire à personne, car il voulait que Dieu seul connût sa bonne œuvre.

La Providence ne le permit pas.

Un des serviteurs, ayant remarqué que tous les matins l'habit de l'évêque était couvert de poussière et de duvet, fut curieux de savoir d'où cela pouvait provenir.

Ayant suivi son maître dans une de ses sorties nocturnes, il le vit de loin entrer dans la cabane du nègre ; il s'approche et regarde à travers les planches mal jointes.

Quel ne fut pas son étonnement de voir le charitable évêque allumer le feu, panser les plaies du malade, lui donner à manger, le couvrir et l'embrasser en lui souhaitant une heureuse nuit!

Quel dévouement! Quelle charité! La plus tendre des mères n'aurait guère pris plus de soin pour son enfant chéri.

Infirmier, qui soigne les malades.

Gisant, étendu sur...

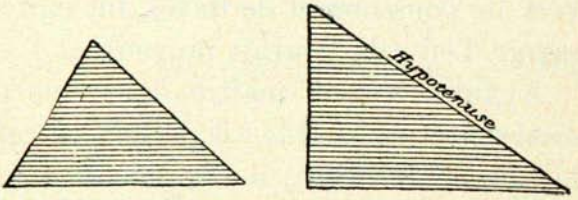
Panser, soigner une plaie.

Grabat, mauvais lit.

QUESTIONNAIRE.—Où Mgr de Cheverus fut-il évêque ? — A qui rendait-il secrètement visite ? — Quels soins prodiguait-il au nègre ? — Dites ce que fit le serviteur de l'évêque. — Que découvrit-il ?

NOTE.—[Mgr de Cheverus, après avoir évangélisé les sauvages en Amérique, repassa en France, devint archevêque de Bordeaux et mourut cardinal en 1836.]

Dessin.



Triangle acutangle. **Triangle rectangle.**

RÉCITATION. — *Les deux Sœurs.*

Les deux petites sont en deuil;
Et la plus grande — c'est la mère —
A conduit l'autre jusqu'au seuil
Qui mène à l'école primaire.

Elle inspecte, dans le panier,
Les tartines de confiture,
Et jette un coup d'œil au dernier
Devoir du cahier d'écriture.

Puis, comme c'est un matin froid,
Où l'eau gèle dans la rigole,

Et comme il faut que l'enfant soit
En état d'entrer à l'école,

Ecartant le vieux châle noir
Dont la petite s'emmitoufle,
L'aînée alors tire un mouchoir
Lui prend le nez, et lui dit: "Souffle."

(F. Coppée.)

PENSÉES. — **Toute la morale de Jésus-Christ est dans ce précepte: "Aimer Dieu par-dessus toutes choses, et le prochain comme soi-même."**

L'amour de l'humanité s'abîme dans l'amour de Dieu, mais y demeure distinct. — (Ls Veuillot.)

VII. — Nourriture et Breuvage.

Légumes,	Viande,	Etang,
Faux,	Bière,	Aliments,
Levain,	Morceaux,	Fromages,
Pétrin,	Tiède,	Faucilles.

Tout ce qui se mange s'appelle aliments. Les principaux sont le pain, la viande, le poisson, les légumes et les fruits.

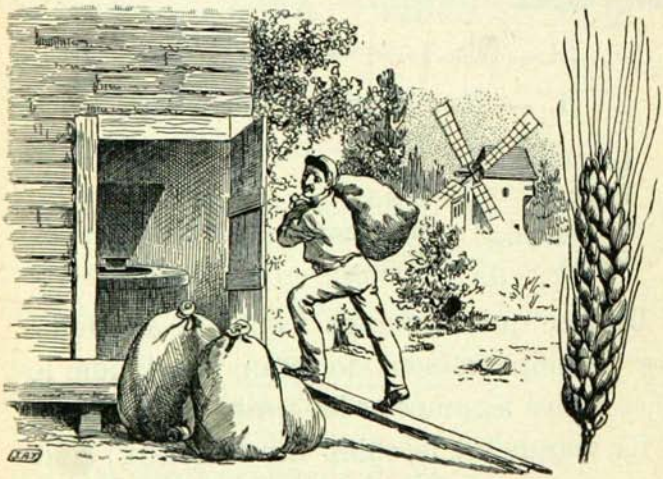
La viande est la chair des animaux; celle dont on fait le plus grand usage est la viande de bœuf, de vache, de mouton et de porc.

Il y a deux sortes de poisson: le poisson

de mer et le poisson d'eau douce. Le premier se pêche dans la mer, et l'autre, dans les rivières, les lacs et les étangs.

Les légumes et les fruits vous les connaissez bien et je n'ai pas besoin de vous les nommer. On tire encore des aliments du lait de vache, de chèvre et de brebis; on en fait du beurre et des fromages.

Le pain se fait généralement avec le blé. Quand les blés ont jauni au soleil de l'été et



Un meunier.

qu'ils sont mûrs, on les coupe au pied tout près de terre, au moyen d'une faucille ou

d'une faux. Puis on forme avec le blé de grosses bottes, qu'on appelle gerbes.

Ces gerbes, quand elles sont bien séchées au soleil, sont battues et le grain est séparé de la paille. On porte ce grain au moulin pour être écrasé entre des meules. Il en sort une belle farine blanche.

Votre mère met cette farine dans le pétrin avec de l'eau tiède, un peu de sel et du levain, qui est de la pâte faite depuis plusieurs jours.

Lorsque la farine, l'eau et le levain sont bien pétris ensemble, ils forment la pâte. On divise cette pâte en morceaux, auxquels on donne la forme de pains. On les laisse reposer quelque temps, et alors ils gonflent.

Les pains, gonflés, sont introduits dans le four et au bout d'une heure ou deux ils sont cuits. Lorsqu'ils sont refroidis, vous les mangez.

Pour vivre il faut aussi boire. On boit de l'eau, du vin, du cidre et de la bière.

Le vin se fait avec le jus du raisin. On commence par cueillir le raisin. On le jette dans de grosses cuves, on l'écrase et on le laisse ainsi pendant plusieurs jours. Alors il

se met à fermenter, c'est-à-dire à chauffer et à bouillir comme s'il était sur le feu.

Après la fermentation, on sépare le jus d'avec les pelures et les pépins et on le met en tonneau. C'est le jus qui est le vin.

La bière se fait avec de l'orge et du houblon. Le houblon est une plante grimpante; on met sécher sa fleur, et elle sert pour fabriquer la bière.

Le cidre se fait avec le jus des pommes qu'on écrase et auquel on ajoute de l'eau.

(DIVERS.)

Faux, instrument pour couper l'herbe, les grains.
Faucille, petite faux.

Pétrin, coffre dans lequel on prépare le pain.
Four, voûte où l'on fait cuire le pain.

QUESTIONNAIRE. — Qu'appelle-t-on aliments? — Quelles viandes mangeons-nous le plus souvent? — Combien de sortes de poisson? — Quand faut-il couper les blés? — Que fait-on après que les blés sont coupés et séchés? — Comment fait on de la farine avec le blé? — Comment s'y prend-on pour faire le pain? — et le vin? — et la bière? — et le cidre?

Grammaire.

[En général, dans les adjectifs terminés en *x*, on forme le féminin en changeant *x* en *se* : PIEUX, PIEUSE.]

Mettre au féminin : heureux, — doux, — faux, — peureux, — furieux, — anxieux, — roux, — soigneux, — généreux, — oiseux

VIII. — C'est l'ordonnance.

Dragons,	Vendredi,	Capitaine,
Jeûner,	Aliments,	Pantalon,
Casque,	Garantis,	Ordonnance,
Pénible,	Sourcil,	Manquements.

Un officier de dragons se trouvait un jour à table, un vendredi, avec un ecclésiastique et un Anglais. L'abbé faisait maigre, les deux autres mangeaient gras. Le repas se prenait en silence.

Le capitaine, au bout de quelque temps, s'adressant à l'ecclésiastique, lui demanda pourquoi il ne mangeait pas de viande.

"Capitaine, répondit l'abbé, permettez-moi à mon tour de vous poser une question :

— Pourquoi portez-vous un pantalon rouge ?

— Parce que c'est l'ordonnance militaire.

— Eh bien ! faire maigre le vendredi, c'est l'ordonnance de l'Eglise.

— Est-ce que la viande n'est pas aussi bonne le vendredi que les autres jours ?

— Sans doute, capitaine ; mais pourquoi

mettez-vous quelquefois un soldat, pris en faute, au pain et à l'eau ?

— C'est afin de le punir d'une faute.

— C'est aussi pour nous punir de nos manquements envers Dieu que l'Eglise, sans nous mettre au pain et à l'eau, nous ordonne en certains jours de nous priver d'aliments gras.

— Soit; mais jeûner, n'est-ce pas trop pénible?

— C'est possible. Dites-moi, je vous prie, pourquoi portez-vous un casque si lourd ?

— C'est encore l'ordonnance; d'ailleurs ce casque nous garantit la tête des coups de l'ennemi.

— Eh bien! le jeûne est aussi l'ordonnance et il garantit notre âme des coups de notre ennemi, des traits du démon."

Le capitaine fronça le sourcil et, se tournant du côté de l'Anglais, qui mangeait toujours: "N'est-ce pas, Monsieur, qu'il vaut tout aussi bien manger de la viande le vendredi que le dimanche?"

L'Anglais, qui avait écouté sans mot dire, répondit froidement: "Je mange de la viande le vendredi, parce que ma religion ne me le

défend pas; si elle me le défendait, je n'en mangerais pas. "

Cette réponse mit fin à la conversation et le repas se termina en silence.

Dragons, soldats de cavalerie.

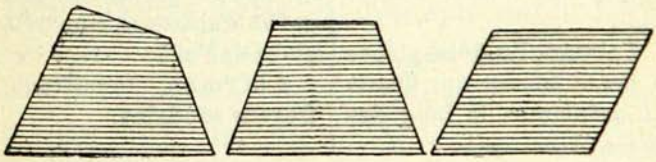
Jeûner, ne faire qu'un repas complet le même jour.

Ordonnance, règlement.

Abbé, qui porte l'habit ecclésiastique.

QUESTIONNAIRE. — Pourquoi l'officier porte-t-il un pantalon rouge ? — Pourquoi fait-on maigre le vendredi ? — Pourquoi encore ? — et encore ? — Pourquoi l'Anglais, lui, mange-t-il gras le vendredi ?

Dessin.



Quadrilatère quelconque. **Trapèse.** **Parallélogramme.**

RÉCITATION. — *Petit Enfant.*

Petit enfant, déjà la brune
Autour de la maison s'étend;
On doit dormir quand vient la lune,
Petit enfant.

Petit enfant, dans la chaumière
Les moutons rentrent en bêlant;
De tes yeux bleus clos la paupière,
Petit enfant.

Petit enfant, rêve aux pervenches
Qu'on trouve le long du torrent,
Rêve aux jolis oiseaux des branches,
Petit enfant.

Petit enfant, dors sans alarmes;
Mais, si quelque frayeur te prend,
Ta mère séchera tes larmes,
Petit enfant.

(CARTERET.)

La brune, moment où le jour baisse, tombée de la nuit.

Pervenche, jolie plante à fleurs bleues qui fleurit au printemps, le long des haies.

Paupière, peau délicate et mobile, bordée de cils, qui en s'abaissant couvre le globe de l'œil.

Alarmes, inquiétude, frayeur soudaine.

RÉFLEXIONS. — La loi de l'abstinence, faite pour le bien de l'âme, tourne à l'avantage du corps. — Il faut manger pour vivre et non vivre pour manger. — "Il faut prendre sa nourriture, dit saint Augustin, comme on prend un remède, pour réparer ses forces, pour rétablir et conserver la santé du corps." — Moins vaut mieux que trop. — La table a tué plus d'hommes que le sabre.

"Voici trois médecins qui ne nous trompent pas :
Gaîté, doux exercice et modeste repas."

IX. — Kléber et le petit Arabe.

Candide, Platane,

Intrépide, Surmontée,

Fusils, Touffe,

Méfait, Désormais,

Chirurgien, Traînant.



Kléber (1753-1800).

Dans ses campagnes d'Afrique, Kléber, pendant une halte, se reposait entouré de ses officiers à l'ombre d'un platane.

Tout à coup il entend des cris et voit des soldats accourir, traînant à leur suite un enfant d'une douzaine d'années, à la figure charmante, au front candide.

"Voici le petit serpent qui vient nous voler nos fusils pour qu'ils servent ensuite contre nous," crient les soldats.

Le jeune prisonnier rougit en s'approchant du général. Son œil est à la fois intrépide et

doux. Il regarde d'un air indifférent le sang qui coule d'une large blessure à son bras.

" Qui t'a envoyé voler ces fusils? lui demanda Kléber, par interprète. — Personne.

— Comment, personne? Tu ne peux avoir fait cela de toi-même, sans motif? Parle, quelqu'un t'a conseillé cette action? — Non, seigneur franc.

— Non, c'est impossible, tu n'aurais pas songé seul à commettre ce méfait! Allons, avoue! C'était pour obéir à ton père sans doute?

— Mon père, depuis longtemps, dort sous la garde de l'ange de la mort. Je n'ai plus que ma mère qui est déjà vieille et qui est aveugle...

— Ah! reprit le général d'un air de compassion! Mais alors c'est quelqu'un de la tribu qui t'a poussé vers nos tentes? Dis la vérité et il ne te sera fait aucun mal.

— J'ai tout dit et ce que j'ajouterais serait un mensonge. Nul de la tribu, ni l'homme du livre, ni l'un des anciens, ne m'a dit: Va!

Allah est grand, c'est lui qui m'a inspiré, qui m'a conduit. J'ai cru faire une chose agréable à Dieu et au Prophète."

Puis jetant son fez au pied du général et découvrant sa tête surmontée d'une touffe de cheveux blonds, il ajouta:

"Si tu me crois coupable, voici ma tête, fais-la couper...

— Faire tuer un orphelin, dont la mère est aveugle, dit le général, c'est de la cruauté. Allez, dit-il aux soldats, je prends cet enfant sous ma protection. Conduisez-le au chirurgien, puis qu'on le rende à sa mère.'

L'enfant, sans comprendre les paroles du général, devina, d'après le regard et le sourire de Kléber, que c'était pour lui le pardon.

Prenant la main du général, il la baisa, et ses lèvres murmurèrent: "Je me souviendrai de ton visage, et tu me seras désormais comme un père." Puis, ramassant son fez avec l'air d'une pleine confiance, l'enfant suivit les soldats et, sa blessure pansée, il retourna vers sa vieille mère...

A vingt ans, le petit Arabe, qui avait

gardé le souvenir du bienfait reçu, s'engagea dans le corps de Mamelucks, qui forma plus tard une partie de la garde personnelle de Napoléon. (D'après Bouniol.)

Méfait, mauvaise action.

Allah, Dieu des Mahométans.

Panser, appliquer un remède sur une plaie.

Kléber, général français.

Fez, bonnet de feutre rouge.

Mamelucks [prononcez *mamelouk*], soldats égyptiens.

QUESTIONNAIRE. — Quelle capture firent un jour les soldats de Kléber? — Qu'avait fait cet enfant? — Racontez le dialogue qui eut lieu entre Kléber et le petit Arabe. — Obtint-il sa grâce? — Qui devint son protecteur? — Comment l'enfant se montra-t-il plus tard reconnaissant?

Grammaire

Copier les adjectifs qui se rencontrent dans le morceau ci-dessus et indiquer à quel genre ils se trouvent.

RÉFLEXIONS.—Ce n'est pas l'espion qu'il faut admirer dans le petit Arabe, mais le patriote. Voyez comme il aimait déjà son pays et comme il cherchait à le défendre contre les ennemis de sa patrie. Tant de hardiesse, de courage et de dévouement chez un enfant vous étonne! Non, il faut être patriote, même à douze ans! — (J.-R. M.)

X. — L'École buissonnière.

Embaumer,	Amuser,	Promettre,
Guêpier,	Poursuivre,	Murmurer,
Guillaume,	Menaçants,	Bourdonner,
Hésiter,	Espiègle,	Aboiements.

Il est huit heures moins un quart, l'heure de partir pour l'école. C'est un brave petit garçon que Guillaume, quand il veut. J'en connais beaucoup comme lui.

Les deux mains dans les poches, la carnassière sous le bras, l'ami Guillaume a quitté la maison en promettant à sa mère de rapporter plusieurs bons points.

Au coin de la prairie du père Bernard, il s'arrêta pour regarder les foins qui embaumaient l'air et eut envie de s'y rouler : " Ce serait bien plus amusant que d'aller en classe," se disait maître Guillaume.

Mais il poursuivit son chemin, un peu moins vite, je dois le dire. Pourquoi ne résiste-t-il pas aussi au désir qui le pousse à grimper sur le mur de Jean-Pierre, le fermier voisin ?

" Je n'ai jamais vu d'aussi belles pom-

mes," et il hésite entre les pommes et l'école. " Bah ! j'ai le temps d'en attraper une; en courant, j'arriverai bien encore." Et il se mit en devoir de passer au-dessus du mur.

Malheureusement quelqu'un veillait. C'est un gros chien qui montre de terribles crocs et pousse de formidables aboiements.

Que faire ? Renoncer, c'était le mieux ; mais Guillaume voulait des pommes. Il calcule qu'en suivant le mur, il arrivera jusqu'au verger du voisin, où il n'y a pas de chiens.

Mais là, nouveau danger ; notre petit homme voit venir à lui le gros bœuf rouge du voisin. L'affreuse bête le regarde avec des yeux menaçants. Pauvre Guillaume! te voilà dans un beau guêpier!

Est-ce le chapeau rouge qui achève d'irriter la bête ?... Soudain, elle baisse la tête et, d'un coup de corne, lance Guillaume plus haut que les pommes.

Notre espiègle va retomber sur les ruches du voisin et les renverse, ce qui met les abeilles fort en colère. Elles bourdonnent

autour de Guillaume et volent en le piquant au visage et aux mains.

Guillaume se met à courir en criant, mais les abeilles le suivent et s'acharnent autour de lui. Au moins il a le bon esprit de mettre son bras devant ses yeux; sans cela les abeilles l'eussent rendu aveugle.

Le malheur, c'est qu'au bout de la prairie Guillaume ne voit pas la mare; il y pique une tête. Il parvint à s'en tirer, mais en quel état! Vous le voyez tout mouillé, les habits tachés de boue, ayant perdu sa carnassière et son chapeau.

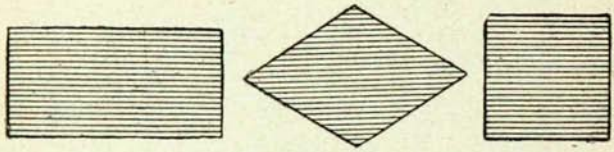
Ajoutez à ces malheurs le chagrin qu'il dut faire à sa mère en rentrant, et vous penserez, mes petits amis, que Guillaume eût été beaucoup plus sage de se rendre à l'école.

Carnassière, sac.
Formidables, terribles.
Espiègle, qui aime à faire des tours.
Grimper, monter.
Crocs, dents.
Guêpier, mauvaise situation.

QUESTIONNAIRE. — Que promet Guillaume à sa mère en la quittant ? — Que fait-il au coin de la prairie ? — Pour-

quoi grimpe-t-il sur le mur voisin ? — Qui l'arrête ? — Qu'aperçoit-il dans le verger voisin ? — Quels malheurs lui arriva-t-il ? — Dites ce que Guillaume eût dû faire.

Dessin.



Rectangle. **Losange.** **Carré.**

RÉFLEXIONS. — La docilité fait les bons élèves ; elle fait aussi plus tard les hommes sensés, forts, capables de remplir leur mission. L'enfant obéissant est sûr de devenir un jour un homme accompli, parce qu'il prendra, sous l'influence d'une bonne direction, des habitudes d'ordre qu'il gardera toute sa vie.

XI. — Le Thé et le Café.

Détachés,	Bouillante,	Culture,
Caféier,	Élégant,	Recueillie,
Arabie,	Arrondie,	Refroidir,
Aplatie,	Accolés,	Feuillage.

L'arbre à thé croît en Chine et au Japon. Il vient par la semence.

La première moisson de feuilles n'est recueillie qu'après trois ans de culture ; mais cette moisson se fait ensuite trois fois dans l'année.

Après que les feuilles ont été détachées, on les plonge dans l'eau bouillante pendant quelques secondes; on les jette ensuite, après les avoir égouttées, sur des plaques de fonte chauffées et on les y remue. On les laisse refroidir sur des nattes, puis on les roule avec la paume de la main.



Arbre à thé.



Caféier.

Après ce travail, elles sont de nouveau placées au-dessus du feu dans des casseroles. Là, elles commencent à se contracter, à se friser ; elles deviennent comme nous les voyons lorsqu'elles arrivent ici.

Nous ne connaissons le thé que depuis le XVIIe siècle; peu de personnes pouvaient en avoir, même alors.

Le café est le fruit ou baie du caféier, élégant petit arbrisseau dont la tige droite et la tête arrondie rappellent un jeune pommier.

Le caféier ne prospère pas en tous lieux; il lui faut un climat chaud. Son feuillage, d'un beau vert lustre, ne le quitte pas de toute l'année. Ses jolies fleurs, disposées par touffes, répandent une odeur suave.

Son fruit, en tout semblable à une grosse cerise, contient deux petites graines accolées l'une à l'autre par leur face aplatie. Ces grains sont le café, dont vous connaissez tous, chers amis, les usages et les bienfaisantes qualités.

Originaire de l'Asie, ce précieux arbrisseau fut transporté en Arabie. Au XVIIe siècle on en apporta quelques pieds au Jardin des Plantes, à Paris, où on les multiplia

(DIVERS.)

Asie, la plus grande des cinq parties du monde.

Japon, empire de l'Asie orientale.

Arabie, presqu'île entre la mer Rouge et le golfe Persique.

Nattes, tissu de paille, de jonc, de roseau, etc.

Paume, le dedans de la main, entre le poignet et les doigts.

Casserole, ustensile de cuisine.

QUESTIONNAIRE. — A quel âge l'arbre à thé produit-il des feuilles ? — Comment prépare-t-on le thé ? — A quelle époque le thé fut-il introduit en Europe ? — Où pousse le caféier ? — A quel arbre ressemble-t-il ? — A quoi sert le fruit de cette plante ?

RECITATION. — *Mon Jardin.*

Mon jardin n'est qu'un coin de terre
Qu'on peut mesurer en trois pas;
Mais je ne l'échangerais pas
Contre le plus brillant parterre.

Tous les matins, dès le réveil,
J'y cours; je cultive, j'arrose
L'œillet, la verveine, la rose,
Avant les ardeurs du soleil.

Le soir, au retour de l'école,
J'y cours encor, pour observer
Si telle graine a pu lever,
Si tel bouton devient corolle.

Fleurs, jardin, papillon, oiseau,
Tout cela me ravit, m'enchante:
Seigneur, que ta main est puissante,
Et que ce monde est riche et beau!

XII. — Jean Ménard.

Intelligent,	Suaire,	Apercevoir,
Pilote,	Incendie,	Résine,
Griller,	Accoster,	Goudron,
Crâne,	Equipage,	Gouvernail.

Jean Ménard était connu partout pour un marin honnête et intelligent. Il était pilote depuis quarante ans sur un *steamer* qui faisait route entre Détroit et Buffalo.

Un jour d'été, vers les trois heures de l'après-midi, Jean crut apercevoir de la fumée s'élevant du bas du vaisseau. Il en avertit le capitaine Simpson.

Simpson remonte quelques instants après pâle comme un suaire, en criant : " Le bâtiment est en feu! Au feu! au feu! "

Tous les passagers se mettent à l'œuvre; on jette en vain des seaux d'eau sur l'incendie, qu'alimente une grande quantité de résine et de goudron.

" Combien y a-t-il d'ici à Buffalo, Ménard ?

— Sept milles, capitaine.

— Dans combien de temps serons-nous au port ?

— Dans trois quarts d'heure, si nous gardons cette vitesse..."

Le capitaine commande aux passagers de se porter à l'arrière du vaisseau ; tous s'y jettent. Jean Ménard reste au gouvernail. Les flammes l'entourent, la fumée le suffoque. Il reste à son poste.

" Jean Ménard ! lui crie le capitaine avec son porte-voix.

— Oui, monsieur !

— De quel côté va le navire ?

— Vers le sud-ouest.

— Dirigez vers le sud-est et gagnez le rivage."

Quelques instants plus tard, le capitaine lui crie de nouveau :

" Pouvez-vous tenir bon un quart d'heure de plus ?

— Oui, avec le secours de Dieu," répond Jean Ménard.

Ses cheveux blancs grillent sur son crâne ; une de ses mains est mise hors de service. Le genou sur l'estrade, sa main valide et ses dents sur la roue, le vieillard tient ferme comme un roc...

Le navire accoste ; tout l'équipage est sauvé !

Seul Jean Ménard tombe mort sur le pont en flammes..., victime du devoir !

Pilote, celui qui dirige un navire.

Suaire, drap avec lequel on ensevelit un mort.

Résine, substance gommeuse.

Suffoquer, étouffer.

Accoster, arriver près d'un quai.

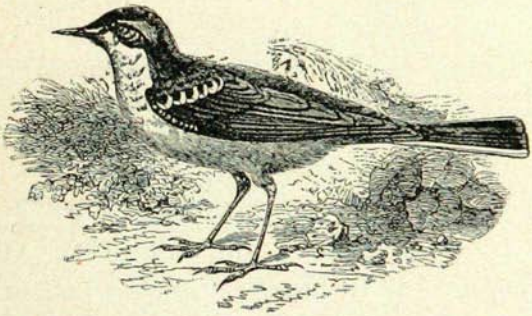
EXERCICES. — Essayez de faire raconter par des élèves l'épisode ci-dessus. Faites-leur choisir leurs propres expressions. Aidez les par des questions et des sous-questions.

Grammaire.

[Les adjectifs terminés au masculin par *el, eil, en, et, on,* doublent au féminin la consonne finale et ajoutent l'*e* muet : ÉTERNEL, ÉTERNELLE.]

Mettre au féminin : vermeil, — ancien, — cadet, — net, — cruel, — quotidien, — moyen, — criminel, — annuel, — fripon.

POÉSIE. — *La Bergeronnette.*



Pauvre petit oiseau des champs,
Inconstante bergeronnette,
Qui voltiges, vive et coquette,
Et qui siffles tes jolis chants;

Bergeronnette si gentille,
Qui tournes autour du troupeau,
Par les prés sautille, sautille,
Et mire-toi dans le ruisseau.

Reprends tes jeux, bergeronnette,
Bergeronnette au vol léger;
Nargue l'épervier qui te guette:
Je suis là pour te protéger.

C'est ton doux chant qui me console;
Je n'ai pas d'autre ami que toi;
Bergeronnette, vole, vole,
Bergeronnette, devant moi.

(C. DOVALLE.)

XIII. — Ce que coûte un vêtement.

Etoffe,	Ciseaux,	Indienne,
Filasse,	Flocons,	Arbrisseau,
Rouet,	Chemise,	Tisserand,
Machines,	Filature,	Cotonnier.

Sans vous en douter, mes amis, une foule de personnes travaillent pour vous vêtir. Que de temps, que de fatigues pour vous procurer une simple petite chemise !

Regardez l'habit de votre frère : c'est du drap. On fait cette étoffe avec de la laine qu'on a enlevée au dos des moutons. Cette laine est d'abord lavée, puis cardée, filée et tissée.

Au temps passé, on ne filait qu'au fuseau, en tournant les brins de filasse ou de laine au moyen d'un instrument appelé *rouet*. Maintenant l'on ne file plus guère qu'aux machines.

Et votre robe, petite fille, avec quoi est-elle faite ? Avec de l'*indienne*, n'est-il pas vrai ?

Mais qu'est-ce que l'indienne ? N'est-ce pas une étoffe de coton ? Eh bien ! le coton

est le produit d'un bel arbrisseau qui prospère dans des pays très chauds et qu'on appelle cotonnier.

Ce sont des hommes tout noirs, les nègres, qui cultivent, en général, le cotonnier. Quand les graines de cet arbrisseau sont mûres, elles s'ouvrent et il s'en échappe un duvet très fin qui ressemble à des flocons de neige.



Branche de cotonnier.

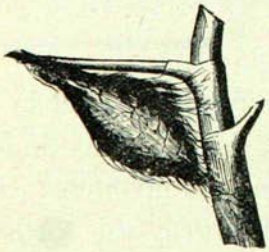
Les nègres recueillent ce duvet qui est le coton. D'autres hommes l'apportent à la filature sur des voitures et des chemins de fer. Des ouvriers mettent en mouvement les grandes machines de la filature, qui tordent le coton en fils fins et déliés.

Des enfants de votre âge, debout devant les machines, rattachent les fils qui se cassent souvent. Puis, avec tous les fils, le tisserand fait une toile. L'ouvrière taille la toile avec

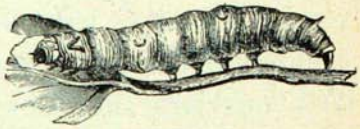
ses ciseaux, la coud avec son aiguille et en fait une chemise.

Vous avez vu, sans doute, de grandes demoiselles en robe de soie. D'où vient la soie ? Elle est produite par un vilain ver gris. Il sort d'un œuf pondu par un papillon.

Au bout de quatre à cinq semaines, il est devenu presque aussi gros que votre petit doigt. Alors il choisit un coin qui lui plaît et se met à tendre des fils de tous côtés, comme une araignée. Ces fils lui servent à attacher solidement une petite maison qu'il va se bâtir et où il s'enfermera.



Cocon.



Ver à soie.

Cette petite maison, c'est le cocon du ver à soie. Ce cocon est gros comme un œuf d'oiseau, mais plus allongé. Il est composé de fils de soie très fins. Ils sortent de la bouche de l'animal, qui les replie autour de lui, de

manière à former comme une petite muraille.

Le cocon reste dans cet état pendant un mois environ ; alors l'insecte l'ouvre d'un bout et en sort transformé en papillon.

Toute la soie d'un cocon est d'une seule longueur ; aussi l'on n'a pas besoin de la filer, il faut seulement la dévider.

C'est avec la soie que l'on fait les étoffes les plus belles et les plus chères : le taffetas, la faille, le satin, le velours. (D'après E. DUPUIS.)

Tiller, écraser.
Filasse, filament de lin ou de chanvre.
Prospérer, croître.
Filature, établissement où l'on file le coton, etc.
Tisserand, ouvrier qui fait des étoffes.

QUESTIONNAIRE. — Avec quoi fait-on le drap ? — Que fait-on après avoir enlevé la laine au dos des moutons ? — Avec quel instrument votre mère filait-elle ? — Où pousse le cotonnier ? — Comment appelez-vous ceux qui le cultivent généralement ? — Et la soie d'où provient-elle ? — Que fait-on avec la soie ? — Pouvez-vous dire combien de personnes ont travaillé pour vous procurer un tablier ? — Pourquoi devez-vous ménager vos vêtements ?

RÉFLEXIONS. — Ne dites jamais : personne ne s'occupe de moi. Voyez plus haut combien de personnes travaillent pour vous vêtir. Songez aussi au nombre de ceux qui peinent pour vous donner le pain, etc...

XIV. — Le Coq et la Poule.

Démarche,	Rarement,	Cailloux,
Noblesse,	Empire,	Mouvements,
Carnassier,	Energie,	Possession,
Intrépide,	Aliments,	Epervier.

Le coq est un oiseau pesant, dont la démarche est grave et lente. Bien qu'ayant des ailes fortes, il ne vole que rarement et quelquefois avec des cris qui expriment l'effort.

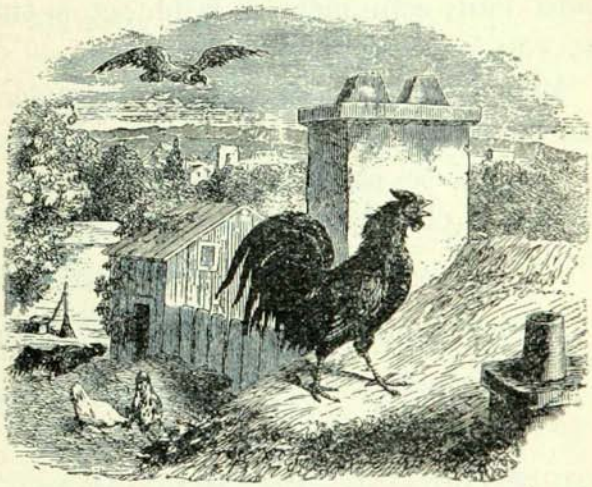
Il chante la nuit aussi bien que le jour ; il avale autant de petits cailloux que de grains, et n'en digère que mieux. Il boit en prenant de l'eau dans son bec, et en levant la tête chaque fois pour l'avaler.

Il dort le plus souvent un pied en l'air, et en cachant sa tête sous l'aile du même côté.

Le coq est le roi de la basse-cour, et son port fier et altier indique qu'il sent sa noblesse et son empire. Il a du feu dans les yeux, de la liberté dans la démarche, de la grâce dans ses mouvements.

Ses proportions annoncent la force et la valeur. Il est souvent obligé de déployer

toute l'énergie de son courage quand un rival vient lui disputer son petit royaume. Il ne



Le coq et la poule

cède qu'avec la vie les lieux dont il a pris possession.

La poule, qui a montré tant d'ardeur pour couver, redouble de zèle quand ses petits sont éclos. Sans cesse occupée d'eux, elle ne cherche de la nourriture que pour eux ; si elle n'en trouve point, elle gratte la terre avec ses ongles pour lui en arracher des aliments, et elle s'en prive pour eux.

Elle les rappelle lorsqu'ils s'égarent, les

met à l'abri sous ses ailes. Elle s'expose à tout pour les défendre. Paraît-il un épervier dans l'air, cette mère si faible et si timide devient intrépide par tendresse.

Elle s'élance au-devant de l'ennemi, et par ses cris redoublés, ses battements d'ailes et son audace, elle force souvent l'oiseau carnassier à chercher ailleurs une proie plus facile. (DIVERS.)

Cailloux, petites pierres.

Eclos, nés.

Epervier, oiseau de proie.

Carnassier, qui mange de la chair.

QUESTIONNAIRE. — Quelle démarche a le coq ? — Est-ce qu'il vole ? — Chante-t-il ? — Dans quelle position dort-il ? — Qu'annonce-t-il dans son allure ? — Quels soins donne la poule à ses poussins ? — A quoi s'expose-t-elle pour les défendre ? — Combien distinguez-vous d'objets dans la gravure ci-dessus ? — Que voyez-vous planer dans les airs ? — Que suggère l'attitude prêtée au coq ?

Grammaire.

[Règle générale, on forme le pluriel d'un adjectif en ajoutant la lettre *s* au singulier : UN ENFANT BON, DES ENFANTS BONS.]

Mettre au pluriel les adjectifs suivants, en les accompagnant d'un nom convenable à chacun d'eux : chaud, — froid, — pur, — clair, — blanc, — noir, — bleu, — vert, — rouge, — court.

RÉCITATION. — *L'Envie.*

Sur l'herbe sombre,
Un petit ver blanc reposait.
Sans le savoir il reluisait.

Le vil crapaud sort de sa cave
Tout verdâtre, tout limonneux,
Et l'envieux crache sa bave
Contre le beau ver lumineux.

— Que t'ai-je fait? s'écrie
Le pauvre ver tout éperdu;
D'où te vient donc tant de furie?
— Eh! dit-il, pourquoi brilles-tu?

(RATISBONNE.)

XV. — LA MAISON DE MON PÈRE.

Château,	Meunier,	Architectes,
Discourir,	Réaliser,	Charpentiers,
Héritage,	Concilier,	Intendant,
Descendants,	Bicoque,	Absolument.

Il prit envie, un jour, à un roi puissant de construire un château sur une côte élevée, et qui dominait toutes les campagnes environnantes.

Il manda donc les meilleurs architectes du royaume. Les plans furent arrêtés et maçons

et charpentiers furent appelés pour commencer les travaux du château.

Mais justement à l'endroit que le roi avait choisi se trouvait un moulin appartenant à un meunier, qui paraissait toujours con-



Mon vieux père y est mort...

tent et qu'on appelait pour cela le *meunier sans-souci*.

Le roi, qui se croyait maître partout dans son royaume, ordonna à son intendant d'a-

cheter le moulin ; mais le meunier refusa de le vendre.

Le monarque, surpris, furieux, manda le meunier.

" Tu refuses de vendre ton moulin ? dit le monarque.

— Ah ! pour cela, c'est vrai, Sire.

— Songes-y bien, il me le faut absolument ; je ne puis m'en passer. Mes architectes ont fait des plans superbes pour mes jardins. Tiens, regarde... Mais pour réaliser ces projets, il nous faut abattre ta bicoque, qui dérange tout.

— Sire, je suis fâché que mon moulin dérange vos plans. Il y aurait cependant un moyen de tout concilier.

— Lequel ?

— Ce serait de faire de nouveaux plans.

— Es-tu fou ?

— Je suis sage, au contraire.

— C'est assez discourir. Que veux-tu que l'on te donne pour ton moulin ?

— Rien du tout, Sire ; je ne veux pas le vendre. Il me semble, sans vouloir vous offenser, que mon moulin est à moi tout aussi

bien, au moins, que le royaume est à Votre Majesté.

— Allons, ton dernier mot, et prends bien garde à ce que tu vas répondre.

— Eh bien ! je le garde.

— Insolent !

— Voyons, Sire, soyez raisonnable. Mon vieux père y est mort, j'y suis né, mon fils vient d'y naître, ne faut-il pas que j'y meure aussi, afin de le laisser en héritage à mon garçon ? Tenez, Sire, plus j'y réfléchis, plus je suis résolu à garder la maison de mon père ! "

Le prince, découvrant un grand cœur sous l'apparence d'une naïve simplicité, ne put s'empêcher d'exprimer au meunier l'admiration qu'il lui portait. Il n'insista pas davantage.

" Brave homme, lui dit-il en se levant garde ton moulin. C'est l'héritage de tes ancêtres, transmets-le comme une relique à tes descendants. " (Divers.)

Château, maison des princes.

Architecte, qui trace le plan des édifices.

Intendant, officier qui administre des biens.

Bicoque, maison de chétive apparence.

QUESTIONNAIRE.—Que voulait le grand roi ? — A qui appartenait le terrain que le roi avait choisi ? — Le meunier céda-t-il son terrain ? — Que fit le roi ? — Que répondit le meunier ? — Qui finit par céder ? — Pourquoi le meunier fut-il félicité par le roi ?

RÉFLEXIONS. — Nous aimons bien la maison paternelle parce que nous y sommes nés, nous y avons grandi sous les yeux de notre mère. Nous l'aimons, parce que nous y avons prié, pleuré, chanté ; parce que nous y avons laissé des lambeaux de notre cœur.—(J.-R. M.)

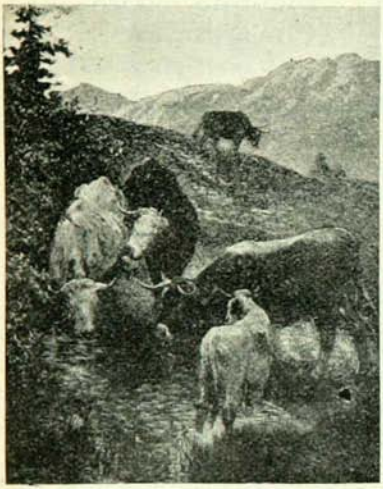
XVI. — Le Bœuf et la Vache.

Engraissant,	Recourbées,	Savoureuse,
Concourir,	Sabot,	Améliorer,
Tannée,	Fardeaux,	Fromage,
Légumes,	Fabriquer,	Laitière.

Le bœuf est l'un des animaux les plus utiles et les plus précieux. Il rend à la terre tout autant qu'il en tire, et même il améliore le fonds sur lequel il vit en l'engraissant.

De sa chair il nourrit l'homme et de sa tête

et de son cou il tire les fardeaux. C'est sur lui que roulaient autrefois les travaux de la campagne.



Le bœuf et la vache.

Il semble avoir été fait exprès pour la charrue : la masse de son corps, la lenteur de ses mouvements, le peu de hauteur de ses jambes, tout, jusqu'à sa tranquillité et sa patience dans le travail, semble concourir à le rendre propre à la culture des champs.

La vache est un mammifère domestique comme la chèvre. Elle est grande et forte. Sa tête est armée de deux cornes rondes et recourbées. Elle a quatre pieds avec le sabot fendu et une longue queue.

La vache nous fournit le lait dont on retire la crème pour faire le beurre. On fabrique aussi le fromage avec le lait.

La vache peut vivre plus de vingt ans; mais après dix ans, elle commence à être moins bonne laitière; alors il convient de l'engraisser pour la vendre au boucher. Sa chair est savoureuse.

Sa peau, comme celle du cheval, du veau, donne le cuir pour les souliers.

Cet animal mange de l'herbe, du foin, des légumes et du son. On appelle veau le petit de la vache. (DIVERS.)

QUESTIONNAIRE. — En quoi le bœuf est-il un animal utile à l'homme ? — Pourquoi est-il propre à la culture des champs ? — Quelle est l'utilité de la vache ? — A quel âge convient-il de la vendre au boucher ? — Que fait-on avec la peau de cet animal ? — De quoi se nourrissent le bœuf et la vache ?

Grammaire.

[La plupart des adjectifs en *al*, changent au pluriel *al* en *aux* : UN ENFANT LOYAL, DES ENFANTS LOYAUX.]

Mettre au pluriel les adjectifs suivants, en les accompagnant d'un nom convenable à chacun d'eux : national, — oriental, — général, — paroissial, — électoral, — principal, — moral, — royal, — musical, — légal.

RÉCITATION. — *Le secret.*

" Maman, dit tout bas petite Palmyre,
Maman, je ne veux pas te dire
Qu'on te fait un bouquet; c'est ta fête, vois-tu.
Ma sœur taille ta seconde manchette,
Et moi j'apprends une fable en cachette;
Car je n'en parle pas: on me l'a défendu."
La mère, avec un gracieux sourire,
Prit Palmyre sur ses genoux:
" Une fable, c'est bien; mais, entre nous:
Apprends une autre fois, Palmyre,
Ce qui plus encor me plairait."
— " Quoi donc? " — A garder un secret."

(Imité de J.-M. VILLEFRANCHE.)

XVII. — LE PRIX DE CATÉCHISME.

Catéchisme,	Rayonnante,	Arithmétique,
Intelligence,	Education,	Instruction,
Anecdote,	Lauriers,	Joyeuse,
Erudits,	Examen,	Gravité.

L'éducation, pour être complète, ne doit pas se borner à embellir l'intelligence ; elle doit encore former le cœur et diriger la volonté. L'instruction, seule, produit des érudits, mais non des *hommes*.

L'anecdote qu'on va lire nous fait admirer les fruits d'une éducation chrétienne.

"La fête est finie à l'école ; et, les prix donnés, elle s'en va, rayonnante sous sa couronne de lauriers dorés, la bande joyeuse des petits enfants.



J'ai le prix...

Et la fête va se continuer à la maison ; avec les enfants heureux, la maison est si vite en fête et la joie est si facile.

L'un d'eux — il a dix ans — tient dans sa main son prix unique, son beau prix de catéchisme.

"Ah ! que je t'aime, mon enfant, dit en l'apercevant, la vieille grand'mère, qui pleure d'émotion.

— Je suis content, moi aussi, dit le père, mais rien que celui-là, rien que le prix de catéchisme! Et le prix d'histoire et le prix d'arithmétique! ceux-là, mon enfant, me rendraient bien plus heureux, et te seraient plus utiles, car, enfin, ton prix de catéchisme ne t'aidera guère à passer tes examens. Le catéchisme, vois-tu, n'ouvre aucune porte dans l'avenir."

L'enfant cessa un intant de sourire; il ouvrit ses grands yeux comme si, de là-haut, venait une lumière, et avec un accent de gravité qui étonna autour de lui

"Vous vous trompez, papa, le prix du catéchisme m'ouvrira les portes du ciel!"

(D'après l'abbé S...)

QUESTIONNAIRE. — Pourquoi les petits enfants sont-ils si joyeux? — Que tient dans sa main ce petit garçon? — Pourquoi tant se hâter? — Qui est content à la maison? — Quelle remarque fait le père? — Que répond l'enfant?

Grammaire.

Joindre à chaque nom qui suit un adjectif qui lui convienne: écolier, — cause, — récit, — voix, — fin, — esprit, — style, — état, — air, — linge, — chapeau, — main, — œil, — cheval, — loup.

RÉFLEXIONS. — Parents et instituteurs, vous rivalisez d'ardeur pour former les enfants à la vertu par vos leçons, vos conseils, vos encouragements et vos louanges. C'est bien ; mais, de grâce, n'oubliez pas, en inculquant aux enfants la morale, qu'elle n'est saine et stable qu'à condition d'être appuyée sur le dogme. Or les éléments du dogme vous les trouverez dans ce petit livre qu'on appelle catéchisme. Faites-le donc apprécier et aimer entre tous les auteurs que vous mettez entre les mains des enfants. Vous objecterez la nécessité de fortes études et du diplôme qui doit les couronner ; mais songez que l'ignorance de la Religion serait à la fois préjudiciable à vos enfants et à la société. Lisez ce que proclamait un jour V. Hugo à la tribune de l'Assemblée nationale : " Loin que je veuille proscrire l'enseignement religieux, entendez-vous bien ? il est, selon moi, plus nécessaire aujourd'hui que jamais. Plus l'homme grandit, plus il doit croire. Plus il approche de Dieu, mieux il doit voir Dieu." (J.-R. M...)

RÉCITATION. — *L'École.*

Petit garçon qui te rends à l'école,
Cueillant des fleurs et battant les buissons,
Le temps qu'on perd est du temps qu'on se vole,
Petit garçon, songe à la parabole:
" Sans le bon grain, pas de bonnes moissons.

Cet alphabet sur lequel tu sommeilles,
Ce crayon noir qui te semble odieux,
C'est la clé d'or du pays des merveilles.
Petit garçon, l'erreur vient des oreilles,
La vérité suit le chemin des yeux.

Des gens viendront qui, te voyant t'instruire,
Se récrîront: — " On en sait trop toujours;

" Bien labourer vaut autant que bien lire."
Petit garçon, à ces gens tu peux dire:
" Un bon écrit vaut mieux qu'un sot discours."

(P. Deroulède.)

CONSEIL. — Employez bien le temps qui fuit si vite, car le temps perdu ne se rattrape jamais.

XVIII. — Une lettre à la Vierge (*1re partie*).

Bouclés,	Humeur,	Carreaux,
Interdit,	Drôle,	Intention,
Esplanade,	Au-dessous,	Avenue,
Echoppe,	Moucheron,	Rédacteur.

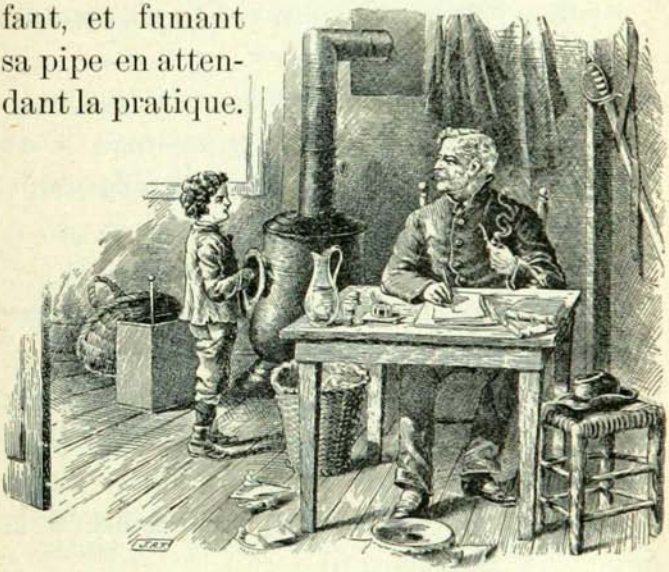
Jean avait six ans, un pantalon blessé aux deux genoux, des cheveux bouclés et une paire de grands yeux bleus qui avaient l'air d'avoir déjà trop pleuré.

C'était un soir d'hiver, et le petit avait froid et faim ; il jeûnait depuis la veille à midi. La pensée lui vint d'écrire une lettre à la bonne Vierge ; mais comment faire ? à six ans on ne sait pas écrire...

Là-bas, à Paris, au coin d'une avenue et non loin de l'Esplanade, il y avait une échoppe de *rédacteur* public. C'était un vieux

soldat, ce rédacteur, de fort mauvaise humeur, brave homme toutefois, mais pas bigot, ah non !

Jean le vit à travers les carreaux de l'échoppe, se chauffant, et fumant sa pipe en attendant la pratique.



C'est dix sous...

Il entra et dit: "Bonjour, monsieur; je viens pour écrire une lettre.

— C'est dix sous, répondit le père Bouin.

— Alors, excusez-moi, " dit Jean en s'inclinant poliment. Et il ouvrit la porte pour

s'en aller; mais papa Bouin le trouva gentil et lui demanda :

" Es-tu fils de militaire, moucheron?

— Non, monsieur, répondit le petit Jean, je suis le fils de maman.

— Bon ! fit le rédacteur : et tu n'as pas dix sous?

— Oh ! non, je n'ai pas de sous du tout.

— Ta mère non plus, ça se voit. C'est une lettre pour avoir de quoi faire la soupe, eh? petit!

— Oui, répondit Jean, justement.

— Avance! pour dix lignes et une demi-feuille, on n'en sera pas plus pauvre."

Jean obéit. Papa Bouin ajusta ses lunettes, arrangea son papier, trempa sa plume dans l'encre, et traça d'une belle écriture : " Paris, le 18 janvier 1857." Puis, au-dessous, à la ligne : " A Monsieur... "

" Comment s'appelle-t-il, petit?

— Qui ça? demanda Jean.

— Eh bien ! le monsieur?

— Ce n'est pas un monsieur.

— Ah ! bah !... une dame alors?

— Oui... non... c'est-à-dire...

— Ah ça, drôle, tu ne sais pas même à qui tu vas écrire ?

— Oh ! si ! fit l'enfant.

— Dis-le donc, et dépêche-toi ! "

Le petit Jean était tout rouge. La grosse voix de papa Bouin l'avait troublé ; mais il prit son courage à deux mains et dit :

"C'est à la sainte Vierge que je veux envoyer une lettre... "

Papa Bouin ne rit pas. Il déposa sa plume et ôta sa pipe de sa bouche :

"Moucheron, dit-il sévèrement, je présuppose que tu n'as pas l'intention de te moquer d'un ancien. Tu es trop petit pour qu'on te tape. Par file à gauche, va voir dehors si j'y suis !... "

(A SUIVRE.)

Bigot pas très dévot.
Echoppe, petite boutique.
Moucheron, petit.
Interdit, intimidé.
Grommeler, parler entre les dents.
Grelotter, trembler de froid.

EXERCICES. — Faire jouer les rôles du dialogue ci-dessus par deux ou trois élèves ; leur faire rendre les intonations convenables ; surveiller interrogations, pauses et chutes de phrases.

Etudier la gravure intercalée dans le texte. Indiquer le genre des personnes et des choses qui s'y trouvent.

RÉFLEXION. — **Enfants qui trouvez le nécessaire à la maison, songez aux petits qui souffrent de la faim et grelottent de froid.**

XIX. — Le Cœur d'une Mère.

(LÉGENDE.)

" Ta pauvre mère est bien malade,
Ne fais pas de bruit, mon enfant;
Pas de cris et pas de gambade,
C'est le docteur qui le défend."

L'enfant se tait. Dans la demeure
La Mort entre pendant la nuit;
Et quand il se réveille, on pleure.
" Puis-je faire à présent du bruit? "

De lui se détourne son père,
Puis on l'habille tout de noir.
" Ah! me voilà bien beau, j'espère:
Je veux aller voir ma maman."

En sanglotant, le père emporte
L'enfant étonné dans ses bras
Jusqu'en la chambre de la morte.
" Maman!... elle ne bouge pas!

" Porte-moi donc sur son lit, père! "
Et lui, dans ses pleurs étouffant,
Sur le cœur glacé de la mère
Souleva le petit enfant.

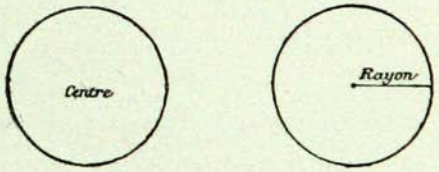
"Voilà celle dont la tendresse
T'a nourri: regarde-la bien.
Tu n'auras plus une caresse:
Hélas! elle n'entend plus rien!"

Il se trompait. Le cœur sans vie,
Dès que l'enfant chéri fut là,
Se remit à battre, et, ravie,
Cette mère se réveilla.

(ANONYME.)

EXERCICES. — Essayer de reproduire cette légende en prose. Exemple : Mon enfant, ne fais pas de bruit, parce que ta pauvre mère est bien malade. Le docteur défend de crier et de gambader, etc.

Dessin et invention.



Circonférences égales.

Dire ce que l'on peut faire avec :

De la soie....	Du bois....
Du fer...	De l'or....
Du cuir....	Du papier....
Du marbre ...	Du drap, etc....

Pour un service de table il faut?....
Dans un appartement on distingue?....

XX. — Une lettre à la Vierge (*Suite et fin*).

Hausser,	Croisées,	Traversin,
Morceau,	Talons,	Coquine,
Respirer,	Piquer,	Honnête,
Bouger,	Epaules,	S'éveiller.

Le petit Jean obéit et tourna les talons. Papa Bouin, le voyant si doux, se ravisa une seconde fois et le regarda mieux. " Mille canons ! grommela-t-il, il y a tout de même de la misère dans ce Paris !...

— Comment t'appelles-tu, petit ?

— Jean.

— Jean qui ?

— Rien que Jean."

Papa Bouin sentit ses yeux qui le piquaient, mais il haussa les épaules :

" Et que veux-tu lui dire à la sainte Vierge ?

— Je veux lui dire que maman dort depuis hier soir à quatre heures, et qu'elle l'éveille, si c'est un effet de sa bonté ; moi, je ne le peux pas. "

La poitrine du vieux soldat se serra, car il avait peur de comprendre.

" Que parlais-tu de soupe tout à l'heure ?

— Eh bien ! répondit l'enfant, c'est qu'il en faut. Avant de s'endormir, maman m'avait donné le dernier morceau de pain.

— Et elle qu'avait-elle mangé ?

— Il y avait deux jours qu'elle disait : " Je n'ai pas faim. "

— Comment as-tu fait, quand tu as voulu l'éveiller ?

— Eh bien ! comme toujours, je l'ai embrassée.

— Respirait-elle ? "

Jean sourit, et le sourire le faisait bien beau.

" Je ne sais pas, répondit-il ; est-ce que l'on ne respire pas toujours ? "

Papa Bouin détourna la tête, parce que de grosses larmes lui coulaient sur les joues.

" Quand tu l'as embrassée, n'as-tu rien remarqué ?

— Mais si... Elle était froide. Il fait si froid chez nous.

— Et elle grelottait, n'est-ce pas ?

— Oh ! non... Elle était belle, belle ! Ses deux mains, qui ne bougeaient pas, étaient

croisées sur sa poitrine, et si blanches ! Sa tête était tout à la renverse, derrière le traversin presque, de sorte que, par la fente de ses yeux fermés, elle avait l'air de regarder le ciel ! "

C'en était trop pour papa Bouin. Il appelle l'enfant ; il le met sur ses genoux et dit bien doucement : " Petit, ta lettre est écrite, et envoyée et reçue. Mène-moi chez ta mère.

— Je le veux bien, mais pourquoi pleurez-vous ?

— Je ne pleure pas, répondit le vieux soldat, qui embrassait l'enfant à l'étouffer ; est-ce que les hommes pleurent ?... C'est toi qui vas pleurer, petit Jean, pauvre petit !...

" Tiens ! Jean, je t'aime comme mon fils... c'est bête ; mais j'avais une mère aussi, il y a longtemps. Elle me dit en partant : " Bouin, sois honnête homme et bon chrétien."

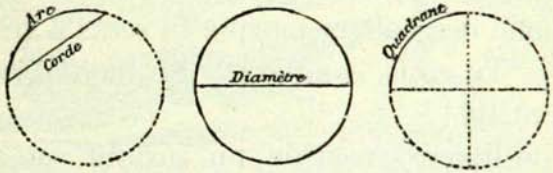
Honnête homme, je l'ai été ; mais pour bon chrétien, dame..."

Il se leva, tenant toujours l'enfant dans ses bras, et le pressa contre sa poitrine en ajoutant : " Voilà, vieille mère ! Voilà, sois contente. Où tu es, je veux aller et je t'em-

mènerai ce petit, pauvre ange, qui jamais ne me quittera, parce que sa coquine de lettre qui n'a pas même été écrite, a pourtant fait coup double: elle a donné à lui un père et à moi un cœur." (D'après PAUL FÉVAL.)

Bouger, remuer.
Traversin, espèce d'oreiller long.
Hausser, lever.
Tourner les talons, se préparer à sortir.

Dessin.



Circonférences partagées.

RÉFLEXIONS. — Quand l'âge des rêves, des illusions, des erreurs et des mensonges a passé, l'homme cherche au fond de son âme l'image que rien n'a pu effacer; laquelle trouvera-t-il, ô mère! si ce n'est la tienne? — (Hetzel.)

XXI. — L'ESCARGOT ET LE RENARD.

Escargot,	Compère,	Bonjour,
Béliers,	Vallées,	Déjeuner,
Fossés,	Collines,	Traînante,
Agneaux,	Cheminer,	Muraille.

Un soir de printemps, compère Renard descendait ventre à terre un chemin en

pente qui conduit à Dijon. L'Escargot l'aperçut et lui cria :

" Eh ! bonjour, compère Renard !

— Bonjour, Escargot, ou plutôt bonne nuit ! Les étoiles brillent déjà au ciel.

— Où cours-tu si vite ?

— A Dijon. Et toi, que fais-tu ?

— Je vais à Dijon tout comme toi."

Le Renard s'arrêta et se mit à rire. — " Ami Escargot, les petits agneaux auront des cornes comme des béliers lorsque tu seras à Dijon.

— Tu crois, compère ? Eh bien ! j'y serai avant toi ! "

Le Renard regarda un instant son compère pour voir s'il ne voulait point rire : — " Parions un déjeuner.

— Je le veux bien, répondit l'Escargot. Je suis un bon joueur et, pour te le prouver, je te donne cinq pas d'avance. "

Toujours riant, le Renard compte cinq pas. Mais l'Escargot s'attache à la longue queue traînante du compère Renard et s'y tient ferme.

" Es-tu prêt, compère ? demanda le Renard sans se retourner. — Je suis prêt.

— Alors, je détale. "

Et le Renard de courir, emportant, sans le savoir, compère Escargot au bout de sa



Je détale...

longue queue. Ainsi il descend côtes et vallées, grimpe le long des collines, franchit champs et prairies, fossés et forêts.

Enfin il arrive à Dijon. Trop tard, car la porte Saint-Nicolas est fermée.

" Pan, pan! fait-il, ouvrez! "

Mais le portier est endormi et il ne vient pas ouvrir.

Pendant ce temps, compère Escargot abandonne la queue du Renard, passe sous la porte, grimpe en toute hâte sur le haut de la muraille et crie :

" Ah ! te voilà, ami Renard ! Il faut que tu te sois amusé en chemin.

— Quoi ! compère Escargot ici ? Est-ce bien toi que j'ai rencontré sur ma route !

— Mais oui, compère Renard, et il y a belle lurette que je t'attends pour déjeuner."

(Conte bourguignon.)

Escargot, espèce de limaçon.
Parions, gageons.
Grimper, monter.
Je détale, je pars.
Belle lurette, longtemps.
Conte, récit imaginaire.

QUESTIONNAIRE. — Où se trouve Dijon ? — Que dit l'escargot en voyant le renard ? — Et que lui répondit celui-ci ? — Quel pari eut lieu ? — Que fit l'escargot pour se transporter à Dijon ? — Pourquoi le renard n'entre-t-il pas ? — Comment l'escargot franchit-il la muraille ?

REMARQUE. — [Le morceau ci-dessus est rédigé dans un style très simple, naïf, charmant et à la portée de toutes les intelligences. Faites-le lire et relire en exigeant des élèves qu'ils rendent au naturel les intonations que requiert le sens de chaque phrase du dialogue.] — (J.-R. M...)

RÉCITATION. — " *Oh! le joli minet!* "

Tout en se promenant, un bambin déjeunait
De la galette qu'il tenait.
Attiré par l'odeur, un chat vient, le caresse,
Fait le gros dos, tourne et vers lui se dresse.
" Oh! le joli minet! " Et le marmot charmé
Partage avec celui dont il se croit aimé.
Mais le flatteur à peine obtient ce qu'il désire,
Qu'au loin il se retire.
" Ha! ha! Ce n'est pas moi, dit l'enfant consterné,
Que tu suivais; c'était mon déjeuné."

(GUICHARD.)

Résumé. — Un enfant tient une galette dans sa main. Il voit arriver un chat qui lui fait mille caresses. L'enfant lui donne la moitié de sa galette; aussitôt le chat se sauve avec sa part, sans plus s'occuper de l'enfant.

RÉFLEXION. — Tous les flatteurs sont comme le chat. Ils ont l'air de vous aimer et vous font de grands compliments. Mais ce sont des trompeurs qui ne songent qu'à leur intérêt. Si vous les écoutez, vous serez attrapé par eux comme le petit enfant par le chat.

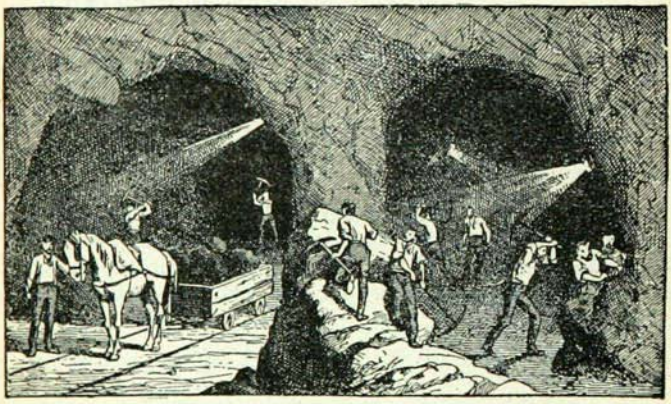
XXII. — LE FER ET LA HOUILLE.

Métaux,	Galeries,	Minerai,
Rouleaux,	Tuyaux,	Pioches,
Marteau,	Fonderies,	Fourneaux,
Laminoir,	Enclume,	Cheminées.

LE FER.

Il y a dans la terre divers métaux qu'on appelle : or, argent, plomb, cuivre, zinc, étain, mercure, fer, etc.

Pour extraire le fer, on commence par faire un puits. Au fond de ce puits, on creuse des chemins ou galeries, à droite, à gauche, de tous côtés, selon la manière dont le métal est placé dans la terre.



Mineurs à l'ouvrage.

Ce métal ne se trouve pas habituellement pur, c'est-à-dire tel que nous l'employons. Il ne forme qu'un, pour ainsi dire, avec de la

terre, des pierres et d'autres métaux. On l'appelle alors minerai.

Les ouvriers des mines s'appellent mineurs. Avec de grosses pioches de fer, nommées pics, ils détachent le minerai; ensuite, pour séparer le fer du minerai, il faut le faire fondre par un feu violent dans des fourneaux, surmontés d'énormes cheminées.

Ce minerai se change en un liquide épais et rouge comme le feu; c'est la *fonte* avec laquelle on fait des poêles, des gros tuyaux pour l'eau et le gaz.

Pour que la fonte devienne du fer, il faut qu'elle retourne au feu une seconde fois. Afin que l'on puisse employer le fer plus facilement, on en fait des barres en le faisant passer entre deux gros rouleaux, qu'on appelle laminoirs. On coupe ensuite ces barres en morceaux.

Pour fabriquer un objet en fer, le forgeron prend un de ces morceaux, l'amollit au feu, et quand il est rouge, il le prend avec sa pince et le place sur son enclume.

Alors il saisit son lourd marteau et il frappe de toute sa force le morceau de fer

brûlant. Le fer envoie des étincelles de tous côtés ; les petits garçons du village s'arrêtent à la porte pour regarder le joli feu d'artifice produit par chaque coup de marteau.

Voilà le fer qui s'arrondit, s'amincit, s'allonge et prend la forme qu'on veut lui donner.

LA HOUILLE.

La houille, qu'on appelle communément *charbon de terre*, est noire, lourde, dure comme de la pierre. Elle se casse par morceaux anguleux.

Pour la trouver, il faut creuser de grands trous dans la terre à une grande profondeur. Ces trous sont appelés mines ou houillères.

En ce moment même, mes amis, où la lumière du matin réjouit vos yeux, de courageux ouvriers descendent dans les ténèbres de la mine par des puits profonds. Ils n'ont pour s'éclairer que de petites lampes accrochées à leurs chapeaux.

Tout le jour ils travailleront là, dans ces noirs souterrains ; ils n'en sortiront que le soir, quand le soleil sera couché, et ils n'au-

ront point la lumière ! Mais ils auront gagné par leur travail le pain de leur famille.

Avec la houille qu'ils arrachent à coups de pioche, on chauffera les cheminées de nos maisons et le poêle de l'école ; on chauffera aussi les grandes chaudières des bateaux à vapeur, des usines et des locomotives qui courent en sifflant sur nos chemins de fer.

(Divers.)

Pioche, outil de fer.
Enclume, masse de fer sur laquelle on forge les métaux.
Usines, établissements où l'on fond ou forge le fer.
Locomotive, machine à vapeur.

QUESTIONNAIRE. — Quels sont les principaux métaux que l'on trouve dans la terre ? — Comment s'y prend-on pour extraire le minerai ? — pour le séparer des autres substances ? — Que fait-on avec la fonte ? — Comment fabrique-t-on un objet en fer ?

XXIII. — Le Charmeur d'oiseaux.

Doucement,	Charmeur,	Voletaient,
Manière,	Effrayer,	Emerveillée,
Familiarité,	Répétés,	Remontaient,
Epaules,	S'enhardir,	Simplement.

C'était un vieillard à l'air doux et bon ; son regard était calme et son sourire reposait,

Tout autour de lui voletaient de petits oiseaux qui battaient des ailes et disaient leur joie par de petits cris répétés.

Ils allaient, venaient, se posaient sur la tête du vieillard, puis sur ses épaules ; puis sautaient à terre pour prendre le pain qu'il émiettait; puis remontaient et s'enhardissaient, quelques-uns, jusqu'à le dérober dans sa main.

Et l'on voyait que le bon vieillard était heureux; heureux d'être aimé, plus heureux peut-être de faire du bien.

Une enfant était là, émerveillée de cette familiarité des oiseaux.

" Mais qu'est-ce donc que vous leur donnez pour les attirer, demanda-t-elle ?

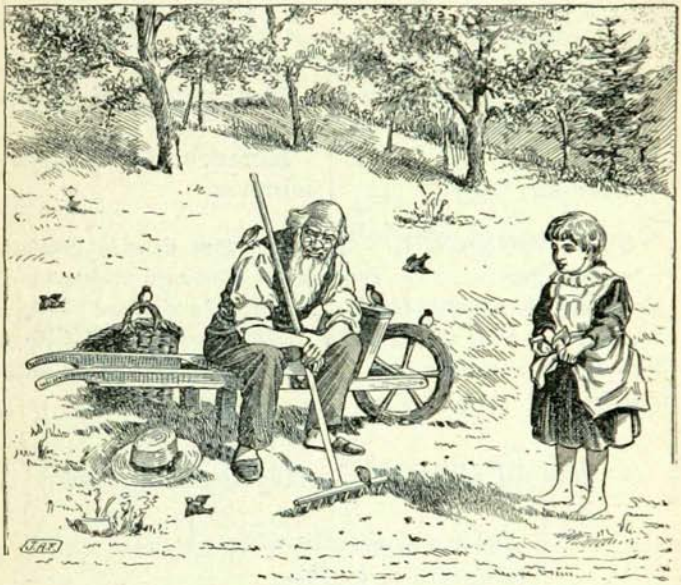
— Du pain tout simplement.

— Du pain ? mais je vais, moi, leur donner des gâteaux; oh! comme ils vont venir! "

Et, s'avançant tout près du charmeur, l'enfant se met à émietter son gâteau et, faisant signe de la main, elle appelle: Petits! petits! Et les oiseaux effrayés de fuir à tire-d'aile.

La pauvre enfant, désappointée, les suivait

de l'œil en murmurant : Je leur ai donné du gâteau cependant.



Petits ! petits !....

" Ma fille, lui dit doucement le vieux charmeur, ne te chagrine pas ; pour attirer à soi les oiseaux, il ne suffit pas de leur donner de bonnes choses, il faut les leur donner de manière à leur plaire."

Mes petits amis, profitez de la leçon du bon vieillard. Lorsque vous voudrez gagner des cœurs pendant votre vie, ne vous conten-

tez pas de faire du bien à vos semblables, mais faites-le de manière à vous faire aimer.

(D'après l'abbé S...)

Voleter, voltiger, voler à petites et fréquentes reprises.

Dérober, voler.

Charmeur, qui apprivoise.

Emerveillée, dans l'admiration.

QUESTIONNAIRE. — Que voyez-vous dans la gravure intercalée dans le texte ci-dessus ? — Combien d'objets ? — Que demande la petite fille ? — Réponse du vieillard ? — Que fait la petite pour attirer à elle tous les oiseaux ? — Pourquoi les oiseaux s'envolent-ils ? — Quelle leçon à tirer de cette histoire ?

RÉCITATION. — *N'y touchez pas !*

Du nid charmant,
Caché sous la feuillée,
Cruels petits lutins, à la mine éveillée,
Du nid charmant,
Caché sous la feuillée,
Hélas ! pourquoi faire ainsi le tourment ?

Ce nid, ce doux mystère,
Que vous guettez d'en bas,
C'est l'espoir du printemps, c'est l'amour d'une mère,
Enfants, n'y touchez pas !
Enfants, n'y touchez pas !

(De Litteau.)

RÉFLEXION. — Songez que les oiseaux que vous faites souffrir sont aussi utiles qu'agréables. Ils nous égayent par leurs chants et font la guerre aux insectes qui dévorent nos récoltes.

PENSÉE. — Ceux qui dénichent les petits oiseaux sont cruels.

XXIV. — Lettre à Marguerite.

Au Tréport, 31 juillet 1868.

Ma niece Marguerite,

Je regardais la mer. Elle était bleue au loin, verte plus pres, blonde sur le bord, avec de grosses franges comme de l'argent.

Il y avait un grand soleil qui la faisait briller, et elle chantait en dansant et en brillant. C'était tres beau.

Alors un oiseau est venu pres de moi, et il me regardait tandis que je regardais la mer.

Je lui ai dit : " Qui es-tu ? — Je suis un

oiseau du bon Dieu qui vole sur la mer du bon Dieu.

— Oiseau du bon Dieu volant sur la mer du bon Dieu, que veux-tu?"

Alors il me dit: "Il y a une petite fille qui aime bien le sucre d'orge et le chocolat, mais qui n'aime point l'étude; la connais-tu?

— Je crois la connaître.

— Cette petite fille est dans un couvent a Paris; la connais-tu?

— Je la connais.

— Cette petite fille n'est jamais la première de sa classe; la connais-tu?

— Oui, oui, je la connais très bien.

— Eh bien, alors, reprit l'oiseau, il faut que

cette petite fille commence à travailler, et à etre sage et a servir le bon Dieu.

"Son papa et sa maman vont l'amener au Tréport ; elle verra la mer, elle jouera sur les galets, elle sera baignée par Michel.

"Je vois qu'on aime bien cette petite fille-la. Il faut qu'elle ne soit pas ingrate, il faut qu'elle mérite de devenir la petite fille du bon Dieu et de la sainte Vierge."

Ainsi parla l'oiseau du bon Dieu qui vole sur la mer du bon Dieu.

Et moi, je dis a l'oiseau: "Que faut-il qu'elle fasse la petite fille? Car elle n'est pas méchante, mais c'est une tete légere tout a fait."

L'oiseau reprit: "Quand elle sera dans

l'église du Tréport, elle dira : " Mon Dieu, accordez-moi la grace d'etre votre petite fille et celle de la sainte Vierge." Si elle fait bien cette priere, tout ira bien ; et le bon Dieu donnera des ailes a son ame pour voler au ciel comme je vole sur la mer."

Alors l'oiseau du bon Dieu ouvrit ses ailes grandes et fortes, et il s'envola bien loin, bien loin sur la mer du bon Dieu.

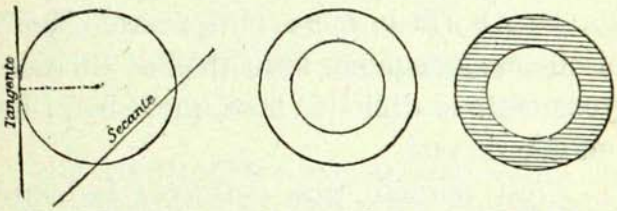
Ma niece Marguerite, si tu connais cette petite fille qui va venir au Tréport, dis-lui bien tout cela.

Moi, je suis ton oncle, et je t'aime beaucoup.

Louis Veuillot.

RÉFLEXIONS. — Elle est charmante, cette lettre du grand écrivain — qu'était L. Veuillot — à sa petite nièce. Etudiez ce modèle, vous y trouverez à la fois simplicité, naïveté, grâce. On dirait que le génie de l'auteur s'est rapetissé pour aborder une intelligence de sept ans. Voyez-vous cette mer " bleue au loin, verte de plus près, blonde sur le bord avec de grosses franges comme de l'argent ? " L'entendez-vous chanter en dansant " sous un grand soleil ? " Il y a toute une description en quelques phrases. Et ce petit oiseau qui vient se poser sur la plume de l'écrivain, comme il sait délicatement donner une salutaire leçon à la petite nièce ! Appliquez les conseils donnés à Marguerite ; suivez-les et " tout ira bien ". — (J.-R. M...)

Dessin.



Circonférence. **concentrique.** **circulaire.**

XXV. — Merci, mon Dieu !

Difficile,	Plaindre,	Mademoiselle,
Supporter,	Nécessaire,	Contrarier,
Quelquefois,	Bouder,	Davantage,
Embrasser,	Repousser,	Respectueusement.

Une petite fille — elle avait neuf ans — dit un jour à sa mère :

" Mère, j'ai une demande à vous faire,

vous me l'accorderez, n'est-ce pas? C'est bien difficile à dire; mais je crois, je suis sûre, que c'est le bon Dieu qui le veut.

— Si c'est le bon Dieu qui le veut, mon enfant, comment ta mère peut-elle te refuser ?

— C'est que c'est bien difficile. — Non, rien n'est bien difficile de ce que veut le bon Dieu.

— Oh! pas pour moi, mère, mais pour vous. — Ah ! fit la mère en souriant, Mademoiselle me juge moins forte qu'elle! Eh bien ! voyons cette si difficile chose que le bon Dieu demande de moi.

— C'est, maman, que vous ayez la bonté, oui la bonté, de me gronder quelquefois devant mes sœurs, même quand je ne l'aurai pas mérité, et puis aussi de... me repousser quelquefois quand je viendrai vous embrasser..., mais pas souvent. — Et pourquoi cela ? mon enfant.

— C'est que je suis trop heureuse, je ne souffre rien pour le bon Dieu et je sens qu'il faut souffrir quelque chose ; pourquoi ? je ne le sais pas !

" Et puis, comme je veux devenir une

sainte, et qu'il faut pour cela que je ne me fâche plus, que je ne boude plus, que je ne me plaigne plus et que je sois contente de tout, n'est-ce pas nécessaire que j'apprenne à être contrariée et à supporter quelque chose ?

" Vous me ferez ce que je vous dis, n'est-ce pas, maman ? vous verrez que je vous aimerai davantage."

La mère prit les deux mains de sa fille, la baisa respectueusement au front et, levant vers son crucifix ses yeux tout en larmes : " Merci, mon Dieu ! " dit-elle tout bas.

(L'abbé S.)

QUESTIONNAIRE. — Quel âge avait la petite fille ? — Quelle faveur demanda-t-elle à sa mère ? — Pourquoi fit-elle pareille demande ? — Que fit la mère ? — et que dit-elle tout bas ?

Grammaire et invention.

[L'adjectif *possessif* marque la possession ; il indique à qui appartient la personne, l'animal ou l'objet dont on parle : MON, TON, SON.]

Analyser les adjectifs possessifs du morceau ci-dessus.

A quoi servent

Les lunettes ?	L'électricité ?	L'argent ?
Le papier ?	Le soleil ?	Le soldat ?
La vapeur ?	La lune ?	Une église ?
La charrue ?	Le cheval ?	Un livre ?

RÉFLEXIONS. — **Le cœur pur d'un enfant reçoit faci'ement l'empreinte de la grâce et répand au dehors un parfum délicieux. La petite fille que l'on vous présente pour modèle n'avait que neuf ans et déjà elle éprouvait le besoin de souffrir, parce qu'elle aimait le bon Dieu gros comme son cœur. Elle voulait lui prouver son amour par le sacrifice. Vous sentez-vous capables d'imiter cette enfant? Essayez dès aujourd'hui de fortifier votre volonté en supportant avec résignation quelque légère contrariété à l'école ou à la maison.**—(J.-R. M...)

XXVI. — Les Animaux.

Bipèdes,	Autruche,	Ecureuil,
Brochet,	Quadrupèdes,	Rossignol,
Truite,	Harmonieux,	Ecailles,
Lézard,	Reptiles,	Couleuvre.

Il y a une quantité innombrable d'animaux sur la terre. C'est Dieu qui les a créés. On les divise en plusieurs classes.

Il y a une foule d'animaux à quatre pattes, qu'on appelle pour cela quadrupèdes: le cheval, le bœuf, l'âne, la chèvre, le chat. L'éléphant est le plus gros des quadrupèdes; le lion, le plus courageux; le lièvre, le plus timide; le chien, le plus fidèle; l'écureuil, le plus joli et le plus léger.

Vous connaissez d'autres animaux qui n'ont que deux pieds, et qu'on appelle pour

cela bipèdes; ils sont couverts de plumes, et ils ont des ailes pour voler.

Ce sont les oiseaux.

L'autruche est le plus gros des oiseaux; l'oiseau-mouche, le plus petit; le colibri, le plus beau; le rossignol, celui dont le chant est le plus harmonieux; l'aigle, celui dont la force est la plus grande: c'est le roi des airs.

Les animaux qui se traînent sur le ventre, le lézard, la couleuvre, sont appelés reptiles parce qu'ils rampent.

Vous savez qu'il y a des animaux qui ne vivent que dans l'eau et qui sont couverts d'écailles; ce sont les poissons. Vous pourriez m'en citer plusieurs: le brochet, la carpe, la truite et d'autres.

Enfin les papillons, les mouches, les abeilles, et tant d'autres petits animaux que vous voyez tous les jours, appartiennent à une classe qu'on appelle les insectes.

Tous ces animaux et d'autres encore en nombre incalculable ont été créés pour l'usage de l'homme, qui doit s'en servir pour la gloire de Dieu. (Divers.)

QUESTIONNAIRE.—Comment appelle-t-on les animaux qui ont quatre pattes ? — Quel est le plus gros des quadrupèdes ? — le plus courageux ? — le plus timide ? — le plus fidèle ? — le plus léger ? — Qu'appelle-t-on bipèdes ? — Quel est le plus gros des oiseaux ? — le plus petit ? — le plus beau ? celui qui chante le mieux ? — Quel est le roi des airs ?

Grammaire.

[Le pronom est un mot qui tient la place d'un nom, et qui en prend le genre et le nombre : JE, TU, IL, ELLE, ETC.]

Analyser les pronoms personnels qui se rencontrent dans le morceau ci-dessus.

RÉCITATION. — *L'oiseau captif.*

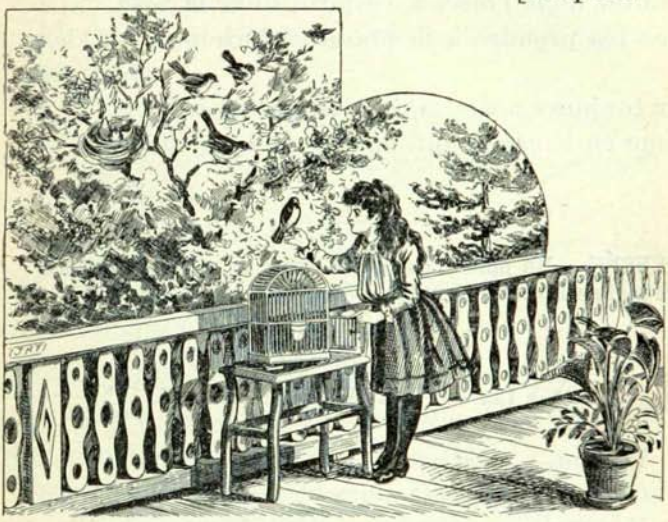
Enfant, vous avez pris un oiseau dans un champ,
Et vous voilà joyeux, et vous criez victoire!
Et le pauvre petit, dans sa cage noire,
Se plaint, et vous prenez sa plainte pour un chant.

Et vous le regardez ainsi, depuis une heure,
Meurtrir son petit bec dans son étroit cachot,
Courir aux quatre coins, voler de bas en haut,
Avec le cri plaintif de toute âme qui pleure.

Et pourtant vous semez sa cage de muguets
Et de toutes les fleurs, ses anciennes compagnes;
Mais cela ne vaut pas l'air des vastes campagnes
Et les chansons du soir dans le fond des bosquets.

Vous ne savez donc pas, enfant, quel saint mystère
En becquetant partout remplit l'oiseau pieux?

Les petits sont dans l'arbre au fond du nid joyeux;
Pour vous, c'est un oiseau; mais, pour eux, c'est
[un père.



C'est un père aussi bon que votre père, enfant,
Instruisant ses petits à voler dans l'espace,
A louer le Seigneur pour chaque jour qui passe,
Et leur donnant toujours ses conseils dans un
[chant.

Il descend le matin du nid de mousse frêle
Pour prendre un peu de blé qu'il reporte là-haut,
Pour les faire grandir, puis afin que bientôt
Leur cri devienne un chant et leur duvet une aile.

Mais, ne recevant pas ce qu'il doit lui porter,
La mère reste au nid, inquiète et fidèle;

Et, malgré son amour et l'abri de son aile,
Tous ses petits mourront sans avoir pu chanter.

Ecoutez donc l'oiseau, respirez donc la rose,
Sans les prendre à la plaine, à l'air pur, au ciel [bleu;
Car toujours notre main à ce que créa Dieu,
Même en le caressant, enlève quelque chose.

(A. D...)

PENSÉE — Un enfant qui a bon cœur ne se complaît pas à faire souffrir les êtres vivants.

XXVII. — La Mer et le Sel.

Irritant,	Corail,	Navigation,
Curieux,	Suffisamment,	Sûrement,
Réservoirs,	Consommation,	Dimension,
Modération,	Digestion,	Blanchâtre.

La mer est un immense abîme; c'est là que le Créateur a placé les êtres les plus curieux de la nature; c'est là aussi qu'il a caché ses secrets les plus profonds et que l'homme ne découvrira jamais.

Les plus grands animaux vivent dans son sein et peuvent se mouvoir à l'aise dans ses vastes plaines. C'est aussi du fond de la mer

que l'on retire les objets les plus précieux, comme les perles, qui se vendent plusieurs milliers de francs.

Le corail et l'éponge viennent également de la mer.

La mer a ses montagnes, ses vallées, ses déserts, ses forêts et même ses fleuves, comme notre terre.

Autrefois la mer séparait les peuples ; aujourd'hui, grâce à la navigation, l'on voyage à sa surface aussi sûrement que sur nos grandes routes et nos chemins de fer.

La mer abonde en poissons. Il y en a de toute sorte et de toute dimension.

Parfois l'eau de la mer est polie comme la glace d'un miroir. D'autres fois elle est agitée par le vent et pousse ses vagues sur les côtes. Quand s'élève une tempête qui dure plusieurs jours, la mer devient furieuse. Elle mugit au loin et engloutit souvent dans son sein les plus gros navires.

LE SEL.

L'eau de la mer est salée. Dieu l'a voulu ainsi afin qu'elle ne se corrompe pas et

n'empoisonne pas les contrées qui sont sur ses bords.

En exposant l'eau de mer en plein soleil on obtient une poussière blanchâtre qu'on appelle *sel*. On l'extrait aussi de sources salées ou du sein de la terre.

L'eau est soutirée du sol par des pompes et déversée dans des réservoirs. Sous l'action de la chaleur elle s'évapore et il ne reste plus que du sel au fond des bassins.

Quelquefois on rencontre dans les couches terrestres qui ont été formées au fond de certaines mers des masses de sel, suffisamment pures pour être livrées immédiatement à la consommation.

Le sel, pris avec modération, exerce sur la santé de l'homme et des animaux l'influence la plus salutaire. Il a la propriété de donner aux aliments une saveur agréable ; il stimule et excite l'estomac et facilite la digestion. Pris en trop grande quantité, le sel devient un *irritant ;* il brûle les parois de l'estomac et nuit à la santé.

On emploie aussi le sel pour la consevation de la viande, du poisson et des légumes.

Enfin, l'on se sert quelquefois de sel pour amender certaines terres peu fertiles.

(DIVERS.)

Abîme, gouffre très profond.

Corail, espèce d'arbuste pierreux.

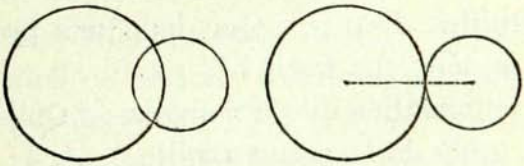
Abonde, est remplie.

Vagues, mouvement de l'eau.

Mugir, faire un grand bruit.

QUESTIONNAIRE. — Qu'est-ce que la mer ? — Quels animaux vivent dans son sein ? — Comment voyage-t-on sur la mer ? — La mer est-elle toujours calme ? — Pourquoi l'eau de la mer est-elle salée ? — D'où vient le sel ? — Le sel est-il sanitaire ? — A quoi sert encore le sel ?

Dessin et grammaire.



Circonférences sécantes. **Tangentes extérieurement.**

Remplacer dans le morceau ci-dessus, les pronoms personnels par les noms dont ils tiennent la place.

RÉFLEXION. — **Je n'ai jamais pu regarder la mer sans songer à l'immensité de Dieu.**

XXVIII. — La Table du bon Dieu.

Cerisier,	Engourdis,	Délicieux,
Entonner,	Vermeils,	Matinale,
Tranquillement,	Grelotter,	Gracieuses,
Violence,	Tourbillons,	Rassasiés.

Au printemps, le bon Dieu dit : " Qu'on mette la table du petit ver."

Aussitôt, le cerisier pousse feuilles sur feuilles ; mille feuilles fraîches et vertes. Le petit ver, qui dormait dans sa maison, s'éveille, s'étend, ouvre sa petite bouche et ses petits yeux engourdis.

Puis il se mit à ronger tranquillement les petites feuilles, disant : " Qui donc m'a préparé un si délicieux festin ? "

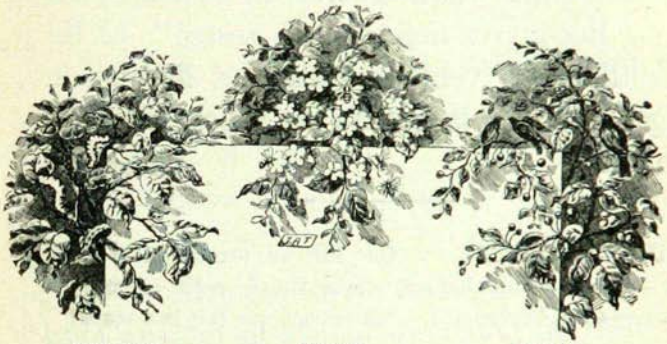
Alors le bon Dieu dit de nouveau : " Qu'on mette la table de la petite abeille."

Aussitôt le cerisier pousse fleurs sur fleurs, mille petites fleurs fraîches et blanches. Et l'abeille matinale l'a vu dès l'aurore ; les premiers rayons du soleil l'y conduisent. " Allons boire, " se dit-elle.

Les coupes sont gracieuses ; l'abeille y trempe sa petite langue et, tout en buvant,

s'écrie : " La délicieuse boisson ! et, qu'elle est douce ! "

L'été vient et le bon Dieu dit : " Qu'on mette la table du petit oiseau."



Feuilles. **Fleurs.** **Fruits.**

Et le cerisier se couvre de mille fruits frais et vermeils. " Ah ! ah ! s'écrie le petit oiseau, voilà qui tombe bien ; j'ai si grand'faim, cela donnera de nouvelles forces à mes ailes et à ma voix, et je pourrai entonner une nouvelle chanson."

A l'automne, le bon Dieu dit : " Enlevez la table, tous sont rassasiés."

Et le vent froid des montagnes se met à souffler avec rage et violence et fait grelotter

l'arbre. Les feuilles deviennent jaunes et rouges et tombent une à une ; et le vent qui les a jetées à terre les enlève de nouveau et les fait voltiger dans l'air.

Voici enfin venir l'hiver, et le bon Dieu dit : "Recouvrez-moi ce qui reste!" Et les tourbillons de vent amènent les flocons de neige, et toute la nature se repose dans le sommeil ! (HÉBEL.)

QUESTIONNAIRE. — Que fait au printemps le petit ver ? — Et la petite abeille ? — Que dit le petit oiseau ? — Qu'arrive-t-il à l'automne ? — Et l'hiver, que fait la nature ?

Invention et grammaire.

Enumérer le nom des animaux et des choses qui figurent dans la gravure ci-dessus.

A quelle personne sont les pronoms : Je, — te, — nous, — ils, — lui, — vous, — toi, — se, — eux, — elle, — y ?

A quel genre et à quel nombre appartiennent les pronoms : Il, — elles, — lui, — eux ?

RÉFLEXION. — Dieu prend soin de tout, même du petit ver ; nul être n'est oublié au festin de la nature. Tous, grands et petits, trouvent leur nourriture de chaque jour.

XXIX. — Le Verre.

Chaux,	Potasse,	Creusets,
Fabriquer,	Autrement,	Soufflets,
Entretenu,	Poêle,	Etamer,
Transparent,	Fourneaux,	Mercure.

Le verre se fait avec du sable, qu'on fait fondre au feu, avec de la chaux et de la soude ou bien de la potasse.

La potasse, de même que la soude, est une sorte de sel qu'on retire des cendres de bois.

Pour faire fondre le verre, il faut un feu bien autrement ardent que celui du poêle ou de la cheminée.

On met du sable avec de la potasse dans des creusets ou pots en terre qui peuvent aller au feu sans se briser. On place ces creusets dans des fourneaux faits exprès, et où le feu est sans cesse entretenu par d'énormes soufflets semblables à ceux des forges. Le mélange se fond et forme une pâte transparente, qui est le verre.

Pour fabriquer des objets en verre, l'ouvrier qui les fait s'y prend presque de même que

vous lorsque vous faites des bulles de savon.

Il a pour outil un long tube qu'on appelle une *canne*. Il plonge un bout de cette canne dans un des creusets placés dans le four, et il en retire une petite boule de verre liquide, rouge comme du feu.

Il souffle alors par l'autre bout de sa canne, et la boule grossit, grossit comme la goutte d'eau de savon lorsque vous soufflez dans votre tuyau de paille.

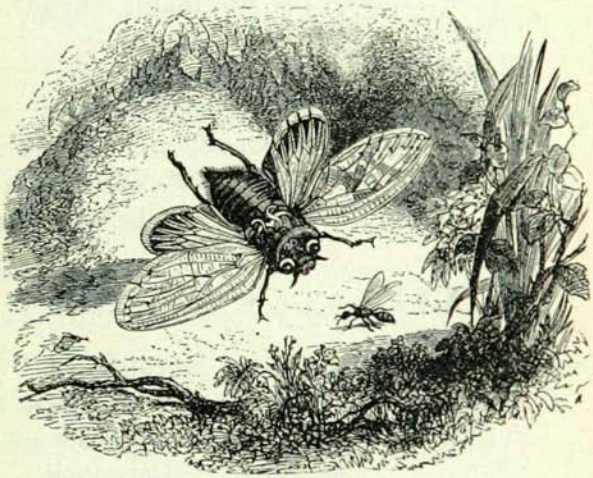
L'ouvrier donne à cette boule de verre, qui est molle, la forme qui lui plaît; il en fait des verres à boire, des carafes, etc.

Pour faire les vitres des fenêtres, on allonge les boules, on les coupe ensuite et on les aplatit comme une feuille de papier. Pour couper le verre, il suffit de passer dessus, à l'endroit où l'on veut le fendre, un morceau de fer froid.

C'est avec le verre aussi que l'on fabrique les glaces. Les glaces sont des verres très épais, qu'on polit pour les rendre unis; puis on les étame, en appliquant derrière, une mince feuille d'étain, enduite de mercure ou de vif-argent. (E. Dupuis.)

QUESTIONNAIRE. — Avec quoi se fait le verre ? — Avec quoi fait-on la soude et la potasse ? — Qu'est-ce que des creusets ? — De quel outil l'ouvrier verrier se sert-il ? — Comment s'y prend-il ? — Comment fait-on les vitres ? — Comment coupe-t-on le verre ? — Comment fait-on les glaces ?

RÉCITATION. — *La Cigale et la Fourmi.*



La cigale, ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise fut venue:
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau.
Elle alla crier famine
Chez la fourmi sa voisine,

La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle.
Je vous paierai, lui dit-elle,
Avant l'oût, foi d'animal,
Intérêt et principal.
La fourmi n'est pas prêteuse:
C'est là son moindre défaut.
Que faisiez-vous au temps chaud?
Dit-elle à cette emprunteuse. —
Nuit et jour à tout venant
Je chantais, ne vous déplaise. —
Vous chantiez! j'en suis fort aise:
Eh bien! dansez maintenant.

(La Fontaine.)

XXX. — La petite Métisse.

Colombie,	Habitude,	Tabernacle,
Bethléem,	Nazareth,	Missionnaire,
Ressuscité,	Eucharistie,	Attendrissement,
Vêpres,	Sacrement,	Communion.

Une petite fille de neuf ans, de la Colombie Britannique, n'avait pas fait sa première communion, car elle était trop jeune; mais elle désirait tant recevoir le bon Dieu!

Elle va trouver le missionnaire: "Père, je voudrais faire la communion. — Tu veux

faire la communion ? Mais tu es trop jeune et tu ne connais pas l'Eucharistie. "

La chère petite revint à la charge, mais insista vainement. Un jour, vers l'heure de midi, elle était seule dans l'église. Contre son habitude à pareille heure, Mgr Durieu, passant près de là, voulut faire une visite au saint Sacrement. Il entra sans être remarqué.

La pieuse enfant priait tout haut devant le tabernacle. "Chef, mon Père le prêtre dit que je ne te connais pas. Mais je te connais. Tu es le Fils de Dieu, tu es l'Enfant qui est né dans l'étable de Bethléem, tu as vécu à Nazareth, on t'a trouvé dans le temple parmi les hommes de la prière ; tu es mort sur la croix, tu es ressuscité le troisième jour.

"Tu vois que je te connais. Eh bien ! je te demande une chose que tu ne me refuseras pas, toi, ouvre les yeux du prêtre afin qu'il voie que je te connais." Le missionnaire pleura sans doute d'attendrissement. Il s'esquiva sans bruit.

Le soir, après le chant des vêpres, dans l'église, au milieu de l'assistance, le Père appelle la fervente enfant: "Viens ici, toi.

Combien de fois as-tu visité Notre-Seigneur aujourd'hui ? — Quinze fois. — Qu'est-ce que tu lui as dit ?" La petite hésite une minute et lève son regard timide vers le missionnaire : " Père, je lui ai dit du mal de toi." Et elle reprend ce que l'on vient de lire.

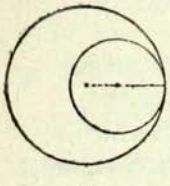
Le Père s'adresse alors à l'assemblée : " Vous voyez que le bon Dieu écoute les prières bien faites. Je n'avais pas coutume d'aller à l'église à l'heure où cette enfant s'y trouvait ce matin. Aujourd'hui le Grand-Esprit m'y a poussé. — " Mon enfant, tu as bien fait de venir prier, le Chef d'en haut m'a ouvert les yeux ; je vois que tu connais Jésus-Christ : tu feras la communion."

Et la voilà qui se met à pleurer. Après le premier moment d'émotion : " Père, dit-elle au milieu de ses larmes, je suis si contente, qu'il me semble que je suis au Paradis."

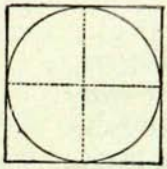
(*Semaine Religieuse* DE MONTRÉAL.)

QUESTIONNAIRE. — Quel âge avait la petite fille dont vous racontez l'histoire ? — Quel était son plus grand désir ? — A qui le dit-elle ? — Que lui répondit le missionnaire ? — A qui alla-t-elle conter sa peine ? — Où ? — Redites quelques-unes de ses paroles ? — Qui l'entendit ? — Que lui demanda le Père, le soir ? — Que répondit-elle ? — Que dit alors le Père aux fidèles ? — Et à la petite fille ? — Fut-elle bien heureuse ?

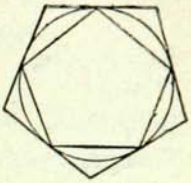
Dessin.



Circonférence tangente intérieurement.



Carré circonscrit.



Pentagone régulier inscrit et circonscrit.

RÉFLEXIONS. — La conduite de la petite Métisse qui a fait le sujet de l'anecdote citée plus haut, fournit un frappant contraste avec celle d'un bon nombre d'enfants même plus âgés qu'elle et indifférents à l'endroit de l'étude de la doctrine chrétienne. Ces derniers manifestent trop souvent, hélas! un engouement prononcé pour toute autre étude que celle du catéchisme, qui est pourtant la science par excellence. — (J.-R. M...)

RÉCITATION. — *Les deux Mères.*

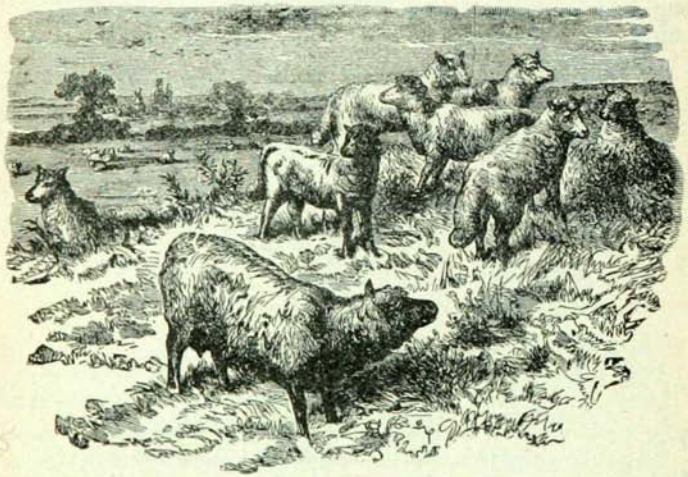
" Dis-moi, ma sœur, où dort l'ange gardien?
Moi, je n'ai jamais vu le mien,"
Disait un jour le petit Irénée.
" En es-tu sûr? lui dit sa sœur aînée;
Regarde là, tiens, là, regarde bien."
Le rideau vert cède et, derrière,
Soudain se dresse une ombre chère.
" Ah! c'est maman, dit-il en tombant dans ses bras!
J'ai deux anges, ma sœur, l'un qu'on n'aperçoit pas,
Et l'autre visible: ma mère! "

(Imité de VILLEFRANCHE.)

XXXI. — Le Mouton.

Recourbées,	Heurter,	Pâturages,
Mérinos,	Emblème,	Docilité,
Boucherie,	Bergerie,	Parchemin,
Tissage,	Industrie,	Confectionner.

Le mouton est un des animaux les plus utiles. Le bélier est quelquefois armé de cornes recourbées · la brebis n'en a généralement pas.



Les moutons.

Les moutons vivent par troupes, parfois de plusieurs centaines. Un seul berger, aidé

de son chien, suffit pour gouverner le plus grand troupeau, le conduire dans les pâturages et le ramener à la bergerie.

La douceur et la docilité de cet animal sont proverbiales. Cependant il n'est pas rare de voir deux béliers se prendre de querelle, courir, tête baissée, l'un contre l'autre, et se heurter le front avec violence, jusqu'à ce que l'un des deux se fatigue de ce jeu.

La chair du mouton est agréable, saine et préférable, dit-on, à celle du veau ; sa peau sert à confectionner le parchemin ; la laine qu'on lui enlève tous les ans est une des précieuses ressources de l'industrie, pour la fabrication des draps, des flanelles, des couvertures et d'autres étoffes.

Avec le lait de brebis, on fait aussi certaines espèces de fromages.

Le mouton ordinaire ne donne qu'une laine commune ; on l'élève surtout pour la boucherie. Les mérinos fournissent une toison plus abondante, qui est plus fine et plus recherchée pour le tissage.

Le jeune mouton s'appelle agneau ; il est l'emblème de l'innocence et de la douceur.

Parce que l'agneau souffre et se laisse tuer sans se plaindre, Notre-Seigneur a voulu être appelé l'Agneau de Dieu. (F. A...)

Pâturage, lieu où les bestiaux prennent leur nourriture.
Toison, laine.
Emblème, image, figure
Confectionner, faire.
Parchemin, peau qui sert à écrire ou à relier.

QUESTIONNAIRE. — Comment vivent les moutons ? — Quelles sont les qualités saillantes de cet animal ? — A quoi servent sa chair, sa peau et sa laine ? — Que fait-on avec le lait des brebis ? — Pourquoi l'agneau est-il l'emblème de la douceur et de l'innocence ?

POÉSIE. — *Après la classe.*

En classe, fuyons la paresse,
La nonchalante oisiveté;
Mais quand pour nous le travail cesse,
Ouvrons la porte à la gaîté.

Remercions notre bon maître,
Qui veille sur nous constamment;
N'hésitons pas à reconnaître
La grandeur de son dévoûment.

Un sourire de notre père
Récompensera nos efforts,
Et les baisers de notre mère
Au travail nous rendront plus forts.

A demain, mes chers camarades!
Rentrons chez nous: le jour s'enfuit,
Les oiseaux cessent leurs roulades.
Au revoir, bonsoir, bonne nuit!

Allons, la classe est terminée;
Sa tâche faite, on est joyeux.
Reprenons nos chants et nos jeux.
Satisfaits de notre journée,
Allons! tous au pas
Comme des soldats.

(C. Augé.)

XXXII. — Générosité récompensée.

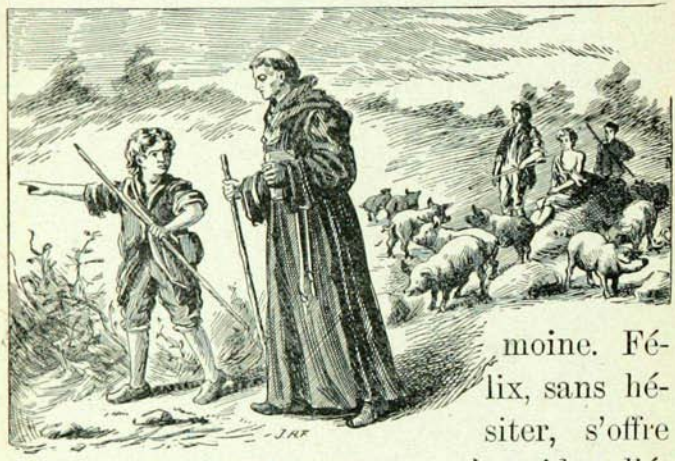
Précoce,	Fonctions,	Sagacité,
Consentement,	Pâtre,	Prêtrise,
Eminents,	Intérêt,	Prédications,
Intelligence,	Affreux,	Emerveillé.

Il y a bien longtemps, dans un village d'Italie, vivait un pauvre pâtre avec sa femme et un petit garçon nommé Félix. Cet enfant était doué d'une intelligence précoce. Il avait du goût pour l'étude, mais ses parents étaient trop pauvres pour le mettre à l'école.

Un jour que l'enfant avec des camarades gardait sur la colline les bestiaux de son père,

un moine, égaré dans la forêt voisine, s'approcha et demanda la route de son monastère.

Le temps était mauvais et les chemins affreux. Personne ne voulut accompagner le moine. Félix, sans hésiter, s'offre à guider l'étranger.



Félix s'offre à le guider.

Chemin faisant, le religieux fut étonné de trouver tant de sagacité et d'intelligence chez son petit compagnon et prit aussitôt un vif intérêt pour l'enfant. Arrivé au couvent, il le conduisit à travers la maison.

Félix, émerveillé, exprima sur-le-champ le désir de se faire moine aussi. Il fallait obtenir le consentement de ses parents. Il n'eut

pas de peine à les gagner et bientôt le petit fut de retour au couvent.

Les progrès de l'enfant furent rapides. Il revêtit l'habit religieux et à vingt-quatre ans il reçut la prêtrise. L'éclat de ses prédications le firent bientôt remarquer dans les villages d'Italie. Appelé à Rome, Félix édifia le peuple par sa piété et son savoir.

Le pape le créa cardinal, et cinq ans avant sa mort, il monta sur le siège de saint Pierre sous le nom de Sixte-Quint. Il mourut après avoir rendu d'éminents services à l'Eglise.

C'est ainsi que Dieu récompensa l'acte de générosité d'un jeune pâtre.

RÉFLEXION. — **L'Eglise catholique ne fait pas acception des personnes : le plus humble de ses enfants peut arriver aux plus hautes fonctions ecclésiastiques, même au siège papal. Le savoir et la vertu tiennent lieu du rang et de la fortune.**

Pâtre, qui garde les troupeaux.

Moine, religieux.

Couvent, maison des religieux.

QUESTIONNAIRE. — Quelle fut d'abord l'occupation de Félix ? — Que lui demanda un jour un moine égaré ? — Quelle impression fit sur Félix la visite du couvent ? — Racontez les dernières phases de sa vie.

Grammaire.

Qu'est-ce que les pronoms démonstratifs ?
Nommez-les.

RÉCITATION. — *Pierre, viens voir...*

" Viens vite, Pierre, viens voir
Un affreux crapaud tout noir! "
Disait Paul à Petit-Pierre.
" Nous allons le tuer, ça va nous amuser."
Et Paul prend un bâton, et son frère une pierre;
Ils courent au crapaud pour le martyriser.
Un âne, en ce moment, traînant une charrette,
Allait mettre le pied sur le corps de la bête.
Il s'arrête
Et s'en va de côté pour ne pas l'écraser.
Paul alors dit à Petit-Pierre,
Qui laisse tomber ses cailloux:
" Ah! qu'allions-nous faire, mon frère!
Un âne est moins méchant que nous."

(L. RATISBONNE.)

RÉFLEXION. — Les enfants ne sont pas plus méchants que l'âne de cette fable. Ils sont plus étourdis ; et c'est souvent la légèreté qui les rend cruels.

PRÉCEPTE. — Réfléchissez bien avant d'agir.

XXXIII. — Pronostics du Temps.

Prévisions,	Salpêtre,	Corbeaux,
Moineaux,	Hirondelles,	Bergeronnettes,
Chouettes,	Crapaud,	Jabot,
Barboter,	Phénomène,	Hérissées.

Au village, on a mille moyens de savoir quel temps il fera, et les vieux cultivateurs se trompent rarement dans leurs prévisions.

Il fait un soleil magnifique. Il semble qu'on puisse compter sur une suite de beaux jours. Pourquoi donc ce paysan rentre-t-il si vite son fourrage ? Il a vu sa vache, qui est friande de salpêtre, lécher les murs de l'étable. Il faut qu'il y ait de l'humidité dans l'atmosphère pour que le salpêtre ait suinté de la muraille. C'est signe de pluie pour demain.

C'est encore signe de pluie que de voir les abeilles rentrer à la ruche longtemps avant le coucher du soleil et avec un maigre butin.

Ce matin, les corbeaux se sont éveillés de bonne heure et ils croassaient plus fort qu'à l'ordinaire: signe de pluie. Hier, les moineaux babillaient dès le matin: on pouvait

être certain qu'il ferait le beau temps qu'il a fait dans l'après-midi.

La bergeronnette sautille-t-elle devant vous le long des fossés : signe de beau temps.

Suivez des yeux les hirondelles. Les voyez-vous voler en rasant la terre : l'orage n'est pas loin. Disparaissent-elles dans les nuages : il ne pleuvra pas aujourd'hui et vous pouvez vous mettre hardiment en route.

La nuit, on ne voit pas les oiseaux, mais on entend le rossignol, les chouettes, les crapauds. Cela suffit pour deviner le temps. Si le rossignol chante clair, il fera beau. Si les crapauds chantent, si les chouettes houloulent, gare à la pluie pour le lendemain.

La fermière a dans sa basse-cour d'excellents indicateurs du temps : pigeons, poules, canards.

Les pigeons se sont posés sur le toit de la grange et présentent leur jabot au levant en secouant les ailes : il pleuvra certainement demain, si ce n'est pas même cette nuit. C'est au contraire signe de beau temps si les pigeons rentrent tard au colombier après être allés picoter au loin.

Quand les poules se roulent dans la poussière, les plumes toutes hérissées, et que les canards se jettent joyeusement dans la mare, plongent, barbotent, se donnent la chasse, attendez-vous à l'orage.

Il n'y a pas que les animaux qui indiquent les changements du temps.

Le matin, le paysan n'a qu'à passer la main sur la lame de sa faux : si elle est sèche, c'est bon signe. Si elle est humide et se teinte de bleu et de rose, la pluie va tomber.

Quand le batteur en grange voit son crible détendu, il devine qu'il pleuvra. Même prévision si les gerbes de blé et d'avoine sont plus pesantes qu'à l'ordinaire.

En automne, la gelée blanche indique la pluie, et la rosée le beau temps.

Si la lune est entourée d'un cercle blafard, c'est de la pluie qui se prépare. Si le cercle est rouge, c'est du vent. Brille-t-elle d'une lumière pure : il fera beau.

Que d'indications précieuses dans les phénomènes naturels ! aussi, mes amis, observez autour de vous, comparez, réfléchissez. La nature est un livre merveilleux dans lequel on peut apprendre bien des choses.

(CAUMONT.)

Suinter, sortir, s'écouler.

Croasser, crier, en parlant des corbeaux.

Salpêtre, substance chimique que l'on voit briller comme du sel sur les murs humides et qui sert à fabriquer la poudre à tirer.

Pronostics, signes.

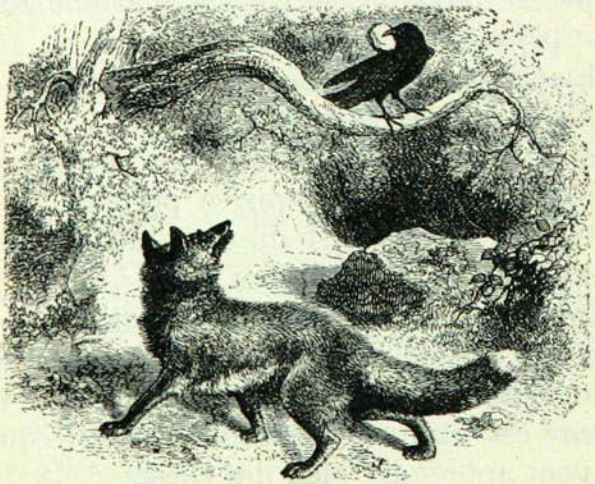
Prévision, action de prévoir ce qui arrivera.

Crible, instrument percé de trous pour passer le grain.

Blafard, pâle, terne.

QUESTIONNAIRE. — Citez quelques-uns des signes fournis par les animaux auxquels les cultivateurs reconnaissent qu'il pleuvra, — qu'il fera beau. — Les outils des travailleurs indiquent-ils aussi les changements de temps ? — Citez-en quelques exemples. — La lune fournit-elle des indications pour le temps ?

RÉCITATION. — *Le Corbeau et le Renard.*



Maître corbeau, sur un arbre perché,
Tenait en son bec un fromage.

Maître renard, par l'odeur alléché,
Lui tint à peu près ce langage:
Hé! bonjour, monsieur du corbeau,
Que vous êtes joli! que vous me semblez beau!
Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois.
A ces mots le corbeau ne se sent pas de joie;
Et, pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
Le renard s'en saisit, et dit: Mon bon monsieur,
Apprenez que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute:
Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute.
Le corbeau, honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

(La Fontaine.)

Notes. — [La fable est le récit d'une action attribuée à un être quelconque, animé ou inanimé, et qui laisse deviner ou exprime une leçon ou une vérité morale. — (S...)

La Fontaine (Jean de), né en 1621, mort en 1695, est l'une des gloires littéraires de la France. Il s'est acquis une réputation impérissable par ses Fables.]

XXXIV. — Le plus beau jour de la vie.

Arceaux,	Vivement,	Solennels,
Martyre,	Simplement,	Cloître,
Troisième,	Première,	Emotion,
Eternité,	Communion,	Célébrer.

Ils sont tous les trois réunis sous un des arceaux qui forment le cloître de la cour.

"Ce matin, dit l'un d'eux, on nous a dit que le jour de la première communion est le plus beau jour de la vie; oh! comme c'est vrai! Jamais je ne serai heureux comme je le fus le jour où, pour la première fois, le bon Dieu vint reposer dans mon cœur! oh! ce jour-là!..."

L'enfant s'arrêta ému; ses amis auraient pu voir ses yeux pleins de larmes.

" Il est un jour plus beau que celui-là, dit le second.

— Plus beau! oh non, reprit vivement le premier, non; et quel serait ce jour?

— Celui où, prêtre, je célébrerai ma première messe et où, avant de recevoir Jésus-Christ, je le tiendrai pour la première fois dans mes mains, je l'offrirai en sacrifice et je pourrai lui dire avec une émotion que je sens déjà: Mon Dieu!

— Il est un jour plus beau que ces deux beaux jours," dit simplement le troisième ami. Un cri de surprise échappa aux deux premiers.

" Non, dirent-ils."

Et celui qui venait de parler répéta en regardant le ciel :

" Il est un jour plus beau que ces deux jours, si beaux cependant.

— Quel est donc ce jour ? Est-ce celui de la mort qui permet à l'âme d'être unie à son Dieu pour toute l'éternité ?

— Non.

— Est-ce celui où se font pour toujours ces engagements solennels qui ne permettent plus de retourner dans le monde ?

— Non, non. Eh quoi, pauvres amis, vous ne devinez pas ? C'est le jour du martyre ! "

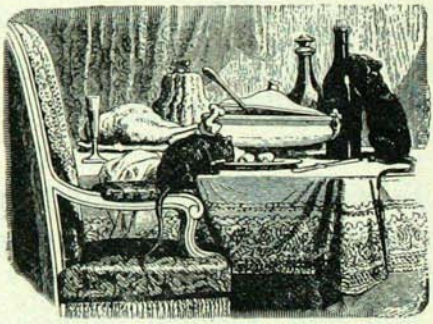
(L'abbé S...)

QUESTIONNAIRE. — Pourquoi dit-on que le jour de la première communion est un beau jour ? — Pourquoi prétendre que le jour d'une première messe est plus beau que celui d'une première communion ? — Y a-t-il un plus beau jour que ces jours-là ? — et pourquoi ?

RÉCITATION. — *Le Rat de ville et le Rat des champs.*

Autrefois le rat de ville
Invita le rat des champs,
D'une façon fort civile,
A des reliefs d'ortolans.

Sur un tapis de Turquie
Le couvert se trouva mis.
Je laisse à penser la vie
Que firent ces deux amis.



Le régal fut fort honnête;
Rien ne manquait au festin:
Mais quelqu'un troubla la fête
Pendant qu'ils étaient en train.

A la porte de la salle
Ils entendirent du bruit:
Le rat de ville détale;
Son camarade le suit.

Le bruit cesse, on se retire:
Rats en campagne aussitôt;
Et le citadin de dire:
Achevons tout notre rôt.

C'est assez, dit le rustique;
Demain vous viendrez chez moi;

Ce n'est pas que je me pique
De tous vos festins de roi;

Mais rien ne vient m'interrompre;
Je mange tout à loisir.
Adieu donc. Fi du plaisir
Que la crainte peut corrompre!

(La Fontaine.)

XXXV. — Le Serment de Cambronne.

Défaillance,	Habitude,	Condamnation,
S'enivrer,	Garantir,	Condition,
Serment,	Bouteille,	Désormais,
Caporal,	Colonel,	Brusquement.

A l'âge de vingt ans, Cambronne était caporal en garnison à Nantes. Il prit la mauvaise habitude de boire et, un jour, étant ivre, il frappa son colonel qui lui donnait un ordre.

D'après les lois militaires, Cambronne devait passer devant le conseil de guerre et ne pouvait éviter une condamnation à mort. Son colonel va le trouver dans sa prison :

" Caporal, lui dit-il, tu as commis une grande faute.

— Mon colonel, je le sais, répondit Cambronne ; d'après la loi, je dois être fusillé ; je suis prêt.

— Eh bien ! j'ai pu obtenir ta grâce, parce que tu es un brave ; mais à une condition : c'est que tu ne t'enivreras plus une fois désormais. "

Cambronne, qui avait eu un moment de joie, hocha la tête.

" Mon colonel, vous êtes bien bon ; mais, voyez-vous, quand je commence à boire, je ne sais jamais où je m'arrêterai ; je ne peux pas promettre cela ; je ne tiendrais pas ma promesse. Mieux vaut me fusiller.

— Eh bien ! alors, promets de ne plus boire du tout, cela reviendra au même ; jure de ne plus approcher une goutte de vin de tes lèvres. "

Cambronne eut un soupir.

" Allons, décide-toi ; aimes-tu mieux être fusillé ce soir !

— Mais, dit Cambronne, qui vous garantira que je tiendrai mon serment ?

— Et ton honneur, n'est-ce pas assez ? dit le colonel.

— Eh bien, reprit le caporal d'une voix ferme, je jure sur l'honneur de ne plus boire de ma vie une goutte de vin... "

Vingt ans se passèrent. Le caporal Cambronne était devenu général. Un jour, il se retrouva en présence de son ancien colonel, alors vieux et cassé.

Le colonel avait oublié depuis longtemps l'aventure d'autrefois. Il fit monter une bouteille de vin du Rhin, pour fêter la rencontre, et il s'étonna que Cambronne ne portât pas ses lèvres à son verre plein de ce vin couleur d'or. Mais Cambronne, se levant brusquement :

" Eh quoi ! colonel, avez-vous pu croire que j'aie oublié mon serment ? ne vous souvenez-vous plus de Nantes, de la prison, de la manière dont vous m'avez sauvé ? "

Et Cambronne se jeta dans les bras de son vieux chef, à qui il avait tenu parole toute sa vie sans un instant de défaillance.

(Marcel.)

Cambronne, général français, mort en 1852.

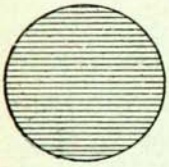
Garnison, endroit où sont réunis les soldats.

Hocher la tête, branler la tête.

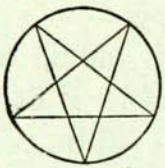
Aventure, événement.

QUESTIONNAIRE. — Quel défaut avait Cambronne ? — Dans quelle faute tomba-t-il un jour ? — A quelle condition lui offrit-on son pardon ? — Pourquoi hésitait-il à s'engager ? — A-t-il tenu sa promesse ?

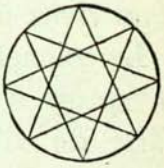
Dessin et grammaire.



Cercle.



Pentagone régulier étoilé.



Octogone régulier étoilé.

Donner le contraire des adjectifs suivants : Bon, — humble, — temporel, — indocile, — ingrat, — long, — petit, — faible, — laid, — maigre, — vrai, — triste, — poli, — jeune, — froid, — bas, — nouveau, — content.

RÉFLEXIONS. — **La sobriété est utile, tout à la fois, au corps, à l'esprit et au cœur. Les anciens disaient qu'elle est la mère de la santé. Elle prolonge la vie en régularisant tous ses mouvements.**

L'esprit doit à la sobriété une grande partie de son développement.

Un jeune homme sobre devient capable de toutes les vertus.

PENSÉE. — L'intempérance et la sagesse n'habitent jamais sous le même toit.

XXXVI. — Les Insectes.

Spectacle,	Sauterelle,	Orchestre,
Discordants,	Musette,	Hanneton,
Instruments,	Guêpe,	Reflets,
Trompette,	Eclatants,	Capricieux.

Dans un beau jour d'été, quand la chaleur est grande, couchez-vous à l'ombre d'un vieux chêne de la forêt, ouvrez bien les yeux et les oreilles et restez attentif. Vous assisterez alors, sur la scène du monde, au spectacle le plus bizarre que puisse offrir la nature.

N'entendez-vous pas des bruits lointains, criards, discordants ? Ce sont des insectes qui fêtent le retour de l'été.

Là, tous les instruments jouent en chœur : la sauterelle, ce sont les cymbales ; le cousin, c'est la musette ; la mouche, c'est le cor ; la cigale, c'est la trompette ; la guêpe, aux éclatantes couleurs d'or, c'est le chef d'orchestre, allant, venant, voyant tout ; le bourdon, avec son *ron, ron, boum, boum*, c'est, suivant le cas, le tambour ou la grosse caisse. C'est un véritable concert.

Regardez au loin : qui vole ainsi à l'étourdie ? C'est le hanneton, qui se heurte à tout, qui casse tout.

Quel est ce nuage vivant, là-bas ? Quels sont ces êtres si petits, qui voltigent, se chassent, se pourchassent et semblent danser une danse fantastique ?

Ce sont des éphémères, petits êtres, en effet, qui viennent de naître et qui n'ont que quelques heures à vivre. Jouissez, petits ; jouissez vite, ce soir vous ne serez plus.

Voyez ce papillon jaune, rouge, bleu. Il a des reflets de diamants. Qu'il est beau ! Voyez son vol capricieux ; il ne suit point de route, point de chemin, point de sentier ; il va au hasard, le champ de l'air lui appartient. Il jouit de la vie aussi : sa vie est si courte !

Et ces autres petits êtres qui volent en haut, en bas, de droite, de gauche, qui se croisent, s'entre-croisent dans tous les sens, que sont-ils ? Ce sont aussi des insectes : les insectes remplissent le monde.

(V. Henrion.)

Bizarre, singulier, unique.

Cymbales, instrument de musique.

Cousin, moucheron.

Orchestre, réunion de plusieurs musiciens.

Criards, aigus, perçants.

Fantastique, bizarre.

Grammaire.

Ajouter un nom qui convienne à chacun des adjectifs suivants, et dire à quel genre et à quel nombre ils se trouvent : affligée, — capables, — adroit, — saines, — propre, — aisée, — certains, — complètes, — constants, — ingrate, — rares, — hardi, — nouvelles, — exacts, — lourdes, — prompts.

RÉCITATION. — *Le Renard et les Raisins.*



Ils sont trop verts...

Certain renard gascon, d'autres disent normand,
Mourant presque de faim, vit au haut d'une treille

Des raisins, mûrs apparemment,
Et couverts d'une peau vermeille.
Le galant en eût fait volontiers un repas,
Mais comme il n'y pouvait atteindre:
Ils sont trop verts, dit-il, et bons pour des goujats.

Fit-il pas mieux que de se plaindre?

Etude de la gravure. — Expliquer les mots treille, — galant, — goujats.

PROVERBE. — Contre fortune il faut faire bon cœur.

XXXVII. — Où mène le vol !

Caractère,	Cachette,	Garnements,
Penchant,	Tendresse,	Magistrats,
Condamner,	Cueillir,	Fruitière,
Profession,	Epicier,	Camarade.

J'ai connu autrefois un petit garçon qui s'appelait Urbain. Il était élevé par une grand'mère qui l'aimait beaucoup, mais qui était d'un caractère si faible qu'elle ne pouvait se décider à le gronder.

Dès l'âge de sept ans, Urbain se glissait dans les jardins voisins et dérobait des fruits, qu'il mangeait en cachette.

Lorsque sa grand'mère l'apprit, elle en

éprouva beaucoup de peine et lui fit quelques reproches, mais ce fut tout ; elle espérait qu'il se corrigerait avec l'âge.

Elle se trompait : ce funeste penchant ne fit que s'accroître.

Quand Urbain devint homme fait, il s'associa avec d'autres méchants garnements du pays pour piller les fermes des environs et y voler des œufs, des poules et des lapins, qu'ils allaient vendre sur les marchés voisins.



Urbain devant le magistrat.

Un jour, Urbain fut pris avec toute la bande ; on le conduisit devant les magistrats qui le condamnèrent à la prison.

Sa pauvre femme mourut de chagrin en voyant partir son mari qu'elle aimait et qui était devenu voleur de profession...

Ne vous plaignez donc pas de vos parents, mes enfants, lorsqu'ils vous punissent. Dites, au contraire, que c'est par tendresse pour vous q'ils le font.

Il y a des enfants qui s'imaginent qu'ils ne volent pas quand ils dérobent des objets de peu de valeur.

Ils se trompent.

Du moment qu'on prend ce qui appartient à autrui, l'on vole.

Le garçon qui, en passant dans les champs, cueille des fruits à un arbre, pour s'en régaler, ou même ramasse ceux qui sont à terre, *vole.*

La petite fille qui, en allant faire une commission pour sa maman chez la fruitière ou chez l'épicier, dérobe quelques cerises ou un morceau de sucre, *vole.*

L'écolier qui s'empare de la plume ou du crayon de son camarade, *vole.*

Et un peu plus tôt ou un peu plus tard il est destiné à finir comme Urbain.

(E. Dupuis.)

Se glisser, s'introduire secrètement.
Garnement, mauvais sujet.
Magistrat, juge.
Fruitière, qui vend des fruits.

QUESTIONNAIRE. — Par qui Urbain fut-il élevé? — Que faisait-il dès l'âge de sept ans? — Etait-il corrigé? — Que fit-il plus tard? — Où fut-il conduit? — L'enfant vole-t-il lorsqu'il prend des fruits aux arbres? — lorsqu'il s'empare du crayon ou de la plume de son voisin? — Quel sort attend le voleur?

Grammaire.

Trouver le contraire des adjectifs suivants, y ajouter un nom qui leur convienne et en indiquer le genre et le nombre : aisée, — heureux, — propres, — certaines, — habiles, — capable, — constants, — saines, — pieux, — lâche.

RÉFLEXION. — Les parents font un tort irréparable en fermant les yeux sur les défauts de leurs enfants ou en se pliant aux caprices de leurs tendres années.
Les habitudes mauvaises contractées par la répétition des mêmes fautes forment dans l'âme comme une seconde nature.

XXXVIII. — Conseils d'un Instituteur.

(1re PARTIE.)

Ponctuel,	Vigilant,	Conseiller,
Débauché,	Prodiguer,	Chimères,
Décence,	Marauder,	Valets,
Arbrisseau,	Fripons,	Pâturage.

Ce n'est pas tout de savoir lire, écrire et crayonner, sur le tableau, quelques chiffres et quelques figures. Vous avez un Dieu que

vous devez adorer; il lit du haut du ciel dans le fond de vos cœurs, et rien ne lui échappe de ce que vous faites ou pensez. Que Dieu soit toujours devant vous, et que vous soyez toujours devant lui.

Vous avez des supérieurs dans vos magistrats; souvenez-vous que l'obéissance à la loi est le devoir de chacun.

Vous avez des maîtres; sachez trouver votre récompense dans l'accomplissement de vos devoirs et dans l'estime de vous-mêmes.

Vous avez des parents; aidez-les à supporter le poids de leurs travaux; entrez dans leurs affections pour les chérir et dans leurs peines pour les consoler; rendez-leur en tendresse ce qu'ils vous prodiguent en soins et en sacrifices; pliez avec douceur sous leurs remontrances; détournez votre face de leurs faiblesses, et s'ils vous commandaient de mal faire, sachez leur résister avec décence, avec fermeté.

Vous avez des voisins; n'allez pas marauder dans leurs cours ni dans leurs jardins. N'anticipez pas quelques sillons sur leur terre; ne déplacez pas leurs bornes; ne cou-

pez pas les branches ou les feuilles de leurs arbres ; ne cueillez ni leur herbe, ni leurs fruits ; ne gâtez pas leurs moissons, leurs récoltes avec vos bœufs, vaches, chèvres, porcs, volailles, chevaux et moutons.

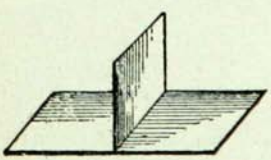
Vous avez des camarades : promettez-vous les uns aux autres de vous entr'aider, lorsque vous serez plus grands. Aimez-vous ; il est si doux de s'aimer! Ne les abandonnez pas lorsqu'ils souffrent, qu'ils sont malades, qu'ils s'absentent, qu'ils gémissent, qu'ils vous réclament.

Vous pouvez un jour être conseiller, maire, qui sait, même député. Obtenez, méritez, la confiance de vos concitoyens et l'honneur de leur choix par votre probité et par vos vertus.

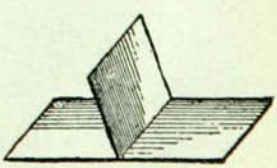
(CORMENIN.)

QUESTIONNAIRE. — **Faire** résumer le morceau ci-dessus en posant aux élèves nombre de questions et de sous-questions.

Dessin.



Plan perpendiculaire.



oblique.

RÉCITATION. — *Travaillons.*

Entendez-vous? la cloche sonne
Et nous rappelle à nos travaux;
Après le jeu l'étude est bonne:
Luttons encor, soyons rivaux!

Travaillons, prenons de la peine.
Par le travail on devient fort.
La victoire est par lui certaine:
Le succès couronne l'effort.

La tâche est longue et l'heure brève;
Amis, remplissons bien les jours.
Pour que notre labeur s'achève
Jurons de travailler toujours!

(G. Moreau.)

PENSÉE. — Il n'est pas de moisson sans culture.

XXXIX. — Vanité.

Visiteurs,	Fauteuil,	Apprécié,
Harmonie,	Echangées,	Toilette,
Savourer,	Amateur,	Elégance,
Hypocrites,	Gracieuse,	Nuance.

Un soir, Cécile devant un miroir étudiait ses poses, ses sourires, ses saluts, et la grâce

que telle ou telle manière d'être pouvait donner à ses traits.

Pourquoi ?

Dans le salon, à côté, plusieurs visiteurs du grand monde causaient avec son père ; elle le savait et s'attendait à être appelée.

Tout à coup elle entendit les paroles suivantes échangées entre son père et l'un de ceux qui étaient là :

" Elle est vraiment bien belle et c'est un trésor que vous avez.

— Monsieur le comte, il ne m'appartient pas d'en faire l'éloge, mais je suis de votre avis.

— Quel regard plein de douceur et de fierté! Comme elle porte bien la tête quand elle marche ! Comme l'ensemble de son allure est bien proportionné ! "

Figurez-vous Cécile cherchant dans le miroir la vérité de ces éloges, et savourant les flatteuses paroles qui enivraient de plaisir sa vanité satisfaite.

" Le pied, continua l'étranger, a une finesse de toute élégance, et la robe! quelle nuance délicate ! "

Et Cécile de dire : les voyez-vous ces Messieurs ; ils sont froids quand, devant eux, nous parlons toilette ; ils se moquent de nous, les hypocrites, devant nous... Puis, quand ils sont seuls, ils ont tout regardé, tout apprécié !

Mais écoutons encore :

"Eh bien, Monsieur le comte, continue le père de Cécile, elle est à vous !

— Merci ! ce soir je vous ferai porter les douze cents francs et vous remettrez la bête avec les harnais."

Pauvre Cécile ! Elle se laissa tomber sur un fauteuil, rouge de honte ; il s'agissait, dans le salon, de la gracieuse jument de son père qu'un amateur venait d'acheter.

Elle avait pris pour elle tout ce qu'on peut dire pour vanter une bête à vendre.

(D'après l'abbé S...)

Savourer, jouir avec délectation.

Grand monde, première classe de la société.

Allure, démarche.

Hypocrite, qui s'attribue une qualité qu'il n'a pas.

QUESTIONNAIRE. — Que fait Cécile devant son miroir ? — Et dans l'appartement voisin qui cause avec le père de Cécile ? — De qui font-ils l'éloge ? — Cécile croit qu'on la loue, n'est-ce pas ?—Lorsqu'elle découvre que les compliments s'adressent à la jument de son père, que fait-elle ?

RÉCITATION. — *Voyez où pousse la vanité.*

Sur les cornes d'un bœuf revenant du labour,
Une fourmi s'était nichée.
D'où viens-tu? lui cria sa sœur,
Et que fais-tu si haut perchée?
D'où je viens? peux-tu l'ignorer?
Nous venons de labourer.

(VILLERS.)

RÉFLEXIONS. — Le vaniteux aime à étaler son luxe ; il se pare d'avantages imaginaires ; il n'a qu'un désir, celui de se faire remarquer ; qu'un but, celui de plaire. Pour bien soutenir son rôle, il ne doit pas paraître penser comme tout le monde ; aussi jette-t-il du ridicule sur tout ce que chacun admire. Que le vaniteux est détestable! Et que de sottises ne commet-il pas!

Evitez, mes enfants, le luxe corrupteur :
Point de goûts somptueux, d'excessive dépense.
Soyez simples en tout. Croyez que le bonheur
De vos goûts modérés sera la récompense.

XL. — CONSEILS D'UN INSTITUTEUR.

(2me PARTIE.)

Méfiants,	Supérieurs,	Habitudes,
Malédiction,	Correctement,	Science,
Bienfaiteur,	Intelligible,	Langage,
Uniquement,	Communiquer,	Développer.

Adorez Dieu qui fit le ciel pour la terre, la terre pour l'homme et l'homme à son

image, et qui vous donna une âme pour le comprendre, des bras pour travailler, un cœur pour aimer vos frères.

Aimez la justice et obéissez aux lois.

Aimez vos parents, afin que vos fils vous aiment. Ne laissez pas votre vieux père frapper de ses doigts raides et glacés à votre porte qui ne veut pas s'ouvrir.

Ouvrez-la-lui et laissez-lui la meilleure place au foyer, à la table et au lit. La malédiction des vieillards pèse sur le front des mauvais fils, et le ride avant l'âge.

Aimez aussi les pauvres; car après votre père et votre mère, vos frères et vos sœurs, ce sont eux qui ont le plus besoin de vous. Qu'ils soient votre seconde famille; ne leur fermez ni votre porte, ni vos cœurs, ni votre bourse.

Ne frappez les animaux que pour les corriger ou les conduire, et non pour le plaisir de les battre, car ils ne peuvent se défendre, et cela serait lâche.

Soyez reconnaissants. De même que la chaleur ouvre le sein de la terre et y développe le grain de blé, de même la reconnais-

sance, en s'insinuant dans le cœur du bienfaiteur, y développe le bienfait.

Ne soyez pas méfiants de vos supérieurs, uniquement parce qu'ils sont vos supérieurs, lorsqu'ils vous administrent avec fermeté, sagesse et justice ; ni des riches, uniquement parce qu'ils sont riches, lorsqu'ils vous aiment, vous consolent et vous soulagent.

Habituez-vous à parler correctement français et à vous communiquer les uns aux autres vos sentiments et vos idées en langage pur et intelligible.

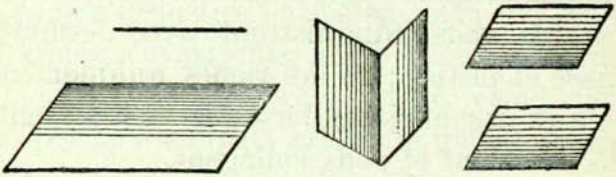
Ne négligez pas la propreté de vos mains, de vos vêtements et de votre chaussure. La décence du corps réfléchit la décence de l'âme. La propreté, c'est l'ordre dans l'intérieur de vos maisons. Les bonnes habitudes et les vertus se touchent, de même que les mauvaises habitudes et les vices.

Enfin, souvenez-vous, mes amis, que le véritable bonheur dépend uniquement du travail, de la science et de la vertu.

(Cormenin.)

QUESTIONNAIRE. — Pour graver plus profondément dans l'esprit des élèves les conseils donnés plus haut, faire répéter le morceau au moyen de questions et de sous-questions.

Dessin.



Ligne parallèle à un plan. **Angle dièdre.** **Plans parallèles.**

RÉCITATION. — *L'enfant et les fleurs.*

Un jeune enfant dans un parterre,
Avide de cueillir des fleurs,
Dit en lui-même: " Il me faut satisfaire,
Tout m'offre ici mille douceurs."
Voyant une rose vermeille,
Il voulut d'abord s'en saisir;
Mais il ne vit point une abeille,
Dont l'aiguillon lui fit sentir
Qu'il achetait trop cher un frivole plaisir.

Le sage, avant d'agir, réfléchit, examine,
Car la plus belle fleur souvent cache une épine.

XLI. — L'Église paroissiale.

Voyageur,	Chandeliers,	Chasuble,
Catholique,	Destinées,	Clocher,
Portail,	Mystérieux,	Résider,
Sanctuaire,	Nécessité,	Respectueuse.

Ce qui attire en premier lieu le regard du voyageur, à son entrée dans un village, c'est le clocher de l'église paroissiale. Cet édifice est cher au cœur catholique parce qu'il renferme Notre-Seigneur, qui réside dans le saint tabernacle.

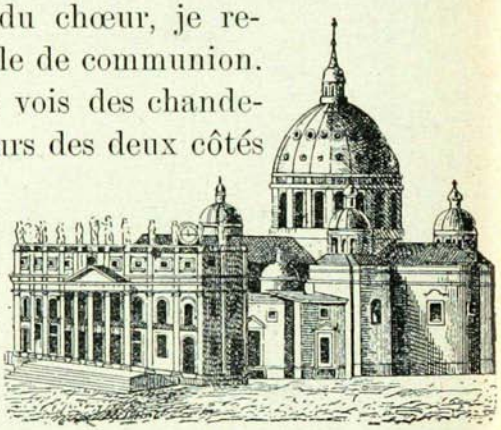
Nous appelons aussi l'église la maison des fidèles, parce que c'est là qu'ils se réunissent pour prier en commun et pour s'instruire de leurs devoirs.

On entre dans l'église par le portail. La partie qui s'étend du portail au chœur, s'appelle la nef; c'est là que les assistants se rangent dans leurs bancs. Le chœur, où se trouve l'autel, est réservé au prêtre et à ceux qui l'assistent. A droite et à gauche du sanctuaire, prennent place les enfants de chœur.

Au bas de l'église se trouvent les fonts baptismaux, et des deux côtés, ou à l'entrée,

sont les confessionnaux ; du côté de l'évangile s'élève la chaire d'où le prêtre fait entendre la parole de Dieu.

A l'entrée du chœur, je remarque la table de communion. Sur l'autel, je vois des chandeliers et des fleurs des deux côtés du tabernacle et du crucifix. Un voile de soie recouvre le tabernacle, et des nappes sont étendues sur la table de l'autel. Une lampe brûle sans cesse devant le tabernacle.



Cathédrale de Montréal.

Lorsque le prêtre célèbre la sainte messe, il est revêtu d'une longue robe blanche appelée aube. L'aube est recouverte en partie d'une chasuble ou parfois d'une chape.

L'église est surmontée d'un clocher qui s'élève vers le ciel, comme un doigt mystérieux qui nous montre nos destinées et nous

rappelle que nous avons été créés pour un monde meilleur.

Avant d'entrer dans l'église, il faut se recueillir, prendre de l'eau bénite, penser à la présence de Dieu et, une fois à sa place, adorer et prier le bon Dieu pour soi-même, pour ses chers parents et pour ses bienfaiteurs.

Les enfants sages ne tournent pas la tête dans l'église, n'y parlent point sans nécessité et ne s'y amusent point.

Ils y gardent une attitude respectueuse.

(DIVERS.)

Portail, façade d'un édifice.

Fonts baptismaux, où l'on confère le baptême.

Chandeliers, ustensiles pour mettre les cierges.

Attitude, pose.

QUESTIONNAIRE — Pourquoi une église est-elle chère au cœur du catholique ? — Pourquoi appelle-t-on une église la maison des fidèles ? — Par où pénètre-t-on dans une église ? — Où se trouve l'autel ? — Pourquoi une lampe brûle-t-elle devant le tabernacle ? — Comment appelle-t-on l'endroit où l'on confère le baptême ? — Où se trouve la chaire ? — la table de communion ? — Que fait-on en entrant dans une église ? — Comment faut-il s'y tenir et s'y comporter ?

Invention.

Que fait-on avec :

La charrue ?	L'encrier ?	Le pinceau ?
La faux ?	La rame ?	Le fusil ?
Le pétrin ?	Le fouet ?	La truelle ?
La ligne ?	Le dé ?	La hache ?

Remarque. — [Profitez de l'occasion pour compléter les conseils à donner aux élèves sur la manière de se comporter à l'église, d'entendre la sainte messe, etc.]

RÉFLEXIONS. — L'église, chers élèves, c'est la maison de Notre-Seigneur, c'est la nôtre, comme on vous l'a dit plus haut. Il faut qu'elle soit belle, riche, propre, plus somptueuse que les autres édifices du village ou de la ville, parce que Celui qui l'habite est le grand Maître et le souverain Seigneur.

Pour élever ces maisons de Dieu, les hommes ont de tout temps réuni tout ce que leur foi suggérait à leur intelligence. Les temples s'élèvent au-dessus des demeures humaines, comme la prière au-dessus de la terre, pour aller chercher le ciel. Le clocher qu'on lance dans les airs établit la pensée de Dieu au-dessus de tout.

Dans la maison de Dieu, l'homme se sent plus près de son Créateur :

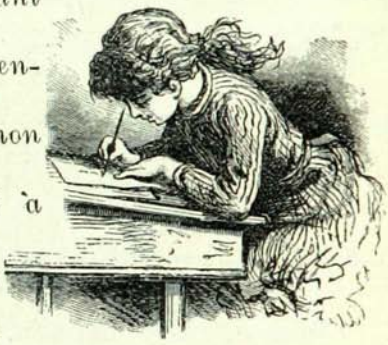
Eglise, où l'esprit voit le Dieu qu'il rêve ailleurs,

a dit Victor Hugo. Il semble que là Dieu nous entende mieux, loin du bruit du monde. Aussi, lorsqu'on souffre, lorsqu'on craint, quel est le lieu où l'on doit chercher un refuge ? C'est l'église. Douces sont les larmes répandues le regard attaché au tabernacle, d'où sort cette parole consolante : " Venez, vous qui peinez et qui êtes chargés et je vous soulagerai." — (J.-R. M.)

XLII

Ma chère petite maman,

Hier soir, dans mon lit, comme tous les autres soirs, avant de m'endormir, je pensais à vous, à mon papa, à Ernest et à ma petite sœur. Je fermais les yeux, et je vous voyais tous par la pensée.



Vous ne sauriez croire combien j'aime ce moment.

Lorsque je m'ennuie dans la journée, je me dis en moi-même pour me consoler : " Ce soir, j'irai chez nous, je jouerai avec mon frère et ma

soeur, j'irai tout doucement derrière la chaise de maman, et quand elle ne me croira pas là, je l'embrasserai en lui faisant peur comme je le faisais autrefois ; puis, j'irai courir dans le jardin, j'arroserai mes fleurs, je ferai enrager Azor, je porterai à manger à mes poulets, à mes canards, à mes lapins..." Et c'est dans ces pensées que s'endort votre petite fille.

Adieu, chère maman, dites à papa que je l'aime et que je l'embrasse ainsi que vous de tout mon cœur, sans oublier Ernest et Marie.

Votre petite Julie.

REMARQUE. — [En lisant cette petite lettre, vous êtes tentés, amis, de vous écrier : " Oh ! comme c'est facile d'écrire une lettre ! " En effet, il suffit de savoir *écrire* et de bien *penser*. Ecrivez comme vous parlez, à condition que vous parliez correctement. Choisissez pour base la *simplicité*. Laissez parler le cœur

plutôt que l'esprit. Point d'efforts, rien de recherché, d'affecté, de guindé dans vos lettres. Essayez d'imiter ce modèle.] — (J.-R. M.)

Grammaire.

Quels sont les pronoms possessifs ? — *A quoi servent-ils ? — Nommez-les. — A quoi servent les pronoms* relatifs ? — *De quoi tiennent-ils la place ? — A quoi sert le pronom* relatif ? — *De quoi tient-il la place? — Nommez-les. — Avec quoi s'accordent :* Lequel, — duquel, — auquel, *etc. ? — Comment appelez-vous les pronoms :* On, — chacun, — l'un, — l'autre, *etc. ?*

RÉCITATION. — *Ecoute, enfant.*

Oh! bien loin de la voie
Où marche le pécheur,
Chemine où Dieu t'envoie.
Enfant! garde ta joie!
Lis! garde ta blancheur!

Sois humble; que t'importe
Le riche et le puissant?
Un souffle les emporte.
La force la plus forte,
C'est un cœur innocent.

Bien souvent Dieu repousse
Du pied les hautes tours;
Mais dans le lit de mousse,
Où chante une voix douce,
Il regarde toujours.

(V. Hugo.)

XLIII. — La Famille chrétienne.

Attentif,	Sanctifier,	Cabarets,
Légitime,	Incessante,	Entasser,
Magasins,	Paroissiale,	Réalité,
Régulièrement,	Additionner,	Eternellement.

I

CHAQUE JOUR.

1. Dans la famille chrétienne, on se lève de bonne heure, on fait le signe de la croix, on offre sa journée à Dieu et l'on fait à genoux la prière du matin.

2. On fait le signe de la croix avant et après le repas.

3. On est toujours attentif à la voix de sa conscience, et l'on porte avec courage les croix que l'on rencontre.

4. On fait la prié-



Modèle des familles.

re du soir en commun. Et l'on additionne ainsi des jours bien remplis dans la famille chrétienne.

II

CHAQUE SEMAINE.

1. Dans la famille chrétienne, on ne mange jamais de viande le vendredi.

2. On n'arrive point en retard à la messe du dimanche, mais on l'entend tout entière.

3. On se fait un devoir d'assister, autant que possible, à la grand'messe, qui est la messe paroissiale.

4. On aime, pour sanctifier le jour du Seigneur, à ne point manquer les vêpres, sans raison légitime.

5. Et l'on va visiter ses chers morts au cimetière.

6. On ne passe point le temps de la messe et des vêpres dans les cabarets.

7. On ne fait point travailler, le dimanche, les ouvriers ou les ouvrières.

8. On fait en sorte de n'avoir rien à acheter, ce jour-là, dans les magasins.

9. On tâche, le même jour, de donner une petite aumône pour les bonnes œuvres.

Et l'on enfile ainsi les semaines comme des perles, dans la famille chrétienne.

III

CHAQUE ANNÉE.

1. Dans la famille chrétienne, on se souhaite la grâce de Dieu et le Paradis, à chaque premier de l'an.

2. On assiste régulièrement aux instructions du Carême.

3. On fait ses pâques.

4. On ne laisse point passer inaperçue la fête du père, de la mère, des frères, des sœurs, du grand-papa et de la grand'maman.

5. On fait le *Mois de Marie* à l'église ou en famille.

6. On fait dire au moins une messe, chaque année, pour ses chers défunts.

7. On conserve toutes les bonnes traditions des *anciens*.

Et l'on entasse ainsi années d'or sur années d'or, dans la famille chrétienne.

IV

LE VOYAGE DE LA VIE.

Dans la famille chrétienne, on s'habitue à regarder la vie comme un voyage : la vie n'est qu'un voyage, en réalité.

Et l'on marche toujours au but.

Et l'on s'entr'aide, dans le chemin, par la parole et par l'exemple.

V

LE RENDEZ-VOUS.

Et quand on arrive au terme du voyage, on s'en va joyeux dans la patrie attendre les autres.

Et on les appelle, on les aide par une communication incessante de souvenirs et de prières.

Et les autres viennent à leur tour.

Et l'on se revoit, l'on se reconnaît, l'on s'embrasse,

Et l'on s'aime éternellement sur le sein de Dieu.

Et l'on ne se sépare plus dans la famille chrétienne. (Le Semeur vendéen.)

Cabarets, lieux où l'on débite les liqueurs.
Incessante, continuelle.
Attentif, qui écoute.
Réalité, vérité.

QUESTIONNAIRE. — Que fait-on chaque jour dans une famille chrétienne ? — et chaque semaine ? — et chaque mois ? et chaque année ? — Comment y regarde-t-on la vie ? Et où va-t-on au terme du voyage ?

DEUXIÈME PARTIE.

XLIV. — Un jeune Patriote.

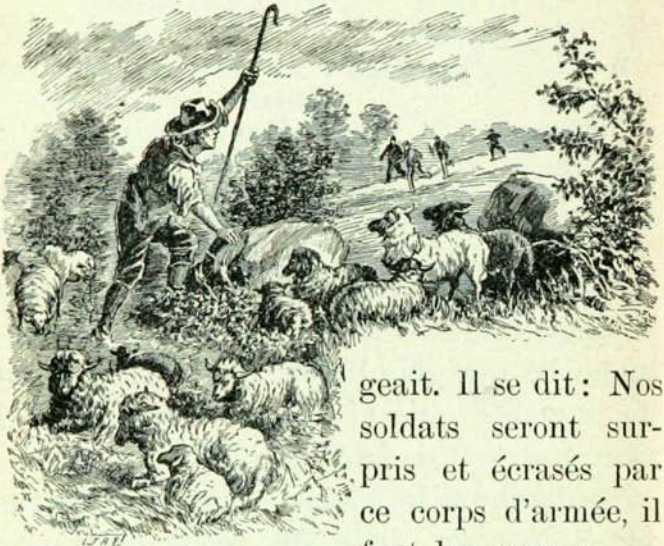
Brouter, paître, manger de l'herbe.
Uniforme, habit militaire.
Haletant, hors d'haleine.
Fonctionnaire, employé public.
Raccourcis, chemins plus courts.
A toutes jambes, aussi vite qu'il pouvait courir.

C'était pendant la dernière guerre de la France. Un jeune garçon gardait sur la montagne les quelques brebis que les malheurs de la guerre avaient laissées à sa mère. Il était seul tout en haut de la montagne.

Pendant que les brebis broutaient, le jeune pâtre, le cœur plein des récits de guerre qu'il avait entendus, observait la campagne et les villages qui se déroulaient au loin dans la plaine.

Tout à coup, aux lueurs du feu du soleil couchant, il voit accourir des fuyards tout effarés, qui lui crièrent de loin de s'enfuir avec eux, car l'ennemi s'avançait de ce côté.

Le berger ne bougea point. Il avait des yeux perçants ; il reconnut à l'uniforme des soldats que c'étaient, en effet, des Allemands. Il vit aussi de quel côté l'armée se diri-



Il voit venir des fuyards...

geait. Il se dit : Nos soldats seront surpris et écrasés par ce corps d'armée, il faut les sauver.

Aussitôt, sans hésiter, le berger abandonne ses brebis à l'aventure et s'élance à travers les broussailles et les raccourcis de la montagne et descend ainsi à toutes jambes.

Après une course de plusieurs heures il arrive tout en nage au village où il faisait déjà

nuit noire. Le fonctionnaire veut l'arrêter, mais il insiste si vivement qu'on le mène devant l'officier français.

Encore tout essoufflé de sa course, les mains et les pieds ensanglantés par les épines, les vêtements déchirés, il explique ce qu'il a vu.

L'officier l'écoutait tout surpris, tout ému de tant de courage chez un jeune homme et, posant sa main sur son épaule:

"Ton nom? lui dit-il.

— Jean Flamand, répond le jeune pâtre.

— Que fait ton père!

— Mon père est mort... et ma mère doit bien s'inquiéter de moi; mais quand elle saura ce que j'ai fait, au lieu de me gronder, elle m'embrassera et me dira: "C'est bien, Jean."

— Tu ne vas plus à l'école?

— Oh! si, je vais de temps à autre au lycée; et M. l'instituteur, qui m'apprend à aimer la patrie, ne me grondera pas non plus quand il saura pourquoi mes vêtements sont en désordre; il dira aussi: "C'est bien, Jean."

— Moi aussi, Jean, dit l'officier, je te dis:

"C'est bien !" et je veux t'embrasser, car tu es un brave enfant." Et l'officier serra le berger dans ses bras ; puis, sans perdre une minute, il donna des ordres.

Le bataillon français se mit en marche dans la nuit et alla rejoindre le gros de l'armée dont il était séparé. Le lendemain les Français revinrent en force et ce furent les ennemis qui se trouvèrent surpris et écrasés.

(D'après AMBERT.)

QUESTIONNAIRE. — En quelle année eut lieu la guerre franco-prussienne ? — Comment s'appelait le héros de cette anecdote ? — Que faisait-il les jours de congé ? — Pourquoi refuse-t-il de suivre les fuyards ? — Pourquoi quitte-t-il ses brebis sur la montagne ? — Qui l'arrête au village ? — Que lui dit l'officier français ? — A quoi aboutit l'acte de courage du jeune Flamand ? — Que feriez-vous en pareille circonstance ?

RÉCITATION. — *La Patrie.*

Salut, ô ma belle patrie!
Salut, ô bords du Saint-Laurent!
Terre que l'étranger envie,
Et qu'il regrette en la quittant.
Heureux qui peut passer sa vie,
Toujours fidèle à te servir;
Et dans tes bras, mère chérie,
Peut rendre son dernier soupir!

J'ai vu le ciel de l'Italie,
Rome et ses palais enchantés,
J'ai vu notre mère patrie,
La noble France et ses beautés;
En saluant chaque contrée
Je me disais au fond du cœur:
Chez nous la vie est moins dorée,
Mais on y trouve le bonheur.

O Canada! quand sur ta rive
Ton heureux fils est de retour,
Rempli d'une ivresse plus vive,
Son cœur répète avec amour:
Heureux qui peut passer sa vie,
Toujours fidèle à te servir;
Et dans tes bras, mère chérie,
Peut rendre son dernier soupir!

(O. Crémazie.)

PENSÉE. — Quand la patrie est en danger, tous, jeunes ou vieux, doivent lui venir en aide. — (Ambert.)

XLV. — L'Habitation.

Pieu, pièce de bois pointue au bout et plantée en terre.

Charnière, assemblage de deux pièces de fer mobiles l'une sur l'autre.

Argile, terre grasse et compacte que l'eau ne pénètre point.

Se fendiller, se couvrir de petites fentes.

Les premiers hommes, mes amis, habitaient des grottes et des cavernes. C'est là qu'ils se réfugiaient pour se mettre à l'abri du froid et de la pluie, et aussi pour échapper à la dent et à la griffe des bêtes féroces.

Ils ne devaient pas être à leur aise, c'est évident. Aussi cherchèrent-ils à bâtir des demeures plus commodes et plus sûres.

Ils construisirent d'abord, avec de la terre et des branches d'arbres, de misérables cabanes, sans fenêtres, sans cheminée, n'ayant qu'une porte étroite et basse.

Ces pauvres gens, ils étaient bien à plaindre. Heureusement qu'on a fait beaucoup de progrès depuis ce temps-là. A présent, l'on construit de grandes et belles maisons en un *clin d'œil.*

Mais il en faut des ouvriers ! Le maçon bâtit les murs ; le charpentier met ensemble de grosses pièces de bois pour soutenir les plafonds et les toitures.

Le menuisier fait les fenêtres, les portes, le parquet ; le couvreur fixe les tuiles ou les ardoises ou les bardeaux.

Il ne faut pas oublier le tapissier qui colle

aux murs les papiers peints ; et le vitrier qui met des vitres aux fenêtres ; et le peintre qui met de la couleur aux boiseries.

On appelle enfin le plâtrier pour orner avec le plâtre le travail du maçon ; le serrurier, pour poser toutes les ferrures, verrous, charnières, serrures et clefs ; le fumiste, qui s'occupe des cheminées, et d'autres encore.

Voilà pour les ouvriers. Et les matériaux maintenant. Les principaux, outre le bois, sont la pierre, les briques et le mortier.

Toutes les pierres ne sont pas bonnes pour bâtir. Celles que l'on emploie sans les tailler sont les *moellons*. Les *pierres de taille* entrent dans les belles constructions.

Les briques sont tout simplement des morceaux de terre glaise ou d'argile, qu'on a fait d'abord sécher au soleil, puis cuire dans un four, pour les durcir comme la pierre.

Pour lier ces briques entre elles, les maçons se servent de *mortier*, qui est une pâte de chaux, de sable et d'eau.

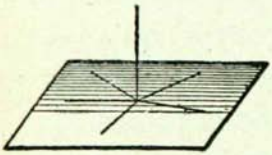
On obtient la chaux d'une pierre blanche qu'on a fait cuire, dans un four, pendant plusieurs jours. On verse de l'eau sur cette

chaux vive. La chaux boit l'eau, elle bout, elle se gonfle, elle se fendille, fait de la fumée, et tombe en poussière.

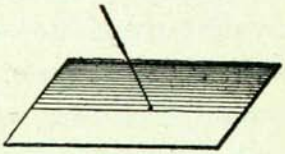
C'est de la chaux *éteinte*. Le maçon la mélange avec du sable et de l'eau, et c'est ce mélange, le mortier, qui entre les briques ou la pierre se durcit et fait paraître le mur entier comme un seul bloc. (DIVERS.)

QUESTIONNAIRE. — Quelles étaient les habitations des premiers hommes ? — Pourquoi les premières cabanes n'eurent-elles pas de fenêtres ? — Quels sont les ouvriers que l'on emploie à construire une habitation ? — Quels sont les principaux matériaux de construction ? — Comment se fait le mortier ? — A quoi sert-il ?

Dessin et grammaire.



Ligne droite perpendiculaire à un plan.



Ligne droite oblique à un plan.

LE VERBE.

[Le verbe est un mot qui exprime que l'on *est* ou que l'on *fait* quelque chose.

Le verbe exprime donc l'*état* ou l'*action*. Exemple : *Je* SUIS *heureux*. *Il* ÉTUDIE *sa leçon*.

On reconnaît qu'un mot est un verbe quand il peut avoir pour sujet un nom ou l'un des pronoms, *Je, tu, il, nous, vous, ils.*]

Chercher dans le texte et indiquer de vive voix les verbes qui marquent soit l'état, soit l'action.

XLVI. — Le Serin.

Sociable, qui est naturellement porté à chercher la société.

Svelte, dégagé.

Dépit, mouvement mêlé de colère.

Navette, espèce de chou.

Le serin est le musicien de la chambre ; il participe à nos arts. Il a bonne oreille et bonne mémoire : aussi peut-il imiter facilement les sons de sa voix souple et variée.

Sa forme est élégante, sa taille légère et svelte. Il est gai, propre, docile, doux, familier et sociable. Il est capable de reconnaissance et d'attachement ; ses caresses sont aimables, ses petits dépits innocents, et sa colère ne blesse ni n'offense.



Le serin.

On l'élève facilement ; son éducation est facile et rapide ; on l'élève avec plaisir, parce qu'on l'instruit avec succès ; il quitte la mélodie de son chant naturel pour se prêter à l'harmonie de nos voix et de nos instruments.

Il applaudit, il accompagne, et nous rend au delà de ce qu'on peut lui donner. Il peut parler et siffler ; il chante en tout temps ; il nous récrée dans les jours les plus sombres ; il fait l'amusement des jeunes personnes, ajoute aux agréments de la société et, enfin, il contribue même à notre bonheur en nous portant à la gaieté.

Pour réussir dans l'éducation de ces petits oiseaux, il faut leur accorder de la propreté, de l'eau pour se baigner, une nourriture ni trop abondante ni trop riche ; autrement on ne pourrait les préserver des maladies auxquelles ils sont sujets, et qui sont les suites de leur esclavage.

Il se nourrit comme les autres oiseaux de millet, de navette, de mouron, de graine de chanvre, et de lin. (Divers.)

QUESTIONNAIRE. – Comment appelle-t-on le serin ? — Quelles sont les qualités de cet oiseau ? — Peut-on l'élever facilement ? — Quand chante-t-il ? – Quelles précautions à prendre pour réussir dans son éducation ? — Quelle est sa nourriture ? — Combien d'objets distinguez-vous sur l'image ? — Indiquez-les.

RÉCITATION. — *J'ai la croix.*

Bonjour, maman; oh! viens m'entendre!
Viens! j'ai quelque chose à t'apprendre;
Tiens, vois! regarde, j'ai la croix!
Je l'ai pour la première fois!
N'est-ce pas qu'elle est bien jolie,
Attachée à son beau ruban
Tout rouge et tout neuf? Oh! maman,
Ma tante en était éblouie!
Et bon papa qui souriait
En voyant qu'on me regardait!
Et puis aussi mon petit frère,
Qui plus qu'en d'autres jours m'aimait!
Et mon oncle qui m'embrassait!
Va, dimanche tu seras fière;
En me voyant si bien paré,
L'on dira: " Madame est la mère
Du petit garçon décoré! "

(Mlle Rose Farel.)

Grammaire et invention

Indiquer de vive voix les verbes contenus dans la poésie ci-dessus.

Quelles sont les actions que l'on peut faire avec :

Un couteau ?	Une plume ?	Une aiguille ?
La langue ?	Un sifflet ?	Une pipe ?
Une scie ?	Du blé ?	Du riz ?
Un balai ?	Des ailes ?	Une clef ?
Des ciseaux ?	Un fouet ?	Du sel ?
Du sucre ?	Un marteau ?	Un rasoir ?
Du bois ?	Une hache ?	Un crayon ?

XLVII. — L'Éclairage.

Aériforme, qui est dans le même état que l'air.

Hydrogène, corps gazeux, l'un des éléments de l'eau.

Carbone, charbon à l'état de pureté absolue.

Cornues, espèces de tuyaux gros et courts.

Usine, tout établissement industriel qui travaille les métaux, fabrique le gaz, etc.

Détestable, qu'on ne peut souffrir.

Forer, percer.

Sonde, outil avec lequel on perce des trous dans la terre.

Tuber, garnir d'un tuyau.

Dans mon enfance, il m'en souvient, j'étudiais ma leçon à la lueur de la flamme qui pétillait au foyer, ou à la clarté de la chandelle. J'éprouvais, je l'avoue, plus d'un désagrément : la chandelle sent mauvais, elle coule, elle n'éclaire pas bien.

Cependant ce mode imparfait d'éclairage

valait encore infiniment mieux que l'ancien. En effet, les hommes primitifs n'avaient vraisemblablement pas autre chose pour s'éclairer que des morceaux de bois enflammés.

Plus tard, avec des branches résineuses, celles du sapin, par exemple, on fit des torches. Puis on employa la cire, comme aujourd'hui dans les églises, où l'on brûle des cierges.

Vers le même temps, on fit usage de lampes très simples ; c'étaient des vases de terre ou de métal remplis d'une mauvaise huile dans laquelle plongeait une mèche allumée.

En brûlant, cette huile projetait une clarté rougeâtre et laissait échapper une fumée épaisse.

Au siècle dernier, un ferblantier de Soissons, appelé Quinquet, imagina, pour activer le courant d'air qui devait alimenter la flamme, de l'entourer d'un tube de verre assez haut.

Ce tube, concentrant la chaleur et attirant l'oxygène de l'air, procura la combustion complète de l'huile, supprima la fumée et produisit une vive lumière.

Ce fut tout un événement lorsque, un jour, mon père introduisit dans la maison une de ces lampes à long tube de verre. Il y avait là, devant nos yeux, un vrai phénomène. Du coup la chandelle se trouva supplantée.

Ces lampes étaient alimentées de pétrole, huile de pierre. Ce pétrole se trouve sous terre. Il y en a en abondance en Amérique. Pour exploiter cette huile si utile on fore des trous de sonde ; on tube ces trous et on y instale des pompes. Le pétrole coule à flots.

Brut, tel que le donnent les sources et les puits, le pétrole se présente sous la forme d'une huile de couleur brun foncé. Pour le débarrasser de ses impuretés, on le soumet à une espèce de purification qu'on appelle *raffinage.*

Ainsi purifié, et brulé dans des lampes bien construites, le pétrole procure un éclairage à la fois beau et économique.

Depuis plus d'un demi-siècle, le gaz est en concurrence avec le pétrole. C'est un mélange d'hydrogène et de carbone. Cette matière, de nature aériforme, se fabrique principalement avec de la houille dans des établissements qu'on nomme *usines* à gaz.

Par l'action de la chaleur, la houille se décompose et le gaz monte dans des cornues.

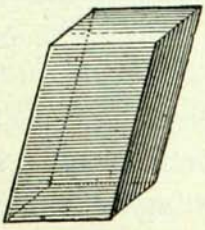
Le résidu forme le coke. Mais le gaz, en se séparant du charbon, entraîne avec lui des corps étrangers. Si on l'allume ainsi à l'état brut, il répand, en brûlant, une odeur détestable et nuisible à la santé.

Il fallait donc l'épurer avant de l'introduire dans les habitations. Des esprits ingénieux trouvèrent un procédé pour le purifier, et aussitôt cette belle invention prit en divers pays un développement considérable.

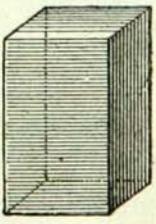
Tout le monde connaît la brillante lumière électrique. (DIVERS.)

QUESTIONNAIRE. — Quels furent les divers modes d'éclairage dans l'ancien temps ? — Qu'est-ce que le pétrole ? — Comment fait-on pour l'exploiter ? — D'où tire-t-on le gaz ? — De quoi est-il composé ? — Quelle lumière est encore plus brillante que celle du gaz ?

Dessin, grammaire et invention.



Parallélipipède quelconque.



Parallélipipède rectangle.

[Il y a cinq sortes de verbes : le verbe *actif*, le verbe *passif*, le verbe *neutre*, le verbe *pronominal*, le verbe *impersonnel*.

Le verbe actif est celui qui peut avoir un complément direct : *L'enfant* AIME *ses* PARENTS]

Désigner par un verbe ce que produit chacune des choses suivantes :

Le soleil ?	La cloche ?	Le pommier ?
La pluie ?	La terre ?	Le cerisier ?
La maladie ?	La mer ?	Le prunier ?
L'abeille ?	Le jardin ?	Le chêne ?
Le tonnerre ?	L'éclair ?	L'érable ?
La vertu ?	Le vice ?	Le fraisier ?

XLVIII. — David et Goliath.

Philistins, peuple chananéen.

Coudée, étendue du bras depuis le coude jusqu'au bout du doigt du milieu.

Bouclier, arme défensive qu'on portait autrefois au bras gauche pour se couvrir le corps.

Géant, qui excède de beaucoup la stature ordinaire.

Fronde, tissu de corde ou de cuir avec lequel on lance des pierres.

Panetière, espèce de sac où les bergers mettaient leur pain.

Saül était en guerre avec les Philistins. Son armée occupait une montagne, et, vis-à-vis, sur une autre montagne, étaient placés les Philistins.

Un géant, nommé Goliath, sortit un jour du camp ennemi. Sa taille dépassait six coudées ; il portait sur sa tête un casque d'airain et son corps était couvert d'une pesante armure.

Ce géant se présenta devant le camp d'Israël et s'écria : " Donnez-moi un homme pour me combattre ; s'il me tue, nous vous serons soumis, mais si je le tue, c'est vous qui nous servirez. "

Ce géant revint ainsi matin et soir pendant quarante jours, et Saül et tous les Israélites furent saisis d'une grande frayeur. David dit à Saül : " Ce sera moi, votre serviteur, qui combattrai ce Philistin. "

Saül répliqua : " Vous êtes trop jeune ; pour lui, il manie les armes depuis sa jeunesse. "

Mais David dit : " Lorsque je menais paître les troupeaux de mon père, s'il venait quelquefois un lion ou un ours emportant un bélier du milieu du troupeau, je les poursuivais et je leur arrachais leur proie de la gueule ; et lorsqu'ils se jetaient sur moi, je les prenais à la gorge et je les étranglais.

" J'irai donc maintenant contre ce Philistin, et je ferai cesser l'opprobre du peuple."

Saül répondit : " Allez, et que le Seigneur soit avec vous."

Il le revêtit alors de son armure ; mais David ne pouvait marcher avec le casque et l'armure de Saül, car il n'y était point accoutumé.



Il lui coupe la tête...

S'en étant donc dépouillé, il prit son bâton à la main, choisit dans le torrent cinq

pierres très polies, les mit dans sa panetière, et tenant à la main sa fronde, il marcha contre le Philistin.

Lorsque Goliath aperçut David, il dit avec mépris: "Suis-je donc un chien pour que tu te présentes à moi avec un bâton ? Viens ici et je donnerai ta chair à manger aux oiseaux du ciel et aux bêtes de la terre."

David répliqua : "Tu marches contre moi avec l'épée, la lance et le bouclier; mais moi, je viens à toi au nom du Seigneur, Dieu des armées."

Lorsque le Philistin s'avança, David prit aussitôt une pierre dans sa panetière, la lança avec sa fronde et blessa le Philistin si fortement au front qu'il tomba le visage contre terre. David se jeta sur le Philistin, tira l'épée du brigand et lui coupa la tête.

Les Philistins, voyant que le plus fort d'entre eux était mort, s'enfuirent : les Israélites les poursuivirent, en tuèrent un grand nombre et pillèrent leur camp.

QUESTIONNAIRE. — Combien de personnages et d'objets principaux distinguez-vous sur la gravure ? — Qu'étaient Saül, David, Goliath ? — Quel défi lança le brigand à l'armée

des Hébreux ? — Quelle taille avait Goliath ? — Décrivez son armure. — Montrez que David était brave. — Avec quelles armes le jeune berger s'avança-t-il au-devant de Goliath ? — En qui avait-il mis sa confiance, le jeune David ? — Quelle fut l'issue du combat ?

Grammaire.

SUJET.

[On appelle *sujet* le mot qui représente la personne ou la chose qui fait l'action exprimée par le verbe. Le sujet répond à la question *qui est-ce qui* pour les personnes et les animaux, ou *qu'est-ce qui* pour les choses : *L'*ENFANT *prie Dieu.* Qui est-ce qui prie Dieu ? L'enfant. Enfant est sujet de prier.]

Indiquer de vive voix les sujets des verbes contenus dans le texte.

RÉFLEXION. — L'homme combat, mais Dieu donne la victoire.

XLIX. — A QUOI SERT LE VERRE.

Parchemin, peau préparée pour qu'on écrive dessus.

Lentille de verre, verre taillé en forme de lentille.

Astronome, savant qui étudie les astres.

Thermomètre, instrument qui indique les degrés de la chaleur ou du froid à l'aide d'un tube renfermant du mercure ou de l'alcool. Quand il fait chaud, le liquide monte ; quand il fait froid, il descend.

Si je vous demandais à quoi sert le verre, vous jetteriez bien sûr vos regards vers la fe-

nêtre, et ce serait déjà une réponse. Les vitres, en effet, préservent nos demeures du froid, de la pluie, du vent, tout en nous laissant jouir de la lumière du jour.

Représentez-vous ce qu'étaient les maisons d'autrefois quand on ne connaissait pas le verre à vitre. On pouvait à la rigueur s'en passer dans les pays très chauds ; mais dans nos climats, l'hiver surtout, il fallait ou renoncer à y voir clair, ou renoncer à avoir chaud dans les maisons.

Aujourd'hui ne trouveriez-vous pas bien laids ces petits carreaux de corne ou de toile, de parchemin ou de papier huilé, qui tenaient lieu de vitre chez presque tout le monde, il y a quelques siècles !

Quel triste aspect nous présenteraient les rues des villes, si les magasins étaient fermés par des volets de bois! Vous ne pourriez plus admirer les images, les jouets, les friandises, les riches étoffes, les beaux meubles qui sont aux étalages.

Le verre nous sert aussi à boire. Autrefois l'on buvait dans des tasses de terre, dans de lourds gobelets d'étain ; combien nos verres

à boire sont plus jolis, plus légers, plus propres, plus faciles à nettoyer, plus agréables enfin et plus appétissants !

Quand le soir on se réunit en famille autour de la lampe, pour lire, pour écrire, pour travailler, c'est au verre que l'on doit la brillante clarté dont on jouit.

Quand la nuit est venue, il a beau pleuvoir, venter, nos rues restent éclairées, parce que les vitres des lanternes ou réverbères préservent le bec de gaz ou la lampe.

Vous avez de bons yeux, mes petits amis ; mais il vient un âge où la vue s'affaiblit, où les yeux refusent leur service, où grand'mère ne peut plus enfiler son aiguille ni grand-père lire son journal. Quel ennui !

Heureusement que le verre leur donne des yeux : ce sont les lunettes. Pauvres chères lunettes, qu'on est malheureux quand on les perd ! On cherche dans tous les coins, on fouille dans toutes ses poches jusqu'à ce qu'on les ait retrouvées.

Il y a des vues qu'on appelle *myopes*, c'est-à-dire qui ne voient que de très près ; les lunettes leur permettent de voir à distance. Il

y a d'autres vues qu'on appelle *presbytes*, c'est-à-dire qui ne voient que de très loin ; les lunettes leur permettent de voir de près !

Pour lire dans les cieux, les astronomes se servent de longs tuyaux dans lesquels sont placées de distance en distance d'énormes lentilles de verre disposées de manière à rapprocher extrêmement les objets. Cette lunette est un *télescope*.

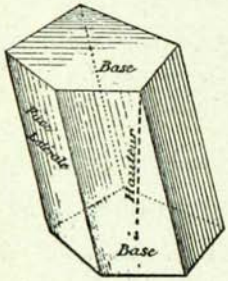
Les verres grossissants servent aussi à étudier les objets qui échappent à notre vue par leur petitesse. Un instrument, nommé *microscope*, montre le cheveu le plus fin, aussi gros qu'une corde ; il fait paraître une fourmi comme un cheval ; il découvre dans une goutte d'eau, dans un grain de poussière, des animaux vivants.

Combien d'autres instruments précieux ne fabrique-t-on pas encore avec le verre ?

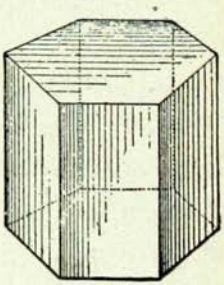
Je ne vous en citerai que deux que vous devez connaître : le *baromètre*, qui nous indique les variations de l'atmosphère, et le *thermomètre*, qui marque exactement celles de la température. (D'après CAUMONT.)

QUESTIONNAIRE. — Que mettait-on autrefois dans les châssis à la place de carreaux de vitre ? — Quel aspect prendraient nos magasins sans vitres ? — A quoi sert le verre des lanternes ? — celui des lampes ? — Quelle est l'utilité des lunettes ? — Qu'est-ce qu'un télescope ? — un microscope ? — un thermomètre ?

Dessin, grammaire et invention.



Prisme quelconque.



Prisme droit.

Répondre aux questions suivantes par un mot qui remplace "qui est-ce qui..." et "qu'est-ce qui..."

(Modèle : Qui est-ce qui *aime* la patrie ?
— Le *patriote* aime la patrie.)

Qui est-ce qui redoute le travail ? — Le paresseux, etc.
Qui est ce qui mérite le mépris ?.....
Qui est-ce qui rend la justice ?.....
Qui est ce qui doit être condamné ?.....
Qu'est-ce qui nous rend tristes ?.....
Qu'est-ce qui fait mourir ?.....
Qu'est-ce qui peut nous guérir ?.....
Qu'est-ce qui nous instruit ?.....

L. — Sainte Cécile.

Vœu, promesse à Dieu de faire une œuvre que l'on croit lui être agréable.
Farouche, cruel.
Fidèles, chrétiens.
Mutilée, couverte de blessures.

Parmi les vierges martyres, Cécile occupe un rang distingué. Elle naquit à Rome, au commencement du troisième siècle, d'une famille noble, et fut élevée dans les principes de la doctrine chrétienne.

Comme elle avait de la beauté, de l'esprit et de la fortune, nombre de jeunes Romains, des plus nobles et des plus riches, la recherchèrent de bonne heure en mariage.

Mais Cécile avait fait vœu de rester vierge.

Elle aimait beaucoup la musique et faisait ses délices à chanter les louanges de Dieu.

Cependant les brillants partis continuaient d'insister. A la fin, les parents de Cécile la forcèrent d'épouser un jeune seigneur nommé Valérien.

Cécile obéit, mais elle n'en resta pas moins fidèle au vœu qu'elle avait fait au Seigneur. Elle décida même son époux à recevoir le baptême.

Le préfet de Rome, Almachius, ennemi mortel des chrétiens, ayant été informé de la conversion du jeune seigneur, le cita à son tribunal. Valérien avoua que Cécile, son épouse, lui avait appris les principes de la foi chrétienne.

Almachius, furieux, fit décapiter Valérien et ordonna d'arrêter Cécile, qui venait de vendre ses biens et d'en donner le prix aux pauvres. Il la fit jeter en prison.

Cependant le farouche préfet eut un moment la pensée de rendre la liberté à la jeune vierge à cause de sa beauté et de l'esprit qui brillait dans toutes ses réponses, mais les païens s'y opposèrent.

Le juge la fit donc amener devant lui et la menaça de la mort.

"Vous pouvez m'arracher cette vie misérable, lui répondit-elle, Dieu saura m'en donner une autre qui sera éternelle et bienheureuse.

— Avant tout, il faut obéir à l'empereur, lui dit le préfet en l'interrompant.

— Avant tout je dois obéir à Dieu," répliqua fermement Cécile.

Almachius, transporté de colère, ordonna de l'enfermer dans une étuve pour l'étouffer.



Sainte Cécile devant ses juges...

Cécile supporta ce supplice avec un courage héroïque et le préfet, apprenant qu'elle n'en était pas morte, la condamna à être décapitée.

Le bourreau se mit en devoir d'exécuter cette sentence; mais sa main mal assurée ne put trancher qu'à demi la tête de la servante de Dieu; et, comme la loi défendait de donner plus de trois coups de sabre à la victime, il la laissa toute mutilée et baignée dans son sang.

Cécile vécut encore trois jours dans cet état et confirma dans la foi les fidèles qui l'entouraient dans sa prison.

Enfin, le 22 novembre 232, l'auguste vierge expira, assistée à ses derniers moments par le pape Urbain. Les chrétiens présents crurent voir les anges du ciel introduisant l'âme de la sainte dans la cité bienheureuse.

QUESTIONNAIRE. — A quelle époque vécut sainte Cécile ? — Pourquoi les musiciens l'ont-ils choisie pour patronne ? — Pourquoi la noble Romaine refusa-t-elle d'abord de se marier ? — Avec qui se maria-t-elle, sur les instances de sa famille ? — Pourquoi fut-elle citée devant les tribunaux ? — A qui doit-on obéir avant tout ? — Racontez son martyre.

Grammaire.

Donnez deux sujets à chaque verbe suivant :

(MODÈLE : Qui *grimpe ?* — Le chat, le singe.)

Grimper.	Plaire.	Reluire.	Enivrer.	Siffler.
Instruire.	S'envoler.	Rougir.	Trembler.	Éclater.
Approcher.	S'enfuir.	Changer.	S'user.	Enrichir.
Caresser.	Gémir.	Paraître.	Baisser.	Obéir.
Crever.	Croître.	Divertir.	Ronger.	Commander.
Bouillir.	Régner.	Dormir.	Retentir.	Veiller.
Déplaire.	Noircir.	Fléchir.	Partir.	Amuser.
Pâlir.	Vieillir.	Chanceler.	Tourner.	Guérir.

PENSÉE. — Le sang des martyrs est une semence de chrétiens. — (TERTULLIEN.)

LI. — L'EAU.

Salubre, bon pour la santé.
Dissoudre, fondre.
Potable, bonne à boire.
Immondice, boue, ordure.
Souillé, sali.
Crudité, ce qui rend une chose difficile à digérer.
Reptile, animal qui se traîne sur le ventre.

L'eau est la boisson la plus commune et qui désaltère le mieux. Elle est aussi la boisson la plus saine pour quiconque ne se livre pas à un travail pénible, et vit sous un climat tempéré.

Toutefois, pour être salubre, elle doit renfermer de l'air, dissoudre le savon, et cuire les légumes secs. Il n'est point de boisson qui facilite davantage la digestion et procure un sommeil plus calme.

Trois sortes d'eau existent dans la nature : l'eau de source, l'eau de puits, l'eau courante ou de rivière. Toutes trois ont une origine commune : la pluie.

Nous ne devons pas préférer une eau parce qu'elle est rendue plus agréable par la présence de tel ou tel sel qui flatte le goût, mais parce qu'elle est légère, limpide, mousse un

peu quand on l'agite et n'a ni couleur, ni odeur, ni saveur particulière.

Ces qualités se rencontrent le plus généralement dans l'eau de pluie et dans l'eau de rivière, qui contiennent plus d'air que l'eau de source et moins de sels que l'eau de puits.

Il est rare qu'un puits donne de l'eau potable et salubre. Ce n'est, en effet, le plus souvent qu'un réservoir creusé au milieu d'un terrain souillé, où se rendent les liquides de toute sorte qui se répandent sur le sol. Dans certaines fermes le puits est voisin du tas que forment les engrais ; et c'est pourtant l'eau de ce puits que boivent les habitants !

Néanmoins, comme une substance malsaine prise chaque jour, même en petite quantité, suffit pour compromettre la santé des habitants d'un pays, il est prudent d'assainir les eaux courantes aussi bien que les eaux de puits. Le plus grand service qu'on puisse rendre à une population, c'est de lui procurer une eau salubre.

L'eau est en effet un des éléments indispensables à notre existence. Aucun aliment

ne peut en tenir lieu. C'est la seule boisson du pauvre.

Pour assainir les eaux, on les *filtre*. Un *filtre* est une sorte de crible qui arrête les matières solides contenues dans un liquide, et ne laisse passer que la matière la plus pure de ce liquide.

Les filtres sont faits de substances *poreuses*, c'est-à-dire ayant de petits trous ou *pores*. Les filtres de charbon pilé clarifient l'eau et lui enlèvent les matières qui la troublent.

Il est triste de songer que, dans certaines localités, la population en est encore réduite à boire l'eau de mare ! Rien de plus malsain que ces eaux dormantes où vivent et meurent des quantités innombrables d'insectes et de reptiles.

Il serait pourtant facile d'approvisionner le village, et par conséquent chaque ménage, d'une eau pure qui contribuerait à la santé et à la richesse des habitants.

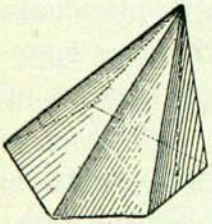
Que faut-il donc faire ? Une chose bien simple : recueillir l'eau de pluie, la plus pure et la plus aérée de toutes les eaux, dans une citerne isolée du sol par un mur de briques

et un enduit de ciment, et dont les canaux et les tuyaux soient entretenus avec soin.

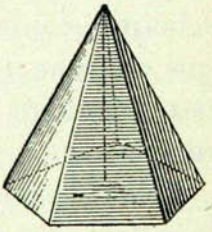
L'eau du ciel est suffisante partout et toujours, et c'est, une fois filtrée, la plus salubre de toutes les eaux. (D'après CAUMONT.)

QUESTIONNAIRE. — Quelle est la boisson qui désaltère le mieux ? — Quelles conditions l'eau doit-elle remplir pour être salubre ? — Combien y a-t-il de sortes d'eau dans la nature ? — nommez-les. — N'ont-elles pas une même origine ? — Pourquoi les puits ne donnent-ils pas généralement une eau potable ? — Quelles sont les qualités de l'eau courante ? — Pourquoi filtre-t-on l'eau ? — Qu'est-ce qu'un *filtre* ? — Que suffirait-il de faire dans certains pays pour avoir de l'eau potable ?

Dessin et invention.



Pyramide quelconque.



Pyramide régulière.

Nommez les choses au moyen desquelles on peut faire l'action de :

Faucher.	Moissonner.	Bêcher.
Peigner.	Eponger.	Sucrer.
Saler.	Fouetter.	Savonner.
Scier.	Arroser.	Encenser.
Pêcher.	Fusiller.	Tricoter.
Patiner.	Se mirer.	Se raser.

LII. — Le Fifre et Lafayette.

Fifre, qui joue du fifre.
Signaler, découvrir.
Rêveries, idées vagues.
Enfreindre, violer.
Fredonnait, chantait à voix basse.
Sentinelle, soldat qui monte la garde.

En 1778, Lafayette, général français, commandait une division de l'armée *américaine,* campée sur les bords de l'Hudson.

Afin de pouvoir signaler l'approche de l'ennemi, pendant la nuit, le général avait ordonné que le silence le plus absolu fût rigoureusement gardé depuis neuf heures du soir jusqu'à cinq heures du matin.

Une nuit, le fifre d'une compagnie, s'étant dirigé vers la rivière, s'assit nonchalamment sur le rivage et regardait couler l'onde à ses pieds.

Il était seul dans le silence de la nuit. Dans ses rêveries, son souvenir s'envola au foyer, et l'image de la chaumière, de son vieux père, des cheveux blancs de sa mère, passa sous ses yeux. Il lui sembla entendre le refrain que la bonne maman fredonnait jadis sur son berceau, et, oubliant l'heure, le

lieu et la défense, le soldat tira son instrument et se mit à jouer.

Soudain la sentinelle le secoua brusquement et lui dit d'un ton sévère : " Que fais-tu là, malheureux ? Si le général t'entendait ! "

Le général avait entendu, et, le matin, de bonne heure, il manda l'infortuné fifre, qui se prit à trembler, car il savait que Lafayette punissait sévèrement quiconque enfreignait ses ordres.

Chemin faisant, la sentinelle se pencha vers le coupable et lui dit tout bas à l'oreille : " Personne autre que moi ne connaît ta faute, dis que tu es innocent.

— Quoi ! dire un mensonge ! Si ma mère apprenait que son fils a menti, elle mourrait de chagrin."

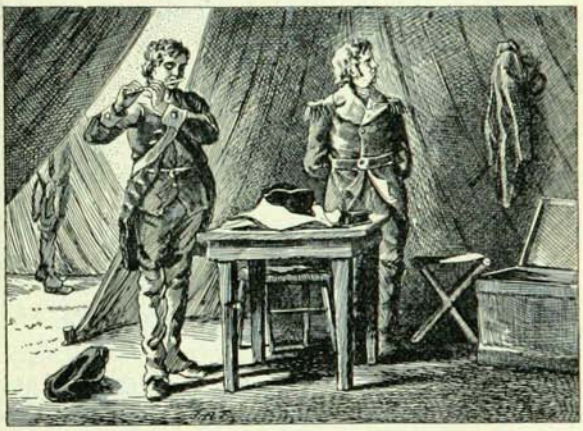
Le fifre arriva à la tente du général. En l'apercevant, Lafayette, qui était assis à son bureau de travail, jeta sur l'inculpé un regard terne et lui dit d'un ton grave :

— Qui êtes-vous ?

— Le fifre que vous avez mandé, général.

— J'ai entendu quelqu'un, cette nuit, jouer un instrument, était-ce vous ?

— C'était moi, général. Mais je n'ai pas réfléchi sur mon imprudence, et je n'ai nullement voulu enfreindre vos ordres. J'étais assis, là-bas, sur le rivage et, songeant à ma vieille mère, j'ai....



Et moi aussi je songeais à la mienne...

— Et moi aussi je songeais à la mienne, interrompit lentement le général ému. Répétez cet air, c'est l'air favori de ma mère...."

Le fifre, un moment ébahi, se ranima et fit rendre à son instrument les notes mélancoliques qu'il avait jetées la veille aux échos de la rive.

Lafayette, debout sous sa tente, écoutait en pleurant la mélodie de sa mère ! (DIVERS.)

QUESTIONNAIRE. — Quels personnages distinguez-vous sur la gravure du texte ? — Par quoi reconnaissez-vous le général ? — Pourquoi Lafayette a-t-il mandé le fifre du régiment ? — Qu'avait fait le fifre de répréhensible ? — Fut-il puni ? — Que lui ordonna le général ? — Pourquoi celui-ci est-il ému ?

Grammaire.

Trouvez deux sujets à chacun des verbes suivants :

Parle.	Chante.	Grandit.
Obéit.	Marche.	Brille.
Veille.	Tourne.	Meurt.
Prie.	Vole.	Travaille.

RÉFLEXIONS. — Elle est touchante la piété filiale du fifre et du général. Le souvenir de leur mère, qui s'inquiète là-bas et prie, arrache à ces cœurs de militaires des soupirs émus.

Gardez toujours, amis, le culte de vos parents, et plaignez l'orphelin qui pense à un cercueil chaque fois qu'il entend prononcer le mot " mère " !

Il convient aussi d'admirer la franchise de l'inculpé. Il préfère le châtiment au mensonge. Il aurait dû cependant ajouter qu'il refusait de mentir parce que le mensonge est un péché.

Soyez toujours sincères. Il est beau de voir une personne d'un caractère loyal qui, dans ses actes comme dans ses paroles, évite la dissimulation et la feinte. — (J.-R. M.)

LIII. — Le grand Maître de la Prière.

Courrier, qui porte les lettres, dépêches.
Croyants, fidèles.
Grand-Esprit, nom donné à Dieu par les sauvages.
L'homme de la forêt, le sauvage.
Se transfigurer, prendre une autre expression.
Catéchumène, qui se prépare au baptême.

C'était au mois de février. Le P. Lacombe, missionnaire au Nord-Ouest canadien, était depuis quelque temps campé avec une tribu, lorsqu'un soir arrive de Saint-Albert un courrier qui lui apportait ses lettres de la part de Mgr Grandin.

Le bon Père se mit à dépouiller sa correspondance. Le grand chef des sauvages, le voyant verser des larmes à la lecture d'une de ses lettres, lui en demanda la raison.

" C'est parce que, répondit le missionnaire, cette lettre m'apprend la mort de mon père, et plusieurs autres nouvelles tristes et affligeantes.

— Mais, Père, reprit le chef, tu nous as dit que dans de telles circonstances, il ne fallait pas pleurer, mais se soumettre avec résignation à la volonté du Grand-Esprit. "

Le missionnaire regarda comme excellente la leçon que lui donnait son intelligent catéchumène.

Puis, continuant à développer son paquet de lettres, la bulle de convocation du prochain Concile œcuménique lui tomba sous la main. En la lisant, sa figure devint rayonnante. Les sauvages attentifs le regardaient faire en silence. Tout à coup, le vieux chef, appelé l'*Herbe odoriférante*, l'interpelle :

" Le papier que tu lis, Père, doit te donner de bien bonnes nouvelles pour que tu paraisses si content ?

— En effet, répond le missionnaire, ce papier vient du chef des croyants, du représentant de Jésus-Christ sur la terre, et ses paroles portent la joie et la consolation partout où il a des enfants. La bonne nouvelle que je reçois, c'est que le grand Maître de la Prière appelle auprès de lui tous les Maîtres de la Prière.

— Comment se nomme-t-il, ce grand Maître de la Prière ?

— Il se nomme Pie IX.

— Il n'y a, n'est-ce pas, que les lèvres pures des croyants à qui il soit permis de répéter un si grand nom ? Nous ne le pouvons pas, nous ?

— Oui, dit le Père, vous le pouvez ; car vous êtes catéchumènes, et bientôt vous aussi vous serez les enfants de Pie IX.

— Eh bien ! répète-le donc, ce grand nom du chef de la religion, pour que nous l'apprenions."

Le missionnaire ému prononça à plusieurs reprises le nom auguste de Pie IX. Alors, nous dit le P. Lacombe, je vis un spectacle unique dans ma vie ; le vieux chef se leva ; sa figure parut se transfigurer. — Pie IX ! s'écria-t-il d'une voix forte.

Puis, s'adressant aux sauvages : Levez-vous ! leur dit-il d'un ton pénétré, et dites : Pie IX !"

"Maintenant, reprit l'*Herbe odoriférante* [Wikaskiseyin], montre-moi la place où le grand Chef a mis la main et fait son signe."

Le missionnaire lui indiqua la signature du Saint-Père : le vieux chef la baisa avec amour et vénération et tous les sauvages

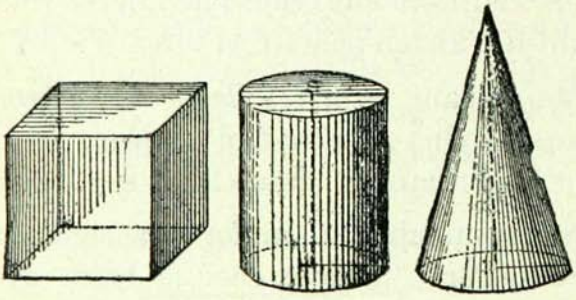
firent comme lui, avec une expression que la plume ne saurait reproduire.

" Je pleurais, ajoute le P. Lacombe, en voyant le seul et auguste nom de notre Père commun toucher si profondément le cœur et l'esprit de mes sauvages, tandis que des chrétiens là-bas le chargeaient de chaînes."

(L'abbé G. Allègre.)

QUESTIONNAIRE. — Où se trouve Saint-Albert ? — Pourquoi le P. Lacombe pleurait-il en lisant une lettre ? — Quelle remarque fit le chef des sauvages ? — Que signifie Grand Maître de la Prière ? — Quel document causa de la joie au Père ? — Comment s'appelait le chef de la tribu ? — Que demanda-t-il au Missionnaire ? — Réponse du Père ? — Quelle faveur demanda encore le chef ?

Dessin.



Cube. **Cylindre.** **Cone.**

RÉFLEXIONS. — Le trait raconté par le P. Lacombe doit faire rougir plus d'un chrétien, qui, non seulement ne porte pas dans l'âme cette estime de notre chef spirituel, mais dont les lèvres s'ouvrent trop souvent pour jeter l'insulte et la calomnie aux choses sacrées de la religion et aux pasteurs de l'Eglise.

PENSÉE. — Les bonnes œuvres des humbles pèseront plus dans la balance du souverain Juge que le savoir, les richesses et les dignités des superbes.

LIV. — La Pomme de terre.



Parmentier.

Corolle, partie d'une fleur.

Stratagème, tour adroit.

Agronome, qui cultive un champ.

Savoureux, agréable au goût.

A merveille, très bien.

La pomme de terre vous semble un aliment si naturel, si nécessaire, que vous êtes peut-être disposés à croire que l'homme s'en est toujours nourri.

Il n'en est rien cependant. Il y a trois

cents ans, la pomme de terre n'était pas connue en Europe. Ce fut un Anglais qui, le premier, en envoya quelques-unes de l'Amérique à Elisabeth, reine d'Angleterre.

On se mit à la cultiver d'abord comme un objet de curiosité. Aussi bien, sa petite fleur à corolle violette et blanche vaut-elle maintes fleurs qui peuplent nos jardins et nos serres.

Durant près de deux siècles, la pomme de terre fut considérée comme une plante d'agrément ; on n'en soupçonnait pas l'utilité. Et quand on sut qu'elle pouvait se manger, on ne la mangea pas, parce qu'on la croyait un poison.

Il y a cent ans, la France fut désolée par une affreuse famine. Un savant agnonome, Parmentier, voulut trouver un remède aux misères du peuple en améliorant sa nourriture. Il demanda au roi la permission d'ensemencer une partie d'un terrain inutile aux portes de Paris et il se mit à l'œuvre. Le peuple le traita de fou ; mais Parmentier ne se découragea pas !

Bientôt la plante poussa, les fleurs paru-

rent, et Parmentier s'empressa d'en offrir un bouquet au roi, qui, devant toute sa cour, en mit une fleur à sa boutonnière.

Quand la récolte fut faite, le célèbre agronome donna un splendide banquet où tous les plats offrirent la pomme de terre sous les formes les plus variées.

Comme personne ne se trouva empoisonné, les Parisiens commencèrent à ouvrir les yeux. La pomme de terre fut bientôt en vogue à la ville; mais les gens de la campagne conservaient toujours leurs préventions et leur méfiance.

Parmentier eut recours à un habile stratagème. Il mit des gardes autour de son champ pendant le jour, pour exciter le peuple à lui voler les pommes de terre pendant la nuit. La ruse réussit à merveille; son champ fut pillé, et bientôt on se mit à cultiver la pomme de terre dans bien des campagnes.

Aujourd'hui ce précieux tubercule paraît sur toutes nos tables. Que deviendrait le pauvre s'il en était privé? La France reconnaissante a élevé une statue à Parmentier.

(Divers.)

QUESTIONNAIRE. — Depuis quand la pomme de terre est-elle connue en Europe ? — Pour quel objet fut-elle d'abord cultivée ? — Pourquoi n'en mangeait-on pas ? — Qui en a introduit l'usage en France ? — Quel stratagème employa-t-il pour la répandre dans le pays ?

Grammaire.

ACCORD DU VERBE.

[Le verbe s'accorde en nombre et en personne avec son sujet. Deux sujets ou un seul au pluriel demandent le verbe au pluriel. Il y a trois personnes dans le verbe.

La 1re est celle qui parle.... JE PRIE.
La 2e est celle à qui l'on parle.... TU PRIES.
La 3e est celle de qui l'on parle.... IL PRIE.]

Chercher dans le texte dix verbes et dire à quelle personne du singulier ou du pluriel ils se trouvent.

RÉCITATION. — *L'Héliotrope.*

— " Maman, disait un soir une petite fille,
Expliquez-moi pourquoi cette fleur si gentille
Regarde tantôt le levant,
Tantôt le sud et tantôt le couchant.
— C'est, mon enfant, afin de voir sans cesse
Le soleil. — Et pourquoi cela?
— Ainsi de Dieu le règle la sagesse,
Qui voulut te donner par là
Une leçon, mon enfant. — Et laquelle?
— La voici: si tu veux que ton âme soit belle,
Il faut constamment la tourner
Vers Dieu, le vrai soleil, la lumière éternelle,
Qui l'a créée et qui seul peut l'orner."

(J.-B. DES VALADÈS.)

LV. — Le Sceau sacramentel.

Assiégé, enfermé par l'ennnemi dans une ville ou un fort.

Intimer, signifier, donner, communiquer.

Aumônier, prêtre attaché à un corps militaire ou à un établissement quelconque.

Révéler, découvrir, faire connaître.

En 1824, après que les Espagnols eurent perdu la bataille d'Ayacucho, Don Ramon Rodil, commandant général, fut assiégé dans Callao.

Les vivres venant à manquer, il crut découvrir une trahison ; il fit arrêter ceux qu'il croyait coupables, et, sans avoir pu les convaincre, il les chargea de chaînes, puis il fit appeler l'aumônier.

L'aumônier se présenta, c'était le P. Pierre Marielux, homme d'une grande vertu et d'un dévouement à toute épreuve.

" Aumônier, lui cria Rodil, votre Paternité a trois heures pour confesser ces traîtres, allez."

Trois heures après ils furent fusillés.

Rodil, cependant, n'était pas rassuré, il

craignait de n'avoir pas frappé tous les coupables; il appela de nouveau l'aumônier et lui dit :

" Père, ces scélérats vous ont sans doute révélé, dans leur confession, tous leurs plans et les éléments sur lesquels ils avaient fondé leurs espérances. Il faut que vous m'instruisiez de tout cela, et au nom du Roi, j'exige que vous me racontiez tout, sans omettre ni un nom ni un détail.

— Mon général, répondit le P. Marielux, vous me demandez l'impossible, car je ne sacrifierai jamais le salut de mon âme en révélant le secret d'un pénitent, le Roi en personne fût-il là pour me le commander; que Dieu me garde d'obéir jamais à des ordres semblables ! "

Le sang monta au visage du général, et, s'élançant sur le prêtre, il le secoua par le bras en lui disant :

" Moine, raconte-moi tout ou je te fusille !

— Si Dieu veut mon martyre, que sa sainte volonté soit faite. Un ministre de l'autel ne peut rien révéler à qui que ce soit.

— Ne parleras-tu donc pas, reprit Rodil, ô moine traître à ton roi, à ton drapeau, à ton supérieur ?

— Je suis fidèle à mon roi, à mon drapeau, autant qu'un autre, ajouta le prêtre ; mais personne n'a le droit d'exiger que je sois traître à mon Dieu... Il m'est défendu de vous obéir."

Rodil, sans plus tarder, ouvrit la porte et cria : " Holà ! capitaine Ituralde, amenez ici quatre piétons avec fusils chargés."

Et les quatre soldats se présentèrent immédiatement.

" A genoux, moine, rugit le général."

Et le prêtre, apercevant une grande caisse qui pourrait servir à sa sépulture, s'agenouilla auprès d'elle.

" En joue ! " commanda Rodil, et se tournant vers la victime, d'une voix impérieuse :

" Pour la dernière fois, dit-il, au nom du Roi, je vous intime l'ordre de faire des déclarations.

— Au nom de Dieu, je refuse de parler, "

répondit le religieux, d'un accent faible et calme.

— Feu ! " cria Rodil ; et le P. Marielux tomba, la poitrine percée de balles.

QUESTIONNAIRE. — En quelle année eut lieu l'assassinat du P. Marielux ? — Pourquoi fut-il tué ? — Le général avait-il le droit de demander au prêtre la révélation du secret de la confession ? — L'aumônier était-il tenu d'obéir au général ? Faut-il obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes ?

Grammaire.

[Une proposition se compose d'un *sujet*, d'un *verbe* et d'un *attribut*. On appelle *attribut* l'adjectif qui est joint au sujet par le verbe *être*.]

Copier la phrase ou proposition suivante au tableau noir : PIERRE EST BON.

Voilà une proposition, une phrase complète, par laquelle j'exprime une pensée, j'énonce un jugement, j'affirme *que la qualité de bon convient à Pierre.*

Former des propositions avec les mots suivants :

La famille.	La sœur.	Les parents.
Le cheval.	Le loup.	Les brebis.
Le lion.	Les filles.	Les frères.
L'oiseau.	Les moutons.	Le ciel.

REMARQUES. [Le secret est une chose qui, de sa nature, ou en vertu d'une convention, doit demeurer cachée. Il y a obligation en justice et quelquefois sous peine de péché grave de garder le secret naturel, qu'il soit promis, confié ou professionnel. Cette obligation ne peut être modifiée que par le *bien public*. Ne violez

jamais un secret : c'est un dépôt qu'il faut enfermer dans le fond de son âme et dont personne ne doit avoir la clef.

S'il s'agit du secret *sacramentel*, il ne peut être violé sous aucun prétexte. Plutôt que de dévoiler le secret de la confession, le prêtre meurt : témoin le P. Marielux, dont il est question plus haut. Témoin avant lui, saint Jean Népomucène, mis à mort parce qu'il refusa de dévoiler à un empereur la confession de son épouse.] (J.-R. M.)

PENSÉE.— Il n'y a pas de mort plus glorieuse que celle qu'on subit par amour du devoir.

LVI. — La Poste.

Une armée d'employés, pour un grand nombre.

Centraliser, réunir dans un même centre.

Casier, meuble garni de cases pour recevoir des cartons, lettres, etc.

Dépouillent les paquets, pour ouvrir et séparer le contenu.

Rien ne paraît plus simple que de mettre une lettre à la poste. Il suffit de l'écrire, de l'enfermer dans une enveloppe, d'y ajouter l'adresse, d'y poser un timbre et de la jeter dans la *boîte aux lettres*.

Voilà cette petite lettre dans la boîte obscure. Comment fera-t-elle pour trouver son chemin ?

Elle dit d'abord dans quel pays elle veut aller : Canada, Angleterre, France, etc. Sup-

posons qu'elle veut sortir des Etats-Unis. Elle le dit. Ecrite à Muskegon, elle déclare, par exemple, qu'elle est destinée au Canada.

Voilà donc la recherche limitée à un seul pays du monde. Mais le Canada est grand, il renferme plusieurs provinces. Regardez bien, l'adresse porte : Québec. La petite lettre est en sûreté !

Pas encore. Dans la province de Québec, il y a de nombreuses villes. Ira-t-elle à Québec, Trois-Rivières, Lévis, Sorel, Joliette, l'Assomption ?

Regardez bien, l'adresse porte : Montréal. Ah ! voilà la petite lettre hors d'embarras cette fois ! Pas encore. Montréal est une ville populeuse, habitée par des milliers et des centaines de milliers de gens ; d'innombrables rues s'y croisent.

Alors la petite lettre va s'y perdre. Non. Elle dit : Je vais dans la rue Saint-Paul.

Bon, nous y voilà. C'est une des rues commerciales de la ville ; que de gens, que de maisons ! Ne craignez rien, dit la lettre, je vais au numéro 256. C'est ici, je suis adressée à M. Beauchemin.

— Mais lequel voulez-vous ? le père, le fils, ou l'oncle ?

— Regardez bien mon adresse : M. C.-O. Beauchemin.

Et M. C.-O. Beauchemin reçoit parfaitement la lettre qui vient des Etats-Unis pour le trouver.

Pour la faire parvenir à destination, une armée d'employés est organisée dans chaque pays, directeurs de la poste, écrivains, facteurs, etc. Des hôtels magnifiques ont été bâtis dans les grandes villes pour centraliser toutes les correspondances, lettres, journaux, etc. Des bureaux sont réservés à la poste dans les villages.

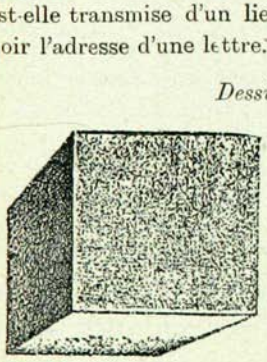
Mais ce n'est pas tout d'arriver, il faut arriver vite. Des chevaux tout attelés attendent les dépêches dans les villes, les portent à la gare ; un train est sur la voie, la machine chauffe, une chambre roulante avec ses employés, ses lampes, ses casiers, reçoit les sacs; la cloche sonne, le sifflet retentit, le train s'ébranle et se met à courir à toute vapeur sur les rails.

A l'arrivée du train, des voitures portent les paquets au bureau, des facteurs les dé-

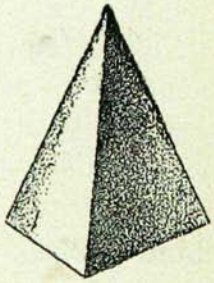
pouillent, rangent les correspondances. D'autres facteurs prennent ces correspondances et les apportent à votre domicile. C'est ainsi que la poste, pour quelques sous, met en relation des parents, des amis ou des gens d'affaires, séparés quelquefois par d'énormes distances.

QUESTIONNAIRE. — Que faut-il poser sur l'enveloppe d'une lettre ? — Que doit contenir l'adresse d'une lettre ? — Pourquoi indiquer le numéro d'une rue ? — Qu'arriverait-il si l'on omettait le nom de la ville en destination ? — Qui font parvenir votre lettre à son adresse ? — De quelle manière est-elle transmise d'un lieu à l'autre ? — Ecrivez au tableau noir l'adresse d'une lettre.

Dessin et invention.



Cube.



Pyramide.

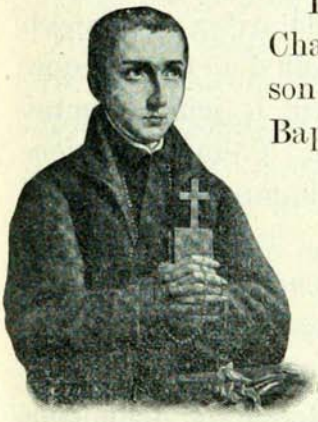
Former des phrases ou des propositions simples avec le verbe ÊTRE *et les attributs suivants :*

Léger.	Doux.	Patient.
Aimable.	Utiles.	Lente.
Cruelle.	Fière.	Pieux.

LVII. — Saint Jean-B. Berchmans.

Confins, frontière.
Naturel, caractère.
Condisciples, compagnons de classe.
Installé, placé.
Dissuader, détourner, faire changer de résolution.

A la fin du quinzième siècle vivait, dans la petite ville de Diest, sur les confins de la Belgique, un modeste cordonnier du nom de Jean-Charles Berchmans. Il habitait, avec son épouse Elisabeth et sa famille, une des plus simples maisons du village.



S. Jean Berchmans.

Le 13 mars 1599, Jean-Charles eut un fils qui reçut à son baptême le nom de Jean-Baptiste. D'un naturel vif et impétueux, le petit Jean, sous l'habile direction de sa pieuse mère, devint doux comme un agneau.

Au prix de grands sacrifices, Jean-Charles plaça son enfant encore jeune au collège que les Prémontrés dirigeaient surtout pour les

jeunes gens qui se destinaient à la prêtrise.

Le petit Jean-Baptiste se fit remarquer, pendant les trois années qu'il fréquenta cette institution, par son jugement solide et son amour pour l'étude et la prière. Sa charité le faisait aimer de ses condisciples.

De bonne heure il manifesta une dévotion extraordinaire pour la divine Eucharistie. Son plus grand bonheur était de servir à l'autel. Il voulait devenir prêtre. Malheureusement son père se trouva incapable de lui faire poursuivre ses études.

Que faire ? La nouvelle arriva de Munich qu'un chanoine avait besoin d'un domestique. Il s'offrait à faire instruire le jeune homme qui se présenterait à lui. C'était providentiel ; Jean partit sur-le-champ et fut installé dans ses fonctions.

Le chanoine le plaça chez les Jésuites. Le collégien se distingua aussitôt par sa piété et ses succès dans les études.

En contact avec les Religieux, Jean conçut une haute idée de la vie des Pères de la Compagnie de Jésus. La lecture de la vie de

saint Louis de Gonzague acheva de mûrir sa vocation.

Il demanda à ses parents la permission d'entrer au noviciat des Jésuites. Son père essaya de le dissuader, mais en vain. Le 24 septembre 1616, le jeune homme demanda son admission à Malines.

Durant son noviciat, Jean fut un modèle pour ses condisciples et ses maîtres. Deux ans plus tard, il prononçait ses vœux et partait pour Rome. On lui donna la chambre qu'avait occupée, un quart de siècle auparavant, l'angélique de Gonzague.

Jean s'appliqua à imiter saint Louis, qu'il prit pour patron. Comme son modèle, il pratiqua constamment une tendre dévotion envers la sainte Vierge.

Tant de piété et de vertus l'avaient mûri pour le ciel. Dieu ne tarda pas à l'appeler à lui. Au mois d'août 1621, une fièvre violente l'attaqua. Il sentit que son départ était proche. Il demanda les sacrements qu'il reçut à genoux, supporté par ses frères.

Le 13 août, à huit heures, il rendit le dernier soupir, les yeux fixés sur son crucifix et

en murmurant les noms de Jésus et de Marie.

Sa mort eut un immense retentissement dans Rome. La foule se précipita dans ses appartements pour contempler les restes du jeune saint.

Pie IX le déclara bienheureux le 3 mai 1865, et le donna pour patron aux enfants du sanctuaire. Le 15 janvier 1888, Léon XIII le canonisa solennellement. (J.-R. M.)

QUESTIONNAIRE. — En quelle année naquit Jean Berchmans ? — Où vit-il le jour ? — Quel était son caractère ? — A qui fut-il redevable de sa conversion ? — Quel était son désir ? — Où se trouve Malines ? — Quel saint Jean prit-il pour son modèle ? — Envers qui avait-il une dévotion spéciale ? — Comment expira-t-il ? — Pourquoi l'Eglise l'a-t-elle donné comme patron aux enfants de chœur ?

RÉFLEXION. — **Comme elle est magnifique, cette cohorte d'élus que leur pauvreté volontaire, leur courage, leur innocence ont rendus dignes de suivre Dieu pas à pas ! Comme elle est ravissante, l'histoire des passages des saints sur la terre ! "Tous sont beaux, forts, victorieux. De grandes lueurs les environnent, leur visage resplendit." — (Emile Zola.)**

PENSÉE. — **La sainteté n'attend pas le nombre des années.**

LVIII. — Une Héroïne.

Colonel, qui commande un régiment.
Garnison, soldats qui gardent une place.
Stupéfaits, frappés d'une grande surprise.
Frénétiques, très vifs.
" **Tory,** " signifie ici anglais.
Munitions, provisions de guerre.
Anxiété, inquiétude.
Broncher, hésiter.

En 1777, pendant la guerre de l'indépendance, un fort américain, sous le commandement du colonel Shepherd, fut attaqué par une bande de sauvages, dirigés par un chef *tory*.

L'attaque fut si soudaine et imprévue, que la petite garnison du fort fut faite prisonnière et massacrée. Le commandant et environ une douzaine de soldats échappèrent à l'ennemi et résolurent de vendre leur vie aussi chèrement que possible.

Ils tinrent bon ; mais l'ammunition fut bientôt épuisée et le colonel se demandait ce qu'il allait faire, s'il ne recevait pas de secours.

La situation était critique. Il s'agissait de son salut et de celui de ses braves compa-

gnons. Soudain, il se rappelle avoir laissé dans un vieux hangar, à quelques pas du fort, un baril de poudre. Mais comment transporter ce baril dans l'enceinte de la muraille, sans exposer la vie d'un soldat ?

Il tint conseil. Trois soldats offrent leur vie, mais comme ils n'étaient plus qu'une poignée, un seul tout au plus pouvait être sacrifié.

Les trois braves se disputaient généreusement l'honneur de sauver la garnison. Mais comme ils ne pouvaient s'entendre, Elisabeth Jane, jeune fille, s'avança et dit au colonel :

" Colonel, vous ne pouvez sacrifier un seul de ces hommes. Vous avez besoin de chacun d'eux. Moi, je suis inutile ici, laissez-moi aller chercher la poudre. Je sais où elle est et je n'ai pas peur."

Le colonel et les soldats restèrent stupéfaits en présence d'une telle audace et d'un tel dévouement. Ils tâchèrent d'ébranler la résolution de la jeune fille, mais en vain.

Le colonel ouvrit la porte et Elisabeth franchit rapidement l'espace qui séparait le fort du vieux hangar. Les sauvages l'avaient

découverte, et cependant, chose étrange, ils ne firent aucun mouvement pour l'arrêter.

Quelques minutes après, elle reparut avec le baril enveloppé dans son châle. C'était le moment critique. Les soldats épiaient son retour avec une intense anxiété.

La jeune fille s'élance à travers l'espace ; mais cette fois, les sauvages, devinant une ruse, font pleuvoir sur elle une nuée de flèches.

Sans broncher un instant, Elisabeth presse le pas. Les sauvages n'osent pas s'aventurer trop près du fort et continuent à tirer de loin. Les flèches sifflent à ses oreilles sans toutefois l'atteindre, et elle franchit la porte du fort avec son précieux fardeau, au milieu des hourras et des applaudissements frénétiques de la garnison.

Cette poudre permit d'ouvrir un feu nourri sur les sauvages, qui prirent la fuite.

QUESTIONNAIRE. — Qu'est-ce qu'une héroïne ? — Pourquoi Elisabeth Jane est-elle appelée héroïne ? — Racontez son acte de dévouement et de bravoure. — Quel effet produisit son audace sur les sauvages ? — Comment fut-elle reçue par la garnison ? — A quoi servit la poudre ?

Grammaire.

COMPLEMENTS.

[Les *compléments* sont des mots qui complètent la signification du verbe. Il y a deux sortes de compléments : le complément *direct* et le complément *indirect.*

Le complément *direct* répond à la question *qui* ou *quoi* faite après le verbe : *Jean étudie sa* LEÇON. Jean étudie *quoi ? Sa leçon. Leçon* est complément direct de *étudie.*]

Trouver les compléments directs des verbes des dix premiers alinéas du morceau ci-dessus.

RÉFLEXION. — **S'il est doux de mourir pour la patrie, il ne l'est pas moins de vivre pour elle, de lui consacrer son temps, ses forces et le meilleur de son cœur.**

LIX. — SEPT MINUTES DE PIE IX.



Pie IX.

Vatican, palais du pape, à Rome.

Monsignor, titre honorifique.

Grommeler, murmurer entre les dents.

Mordiller, mordre légèrement.

Par une claire matinée d'octobre, en 1863, j'aperçus à quelques pas, en descendant l'escalier du Vatican qui donne sur la place Saint-Pierre, un groupe de soldats français qui discutaient avec des gestes animés.

Le plus âgé, dont la moustache était grisonnante, s'avance à ma rencontre :

" Monsignor," dit-il d'une grosse voix...

— Je n'ai pas l'honneur d'être un monsignor, répondis-je, je suis un ancien soldat comme vous, et Français comme vous.

" Bon ! " s'exclame joyeusement le vieux brave, en faisant vigoureusement signe aux camarades d'approcher.

Ils allongent le pas comme un seul homme, et les treize figures s'épanouissent quand il leur jette ces mots : C'est un Français...

" Pour lors, monsieur, me dit l'orateur de la compagnie, voici la chose : les camarades et moi, nous avons notre congé ; mais avant de nous en retourner au pays, nous voudrions voir le pape. Vous comprenez, ça ferait de la peine, là-bas, à la vieille bonne femme de mère s'il fallait lui dire qu'on a quitté Rome sans voir le pape.

" Or donc, si c'était un effet de votre bonté d'aller dire au pape : " Il y a en bas, " quatorze troupiers français qui voudraient " saluer Votre Majesté, rapport à la vieille " mère ! " Pour sûr, mon cher Monsieur, que le pape vous répondra : " Faites monter Cha- " pizot et ses camarades ! " Voilà, monsignor.

— Pour arriver au Saint-Père, dis-je, il faut demander audience ; d'ici à quelques jours vous aurez certainement une réponse favorable.

— Mais, répondent en chœur les quatorze troupiers, nous partons ce soir !

— Oh ! alors, c'est impossible.

— Si c'est comme cela, grommelle Chapizot, en mordillant sa moustache, si le pape n'a pas tant seulement cinq minutes à donner à des soldats qui montent la garde à Rome depuis quatorze ans..., la vieille bonne femme de mère ne voudra pas le croire...

— Les instants du Saint-Père sont absorbés ; cependant, dis-je aux troupiers, attendez-moi, je ferai de mon mieux.

— A la bonne heure ! fit gaiement Chapizot, notre affaire est dans le sac. En place, repos ! "

(A SUIVRE.)

QUESTIONNAIRE. — Quel est ce groupe qui s'anime sur la place Saint-Pierre ? — Que veulent ces gens ? — Pourquoi tiennent-ils tant à voir le Pape ? — Ne peuvent-ils pas attendre ?

RÉCITATION. — *A qui la poupée ?*

" Enfants, à qui cette belle poupée?
— C'est la mienne! — Du tout, elle est à moi.
— Non pas, la tienne a la tête coupée."
Et chacune tirait à soi.
Hélas! au bout d'une minute,
Pauvre poupée, objet de leur dispute,
Etait arrachée en lambeaux!
Le son coulait de son corps en morceaux.
Et comme chacune s'entête,
L'une eut les pieds, l'autre la tête!

(Imité de L. RATISBONNE.)

RÉFLEXIONS. — L'envie est la passion des petits esprits, des mauvais cœurs, des âmes basses. L'envie veut le mal pour le mal. Ce vice est si honteux, que non seulement on craint de l'avouer, mais que l'on cherche à se le cacher à soi-même.

LX. — LA MONNAIE.

Se détériorer, se gâter, perdre de sa valeur.

S'oxyder, être *mangé* par la rouille.

Lingot, morceau de métal fondu.

Liséré, raie étroite qui borde un objet.

Quand deux hommes veulent échanger leurs produits, rien de plus simple si ce sont

des produits de même valeur : une paire de souliers contre un chapeau. Mais on ne peut échanger une hache contre un cheval, un habit pour une maison.

On ne peut pas non plus donner un morceau de son bœuf ou un mur de sa maison. Il faut donc une marchandise qu'on puisse échanger contre les objets dont on a besoin, une marchandise qui puisse être partagée en portions plus ou moins grandes, selon la valeur du produit désiré.

De l'étoffe pourrait remplir cet office. Mais il ne serait guère commode d'emporter avec soi des ballots d'étoffe pour en couper des morceaux à mesure qu'on entrerait chez l'épicier, chez le cordonnier, chez le boulanger.

Et puis, ces commerçants, ces ouvriers, ont peut-être assez de vêtements chez eux ; si toutes les pratiques leur apportent de l'étoffe, ils pourront en revendre, et voilà tout le monde marchand du même objet que personne ne voudra plus acheter !

Aussi, pour les échanges, au lieu de ballots d'étoffe, nous nous servons de métaux qui

sont l'or, l'argent et le cuivre. Ces métaux ont sur les étoffes ou sur les autres instruments d'échange le grand avantage d'être moins encombrants, et de ne pas se détériorer par l'usage.

Le plus précieux de ces métaux est l'or. Puis viennent l'argent et le cuivre.

Ces métaux représentent une valeur réelle à cause de leur rareté, du travail qu'ils ont coûté aux ouvriers qui les ont extraits des mines et réduits à l'état de monnaie, et enfin à cause des avantages qu'ils offrent à un plus haut degré que les autres métaux.

L'or et l'argent ne s'oxydent pas comme le cuivre, ne se rouillent pas comme le fer au contact de l'air ou de l'eau ; ils sont durs et ne s'usent pas comme le plomb.

Tout le monde accepte cette marchandise-là à la place des autres; parce qu'on sait qu'elle s'échange sans difficulté. Je vous fais un habit ; vous me donnez pour la peine une pièce d'or ; avec cette pièce d'or je pourrai m'acheter du pain, de la viande, etc.

Les marchands me donneront ces denrées pour mon argent, parce qu'ils savent que

d'autres personnes le leur prendront à leur tour pour leur donner en échange du fil, des aiguilles, du papier, des meubles, etc.

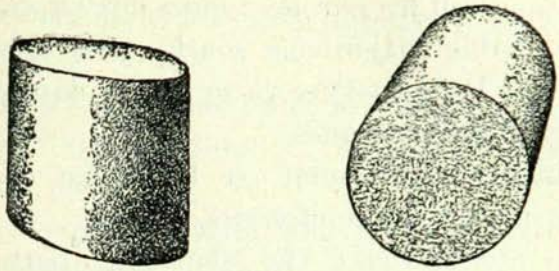
La *monnaie* est donc la marchandise universelle qui facilite les échanges entre les hommes.

Pour qu'on ne soit pas trompé sur la valeur de chaque pièce de métal, elle possède une marque. Autrefois, on pesait les lingots à mesure qu'on les acceptait. Maintenant c'est inutile. Ils portent leur prix écrit. Chaque pièce de monnaie a une empreinte qui indique le pays où elle a été frappée, l'année et la valeur.

Un liséré est gravé tout alentour pour qu'on ne puisse pas la rogner, et diminuer ainsi sa valeur.

QUESTIONNAIRE. — Quand l'échange de deux produits est-il possible ? — Quelles conditions devrait réunir une marchandise pour pouvoir être échangée contre des objets de valeur différente ? — Le fabricant de toile pourrait-il payer toujours avec de la toile ? — Pourquoi les métaux sont-ils préférables aux étoffes comme instruments d'échange ? — Avec quels métaux fait-on la *monnaie* ? — Expliquez l'utilité de la monnaie. — Que marque-t-on sur les pièces de monnaie?

Dessin et grammaire.



Cylindres.

Donner deux compléments directs à chacun des verbes suivants :

Vendre.	Cueillir.	Gagner.
Ecrire.	Lancer.	Acheter.
Laver.	Chanter.	Allumer.
Ouvrir.	Etudier.	Arroser.

LXI. — Sept minutes de Pie IX (suite et fin).

Client, qui confie ses affaires à un autre.

Emboîter le pas, marcher derrière un autre.

Voix de stentor, voix puissante.

Comme une trombe, c'est-à-dire avec bruit et précipitation.

Sillonnent, coulent sur.

Bronzée, brûlée au soleil.

Je remonte chez Monseigneur Pacca.

" Monseigneur, lui dis-je, Votre Excellence a devant elle l'avocat de quatorze soldats français qui ne veulent pas quitter Rome

sans voir un moment le Pape ; et je conclus en rapportant les paroles mêmes de Chapizot.

L'aimable majordome sourit, puis m'objecte que le Saint-Père va se rendre dans un instant à Sainte-Agnès.

J'insiste ardemment, si bien que Mgr Pacca me dit : Attendez-moi.

Me croirez-vous ? le cœur me battait comme s'il s'était agi de la perte ou du gain d'une bataille. Mais ce ne fut pas long.

" Vite, vite, me crie Monseigneur, courez chercher vos soldats ; Sa Sainteté n'a que sept minutes à leur donner."

Je redescends au galop, je cours à mes clients :

" Vite, le Saint-Père est attendu à Sainte-Agnès ; mais pour des soldats français, Pie IX daigne retarder son départ de sept minutes. "

Un éclair de bonheur brille sur la figure de Chapizot et de ses camarades. Fous de joie, ils emboîtent mon pas, franchissent en courant le seuil du palais, saluent les Suisses au passage, gravissent quatre à quatre le grand escalier de marbre, traversent comme

une trombe la cour Saint-Damase et sont introduits dans une salle décorée de marbres précieux.

Chapizot, le shako sous le bras, commande d'une voix de stentor : " A droite ! alignement ! fixe ! "

Au même instant, une porte s'ouvre, et Pie IX apparaît.

" Genou, terre ! "

Les quatorze soldats fléchissent le genou, la main au front, immobiles, graves, émus. Pie IX s'approche des troupiers, parle à chacun d'eux avec la plus grande affection et leur donne chapelets et médailles pour leurs familles.

En arrivant au quatorzième, Pie IX dit avec un accent de bienveillance : Ah ! voici un vieux soldat !

— Oui, mon Pape ! Chapizot [Jean-Marie], trois congés, quinze campagnes, en Afrique et à Rome, — deux blessures, — trois punitions en vingt ans et sept mois, — proposé pour la médaille militaire.—Fini mon temps, je vas rejoindre ma vieille bonne femme de mère, qui vous aime bien, mon Pape.

— Trois punitions seulement ? dit Pie IX avec une inflexion de voix finement malicieuse, pendant qu'il va chercher une belle croix au ruban rouge.

— Oui, mon Pape. Si Votre Majesté veut voir mon livret ?...

— Voici, reprend Pie IX en souriant, un chapelet pour la vieille bonne femme de mère qui m'aime bien, et voici pour le vieux soldat qui n'a eu que trois punitions en vingt ans et sept mois."

Quand Chapizot voit scintiller devant ses yeux la croix de Saint-Grégoire, il devient fou de joie, il sanglote, de grosses larmes sillonnent sa figure bronzée.

Il veut dire sa félicité, son ivresse, son orgueil, sa reconnaissance, mais l'émotion lui coupe la parole, et l'on n'entend que ces mots entrecoupés:

" Ah ! mon Pape !... Ah ! mon Pape !...

En sept minutes, Pie IX avait fait quinze heureux. (Vte O. de Poli.)

QUESTIONNAIRE. — Que fait l'avocat des soldats français ? — Qu'objecte le majordome ? — Combien de minutes le Pape peut-il accorder ? — Que font Chapizot et ses soldats ? —

Que demande le chef en voyant apparaître Pie IX ? — Que dit le Saint-Père à Chapizot ? — Réponse de celui-ci. — Que va chercher Pie IX ? — Attitude de Chapizot !

RÉFLEXION. — Il n'est pas de jour où l'on ne puisse rendre la situation de quelqu'un meilleure.

LXII. — Thomas Morus.

Chancelier, celui qui a la garde des sceaux.

Apostasie, abandon de sa religion.

Condescendre, céder aux volontés de quelqu'un.

Monarque, roi.

Relâcher, diminuer, abandonner.

Déraisonnable, qui manque de raison.

Thomas Morus, grand chancelier d'Angleterre, s'est rendu justement célèbre par sa fermeté à défendre le parti de la vertu. Henri VIII. qui avait d'abord mérité du Pape le titre de défenseur de la foi par des écrits remarquables en faveur de la religion, s'étant plus tard séparé de l'Eglise, voulut entraîner son royaume dans le schisme.

Thomas Morus refusa d'apostasier à la suite du roi et condamna ouvertement l'impiété et la conduite du monarque. La fermeté du chancelier excita la colère du prince

et le ministre courageux fut jeté en prison.

Le prisonnier reçut un jour la visite de sa femme, qui essaya de persuader son mari de condescendre aux volontés injustes du monarque. Elle lui représenta d'un côté la ruine et la désolation entière de sa famille, et de l'autre les grands avantages que le prince lui promettait, s'il voulait relâcher quelque chose de cette fermeté trop sévère et trop scrupuleuse pour le temps.

Morus, après l'avoir écoutée, lui demanda combien de temps il pourrait jouir des bienfaits et de la faveur du roi.

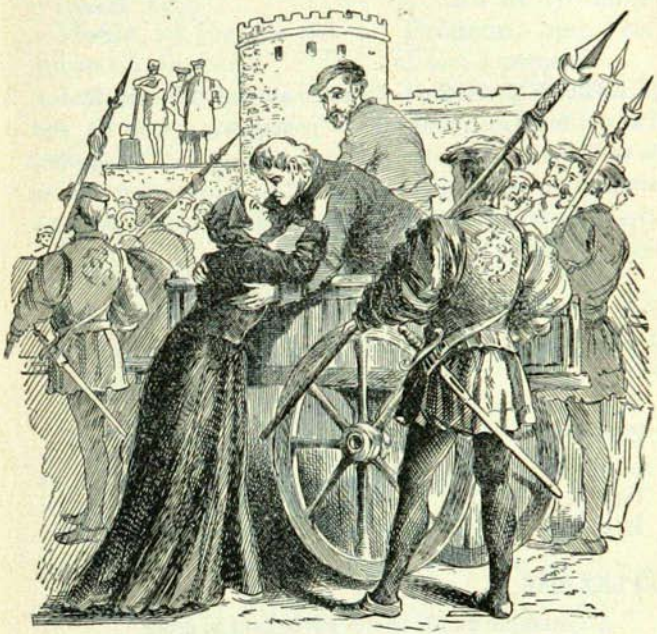
" Vous êtes encore en âge, répondit-elle, d'en jouir au moins vingt ans."

Le grand homme répliqua :

" Allez, insensée que vous êtes ; quoi ! me croyez-vous si fou que je préfère quelques misérables avantages d'une fortune temporelle à des biens infinis que j'attends dans l'éternité ? "

En se rendant au supplice, Morus fit la rencontre de sa fille qui se précipita dans les bras de son père en sanglotant :

— Mon père, dit-elle, de grâce, sauvez votre vie et notre fortune.



Ma fille, j'aime mieux la mort...

— A Dieu ne plaise, ma fille, que je me rende coupable d'une lâcheté si déraisonnable. Sachez que j'aime mieux la mort que de perdre le bonheur qui m'est réservé dans le paradis.

Sa généreuse constance fut récompensée

par la couronne du martyre qu'il reçut à Londres, où il eut la tête tranchée pour la défense de la foi. (CAT. HIST.)

QUESTIONNAIRE. — Dites ce que fut Thomas Morus. — Par qui fut-il emprisonné ? — pourquoi ? — Que lui conseilla sa femme ? — Quelle réponse reçut-elle ? — Quelle rencontre fit-il en marchant au supplice ? — Que lui demanda sa fille ? — Que lui répondit-il ? - Comment mourut ce courageux ministre de Henri VIII ?

Grammaire et invention.

Donner deux compléments directs à chacun des verbes suivants :

Vaincre.	Approuver.	Tracer.
Célébrer.	Briser.	Cultiver.
Craindre.	Fuir.	Témoigner.
Polir.	Donner.	Implorer.
Répandre.	Chanter.	Ecouter.

RÉFLEXIONS. —

" A l'exemple du Christ qui porte haut sa croix,
Le cœur le plus brisé ne perd pas l'espérance ;
Au plus fort du danger, il dit à Dieu : Je crois !
La résignation adoucit la souffrance. "

Il n'y a rien de beau comme le spectacle du juste aux prises avec l'adversité. Son âme, fortement enracinée dans la foi, s'émeut sans trouble, souffre sans défaillance, attend la fin de l'orage avec calme et confiance. La fermeté chrétienne, si rare, suppose une grande force d'âme, un courage vigoureux, soutenu par la foi, stimulé par l'espérance et nourri par la charité.

LXIII. — L'Aiguille.

Meule, ici, roue de grès qui sert à aiguiser.

Javelot, espèce de bâton terminé par un fer aigu.

Poinçon, outil pointu qui sert à percer.

Rainure, entaille faite en long.

Quel est l'enfant qui n'a vu sa mère ou sa grande sœur, l'aiguille à la main, passer de longues heures à l'ouvrage, quelquefois dès le matin avant le jour, et souvent le soir, fort avant dans la nuit?

Petite aiguille qui rends tant de services aux riches et aux pauvres, d'où viens-tu ?

La petite aiguille a d'abord été un fil, mais un fil d'acier. Ce fil, plus ou moins gros, se dévide sur un rouet. On le met en écheveaux que l'on coupe avec des ciseaux un peu forts. Chacun des brins de ce fil est taillé ensuite en morceaux deux fois aussi longs qu'une aiguille.

Sur une meule, un ouvrier aiguise les deux extrémités du fil, puis on le coupe en deux parties égales. Voilà deux javelots pointus; ils pourront bien percer l'étoffe, mais quelle

difficulté pour faire passer le fil de chanvre ou de coton dans le trou qu'aura fait le petit javelot ! L'étoffe se referme après son passage, et c'est toujours à recommencer sans résultat.

Que faut-il donc ? Il faut que le fil qui doit coudre soit attaché au petit javelot et le suive partout où il passera. Il n'y a pour cela qu'un bon moyen, c'est de faire un trou dans l'aiguille.

Mais c'est là qu'il faut de l'adresse ! Faire un trou dans une planche, vous vous en chargeriez bien. C'est moins facile sur ce petit poinçon d'acier. On saisit l'aiguille avec des pinces, on la place sur une enclume ; d'un coup de marteau on aplatit la tête ; d'un autre coup on fait à l'un des côtés aplatis une petite rainure ; puis autant de l'autre côté.

Regardez une aiguille, et vous verrez cette rainure au-dessus et au-dessous du trou où passe le fil. Dans ces rainures, on frappe encore une fois au milieu, d'abord d'un côté, puis de l'autre, pour diminuer l'épaisseur de l'acier.

Il ne reste plus qu'à enlever la mince pe-

tite pellicule qui se trouve entre les deux creux, et le trou est fait. Ce trou, pour parler correctement, il faut l'appeler le *chas*.

Ce sont généralement des enfants qui sont chargés de ce travail délicat, qui demande surtout de l'adresse et du coup d'œil. On dit que ces petits ouvriers deviennent si habiles qu'ils s'amusent quelquefois à percer un trou dans un cheveu, et à y enfiler un autre cheveu.

Je pense, mes amis, qu'il vous faudrait de fameuses lunettes pour en venir à bout.

Lorsque les aiguilles sont faites, il faut les *tremper*, afin de les rendre plus dures et de meilleur usage. Voici en quoi consiste cette opération. On les fait rougir au feu sur une plaque de tôle, et on les jette brusquement dans l'eau froide.

Elles deviennent alors moins souples ; elles ne peuvent plus se tordre entre les doigts sans se casser. On les cuit et les recuit jusqu'à ce qu'elles soient à la fois souples et solides.

Avant de les livrer au commerce, il faut encore les polir, leur donner le brillant. Pour cela, on les mouille d'huile, et on répand sur

elle une poudre fine très dure appelée *émeri*.

Réunies en paquets de centaines de mille, enfermées dans des sacs de toile, elles sont remuées et frottées durement entre deux tables. Après quoi, pour les nettoyer, on les fait passer par un bain chaud d'eau de savon.

Les trier, les affiler une dernière fois, redresser celles qui se sont courbées, les ranger par égale longueur, les placer proprement dans les étuis de papier où elles se vendent, c'est le travail de la fin.

Plusieurs de ces opérations se répètent jusqu'à dix fois chacune, et la moindre aiguille, avant d'arriver aux doigts de la couturière, a passé par les mains de plus de cent vingt travailleurs. (CAUMONT.)

QUESTIONNAIRE. — Qu'est-ce qu'une aiguille ? — Comment s'y prend-on pour percer le chas ? — Pourquoi une pointe sans trou ne serait-elle pas commode ? — Qu'est-ce que tremper les aiguilles ? — A quoi sert cette opération ? — Comment fait-on pour les polir ? — En combien de mains passe une aiguille avant d'être prête à être vendue ?

RÉCITATION. — *Le Refrain de l'Aiguille.*

Mignonne petite aiguille,
Glisse, glisse dans ma main,
Toi, si fine et si gentille,
Tu seras mon gagne-pain.

Avec ta pointe aiguisée
Tu peux coudre ou bien broder,
Repriser l'étoffe usée,
Ourler, border ou piquer.

Grâce à toi chacun possède
Riche ou pauvre un vêtement.
Si l'on n'avait pas ton aide,
Comment ferait-on vraiment?

Passons un fil dans la tête,
Puis au bout faisons des nœuds.
Maintenant te voilà prête;
Tu vas courir où je veux.

Mignonne petite aiguille,
Glisse, glisse dans ma main,
Toi, si fine et si gentille,
Tu seras mon gagne-pain.

(E. DUPUIS.)

LXIV. — Un Enfant au cœur d'or.

Gisant, étendu par terre.
En un clin d'œil, en un moment.
Signore, monsieur.
Violacée, qui tire sur le violet.
A fond de train, à très grande vitesse.
Se désoler, se chagriner, pleurer.
Rompue, exercée au métier.
Bambino, petit garçon.

Par une chaude matinée du mois d'août — il y a quelque quatre-vingt-trois ans — deux voyageurs suivaient en voiture la route qui conduit d'Anagni au bourg de Carpineto, en Italie.

L'un des voyageurs était un jeune abbé, à la figure maigre et sévère ; l'autre, un gracieux enfant d'une dizaine d'années, l'air bon, l'œil intelligent et vif.

La voiture était arrivée à moitié chemin entre Anagni et Carpineto.

" Giovanni, cria tout à coup l'enfant, arrêtez, arrêtez ! Monsieur l'abbé, voyez-vous là-bas, près du fossé, le long de la route ?... "

Et la main de l'enfant montrait, à une certaine distance, un petit berger gisant dans l'herbe et la poussière.

La voiture s'arrêta, on entendait des cris plaintifs. En un clin d'œil, Gioachino — c'était le nom de l'enfant — saute à terre et arrive auprès du petit berger.

" Qu'as-tu, mon ami ? Pourquoi pleures-tu ? — C'est que je souffre tant! Voyez, signore ! "

Le pied du petit était tout meurtri et horriblement enflé ; la chair écorchée en plusieurs endroits avait une teinte violacée ; il s'en échappait des gouttes de sang noir.

" Mon pauvre ami, s'écria Gioachino, ayant peine à cacher son émotion, qui t'a mis dans cet état ? Comment est-ce arrivé ?

— Une voiture lancée à fond de train m'a écrasé le pied : je n'ai pas eu le temps de me garer...

— Et la voiture ne s'est pas arrêtée ?

— Non, signore.

— Le conducteur de la voiture n'a pas arrêté son cheval pour descendre et te porter secours ?

— Ah ! oui, dit le pauvre blessé, en secouant tristement la tête ; mais il a bien vite disparu sans s'occuper de moi.

— Le vilain, le cruel !

— Mon Dieu, mon Dieu, continua le petit berger en sanglotant, que vais-je devenir ?

— Voyons ! ne te désole pas comme cela : je vais commencer par te soigner de mon mieux. Je suis un peu médecin, moi. Nous verrons ensuite. "

Le petit berger sourit.

Gioachino avait remarqué non loin de la route un petit ruisseau où coulait une eau limpide. Vite il y vole.

Faisant alors avec ses deux mains serrées une soucoupe profonde, le nouveau Samaritain puise de l'eau, et l'apporte comme un précieux trésor, avec des précautions infinies.

Alors il lave doucement, bien doucement, les plaies saignantes, bande ces plaies avec sa cravate, et, de son mouchoir de soie, les enveloppe prestement, comme l'eût fait une sœur de charité rompue au métier, tout en souriant et plaisantant le bambino.

" N'est-ce pas, mon petit Oidipous, que cela va mieux maintenant ? Je te disais bien que je suis un peu médecin. "

Oidipous souriait de plus en plus.

" Que vous êtes bon ! signore, que vous êtes bon ! " disait-il en soupirant et levant les yeux au ciel.

(A SUIVRE.)

QUESTIONNAIRE. — Pourquoi dit-on de l'enfant qu'il avait un cœur d'or ? — Où se rendait-il ? — En compagnie de qui ? — Qu'aperçoit-il ? — Racontez les soins qu'il porte au blessé ? — Comment s'y prend-il ? — A qui pouvait-on le comparer ?

Grammaire et invention.

Joindre deux verbes aux substantifs suivants considérés comme compléments directs :

Le pain.	La terre.	Sa famille.
L'eau.	Une lettre.	Un conte.
Les parents.	Sa patrie.	La voix.
Le danger.	Sa religion.	La rue.

LXV. — Le Renard et la Cigogne.

Compère le renard se mit un jour en frais,
Et retint à dîner commère la cigogne.
Le régal fut petit et sans beaucoup d'apprêts :
Le galant, pour toute besogne,
Avait un brouet clair ; il vivait chichement.
Ce brouet fut par lui servi sur une assiette :
La cigogne au long bec n'en put attraper miette ;
Et le drôle eut lapé le tout en un moment.
Pour se venger de cette tromperie,

A quelque temps de là, la cigogne le prie.
Volontiers, lui dit-il; car avec mes amis



Je ne fais point cérémonie.
A l'heure dite, il courut au logis
De la cigogne son hôtesse;
Loua très fort sa politesse;
Trouva le dîner cuit à point.
Bon appétit surtout; renards n'en manquent point.
Il se réjouissait à l'odeur de la viande
Mise en menus morceaux, et qu'il croyait friande.
On servit, pour l'embarrasser,
En un vase à long col et d'étroite embouchure.
Le bec de la cigogne y pouvait bien passer;
Mais le museau du sire était d'autre mesure.
Il lui fallut à jeun retourner au logis,

Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris,
Serrant la queue, et portant bas l'oreille.

Trompeurs, c'est pour vous que j'écris:
Attendez-vous à la pareille.

(La Fontaine.)

En frais, en dépense.
Le galant, le drôle.
Besogne, préparatif.
Brouet, espèce de soupe.
Chichement, en avare.
Le prie, l'invite à dîner.
Laper, boire en tirant la langue.
Cuit à point, bien cuit, ni trop, ni trop peu.
Friande, d'un goût excellent.

Grammaire et invention.

Donner deux sujets à chacun des verbes suivants :

Protègent.	Subissent.	Viennent.
Admirent.	Attendent.	Chantent.
Creusent.	Partent.	Mangent.
Sautent.	Crient.	Meurent.

Répondre par une phrase aux questions suivantes :

En combien de jours se divise un mois ? — une semaine ? — une année ? — En combien d'heures se divise le jour ?—Comment se divise l'heure ? — Combien y a-t-il de secondes dans une minute ? — Qu'est-ce qu'un jour ? — une heure ? — une minute ? — Qu'est-ce qu'un siècle ? — Qu'est-ce qu'un lustre ? — Combien de mois contient une saison ? — Quelles sont les quatre saisons ? — Qu'est-ce qu'un trimestre ? — Qu'est-ce qu'un semestre ?

RÉFLEXIONS. — " **Un trompeur est toujours puni.** " Il se fie à son adresse ; il croit, parce qu'il est malin, qu'il ne sera jamais trompé, et cette confiance le perd. Il oublie vite le mal

qu'il a fait aux autres ; mais les autres ne l'oublient pas et saisissent la première occasion de se venger.

Un trompeur doit être sur ses gardes ; car on ne l'aime pas. — Soyez loyal ; les gens vous aimeront et auront confiance en vous ; être loyal, c'est le meilleur moyen de vivre tranquille et de réussir dans ses affaires. — (L. Moy.)

LXVI. — Un Enfant au cœur d'or.

(SUITE ET FIN.)

Infirmier, qui prend soin des malades.

Perché, situé, bâti.

Prévenir, avertir.

Favoris, barbe de chaque côté du visage.

Caravane, ici, les personnes qui marchaient en compagnie de l'enfant.

Astiqué, propre, rangé.

Faire invasion, se précipiter.

L'infirmier avait terminé son opération. Oidipous ne disait rien ; mais il n'en pensait pas moins.

" Si Monsieur l'abbé voulait bien me le permettre, dit Gioachino timidement, on transporterait le pauvre blessé dans la voiture."

Le pauvre blessé pleurait. Il avait peur.

" Voyons, Oidipous, il ne faut pas pleurer, il ne faut pas avoir peur. On va te conduire au château, au château de ma mère, un beau château, tu verras. On fera venir un médecin ; il te soignera...

— Oui, mais en attendant, mes parents....

— Où habitent tes parents? dit l'abbé, que cette réflexion de l'enfant avait ému.

— Là-bas, Père, dans ce village que vous apercevez, perché comme un nid d'oiseau, sur le sommet de la montagne.

— Sois tranquille, dit Gioachino, sois tranquille. Ma mère fera prévenir tes parents afin qu'ils ne soient pas inquiets."

Le berger, rassuré par la tendresse de son petit protecteur, resta tranquille. Il ouvrait ses grands yeux bleus, et regardait tour à tour la belle voiture, les jolis chevaux blancs, le cocher aux favoris touffus, aux habits richement galonnés.

Le bon Gioachino avait l'œil constamment ouvert sur son blessé, ne perdant pas de vue un seul de ses mouvements. La meilleure des mères ne veille jamais avec une plus tendre sollicitude sur son enfant malade au berceau.

L'abbé ne disait rien, mais du coin de l'œil il observait et faisait ses réflexions.

On arrive au château. Etonnement de la châtelaine en voyant l'hôte étranger que son fils lui amène. Mais quand elle eut appris de

l'abbé ce qui s'était passé, elle pleura de joie en pressant sur son cœur le bon petit Gioachino.

Les parents du blessé furent immédiatement prévenus et le médecin appelé en toute hâte. Gioachino rayonnait d'allégresse.

Quelques jours après, grâce à un traitement habile, Piétro Oidipous, redevenu Piétro Falcone, pouvait regagner son village sur le sommet de la montagne. Gioachino devait accompagner son petit blessé.

Un matin, de grand matin, au moment où les oiseaux du parc saluaient de leurs joyeux refrains le retour de la lumière, une bruyante caravane quittait le château pour la montagne. Quatre voyageurs la composaient, l'abbé, Gioachino, Piétro — l'ex-Oidipous, — et Giovanni, le cocher.

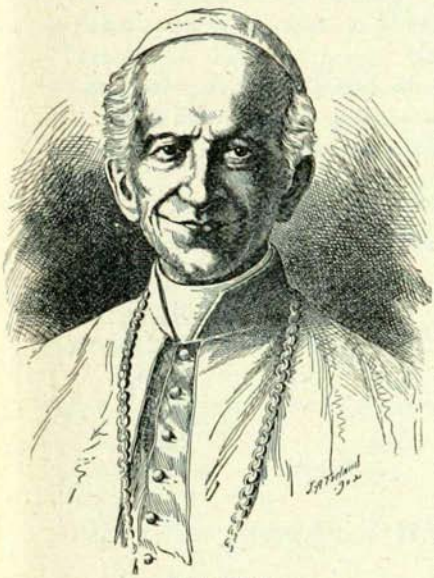
L'abbé, ce jour-là, était d'une gaieté folle. Gioachino et Piétro se tenaient par la main, trottinant et caquetant, au pas dru : ils avaient, avant de se quitter, tant de choses importantes à se dire.

Il était maintenant très beau, le petit Piétro Falcone, parfaitement astiqué et, grâce

à la bonne châtelaine, tout de neuf habillé.

On arrive au village. Halte au milieu de la place, près de la citerne bien connue du petit Piétro.

Après quelques mots échangés rapidement à voix basse, Piétro prend la tête de la colonne et fait un geste ; le *bataillon* enfile une rue étroite, et, marchant au pas militaire, fait tout à coup invasion dans la chaumière du vieux Falcone, au moment où le berger prenait avec sa femme son modeste repas de lait et de fromage.



Léon XIII.

Tableau !

. . . . . .

Chers lecteurs, qui avez lu cette histoire véridique autant qu'édifiante, voulez-vous

savoir maintenant quel était ce bon petit Gioachino, cet *enfant au cœur d'or?*

C'était Gioachino (Joachim) Pecci, aujourd'hui Léon XIII. (DIVERS.)

QUESTIONNAIRE.—Que propose Gioachino à M. l'abbé? — Pourquoi le petit blessé hésite-t-il? — Comment est-il rassuré? — Que se passe-t-il durant le trajet au château? — Comment fut-on reçu par la châtelaine? — Racontez le départ pour la montagne et l'arrivée à la chaumière de Piétro.... Qui était Gioachino, l'enfant au cœur d'or?

Grammaire et invention.

Donner un sujet et un complément direct aux verbes suivants :

Chantait.	Fait.	Reçut.
Ecrivait.	Amène.	Cultiva.
Coupait.	Lave.	Bâtit.
Tirait.	Donne.	Lut.
Suivait.	Boit.	Récita.

LXVII. — LETTRE.

Plombières, le 18 juillet 1866.

Bonjour, mon cher petit Pierre. Bonjour aussi, ma chère grosse Marguerite. C'est à Pierre que j'écris, parce que

c'est Pierre qui m'a écrit ; mais je parle à vous deux, parce que je vous aime tous les deux.

Quand Marguerite m'écrira, je lui écrirai. Pourquoi Marguerite ne m'écrit-elle pas ? Elle dit qu'elle est trop petite ; mais quand Pierre n'avait que l'âge de Marguerite, il m'écrivait.

Marguerite pourrait écrire, si elle voulait travailler. Alors je lui répondrais. Elle recevrait des lettres sur lesquelles il y aurait : "A Mademoiselle Marguerite Veuillot, rue du Regard, n° 5."

Et le portier dirait : Voilà une demoiselle que l'on traite comme un garçon.

Ce n'est pas tout. Je donnerais à Marguerite tout ce qu'elle me demanderait par écrit : des images, du papier blanc, des crayons, des poupées à ressort. Mais elle n'écrit pas.

Toi, Pierre, mon cher neveu, tu écris, et tes lettres me font beaucoup de plaisir ; mais elles me feraient bien plus de plaisir encore, si tu t'appliquais davantage à mettre bien l'orthographe. Fais attention à cela. L'homme doit se distinguer par la correction. Je désire aussi que tu écrives plus gros.

Il y a une autre chose que je désire bien plus, mon neveu et ma nièce : c'est que vous soyez sages. Il paraît que ça ne va pas très bien depuis quelques jours.

Vous vous battez, vous criez, vous n'obéissez pas à votre maman.

Ni le bon Dieu, ni papa, ni moi, ni tante Elise, ni personne ne peut être content de cette conduite.

Mes petits enfants, faites plaisir au bon Dieu et à tous ceux qui vous aiment, soyez sages et obéissants.

C'est par ce moyen que Marguerite apprendra à écrire et que Pierre mettra bien l'orthographe et écrira gros, et deviendra un fameux homme.

En attendant, je vous embrasse.

Louis Veuillot.

LXVIII. — Ennemis et Alliés.

Allié, qui agit d'accord avec quelqu'un, qui combat le même ennemi que lui.

Vanné, opération par laquelle on nettoie le blé.

Ensaché, mis dans un sac.

Texture, la nature, l'arrangement, la disposition d'un corps.

Becmares, insectes à étui.

Corps et biens, soi et tout ce qu'on possède.

Le cultivateur a des ennemis :

Les chenilles, les limaces, les hannetons dévorent les feuilles des légumes et des arbres. Les guêpes s'attaquent aux plus beaux fruits. Les fourmis, les pucerons, une innombrable quantité d'insectes à peine visibles altèrent la texture des plantes et les rendent stériles.

Des nuées de sauterelles s'abattent sur les champs et les brûlent. Cachés dans la terre, des vers rongent les racines et les coupent.

Ce n'est pas tout. Au grenier, les insectes et les vers s'en donnent à cœur joie au milieu du blé, des noix, des pommes, etc. Les rats sortent de leurs trous et viennent faire bombance.

Ils n'ont pas tous les mêmes goûts. Les

mulots sont des rats des champs qui mangent la provision sur pied ; les souris aiment mieux le beau froment vanné, rentré et ensaché.

L'homme ne viendrait jamais à bout de tant d'ennemis s'il n'avait à son secours de nombreux alliés et défenseurs.

Il y a d'abord presque tous les oiseaux, qui font une guerre continuelle aux insectes et qui s'en nourrissent, ainsi que leurs petits.

Le crapaud n'est pas joli, c'est vrai ; mais laissez-le vivre, car il nettoie nos jardins des limaces, des becmares et des fourmis. Il nous fait du bien et ne nous fait aucun mal.

On ne peut en dire autant de la taupe, dont les longues traînées souterraines peuvent devenir nuisibles aux végétaux tendres.

La chauve-souris fait la guerre aux hannetons et aux papillons de nuit qui produisent tant de milliers de chenilles.

La chouette fait la chasse aux souris qui pillent dans le grenier une bonne partie de la récolte, et déploie souvent autant d'habileté que le meilleur chat.

Il y a une sorte de souris qu'il ne faut pas

détruire : c'est la musette ou musaraigne, qui se distingue facilement des autres par son museau pointu et qui ne se nourrit que de vers de terre.

Il est inutile aussi de tuer la couleuvre, qui vit de mulots et de souris, ou l'orvet, petit serpent inoffensif qui croque les sauterelles.

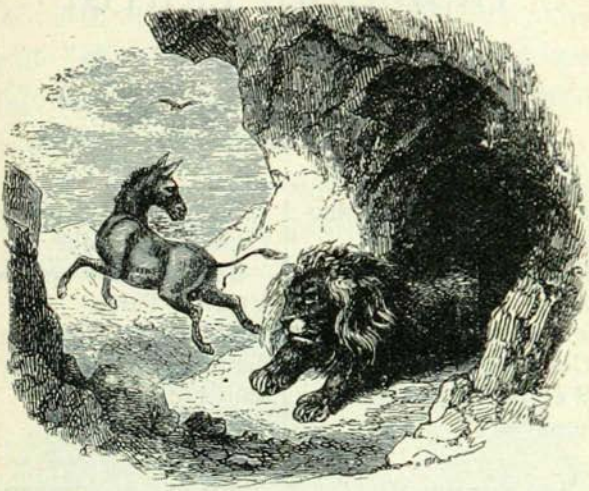
Quand vous attrapez des hannetons, écrasez-les ; mais ne mettez pas le pied sur le petit grillon, joli scarabée doré, d'un vert éclatant, qu'on appelle le *jardinier*, parce qu'il détruit les limaces, les hannetons et les chenilles.

Et dire qu'il y a des cultivateurs qui s'amusent à détruire leurs plus utiles alliés, se livrant ainsi corps et biens à leurs ennemis !

(D'après CAUMONT.)

QUESTIONNAIRE. — Quels sont les ennemis du cultivateur ? — Est ce seulement dans les champs que les récoltes sont en danger ? — Quels sont les alliés du cultivateur ? — A quoi servent le crapaud, la taupe, la chouette, la chauve souris ? — Faut-il laisser vivre le hanneton ? — Et le grillon ? — Que font les cultivateurs qui détruisent les animaux utiles ?

RÉCITATION. — *Le lion devenu vieux.*



Ah ! c'est trop...

Le lion, terreur des forêts,
Chargé d'ans et pleurant son antique prouesse,
Fut enfin attaqué par ses propres sujets,
Devenus forts par sa faiblesse.
Le cheval s'approchant lui donne un coup de pied ;
Le loup, un coup de dent ; le bœuf, un coup de corne.
Le malheureux lion, languissant, triste, et morne,
Peut à peine rugir, par l'âge estropié.
Il attend son destin, sans faire aucunes plaintes ;
Quand voyant l'âne même à son antre accourir :
Ah ! c'est trop, lui dit-il ; je voulais bien mourir ;
Mais c'est mourir deux fois que souffrir tes atteintes.

(La Fontaine.)

TROISIÈME PARTIE.

LXIX. — Mort de Napoléon Ier.

Payer leur tribut, succomber à la mort.

D'écarter l'Eglise, de vivre comme s'il n'y avait pas de religion.

Congédier, faire sortir.

S'échauffer, s'animer, s'émouvoir.

Sainte-Hélène, île de l'océan Atlantique.

Seine, rivière qui coule à travers Paris.

Viatique, communion donnée aux malades en danger de mort.

Les empereurs tout comme les plus humbles sujets doivent payer leur tribut à la mort. Dans la prospérité ou sur le chemin de la gloire, il est assez commode d'écarter l'Eglise; mais au seuil de l'éternité la foi pousse l'homme dans les bras de cette bonne Mère. C'est ce qui arriva à Napoléon.

Sur son rocher de Sainte-Hélène, en face de la mort, il congédia ses médecins et fit venir l'abbé Vignoli, son aumônier, et lui dit:

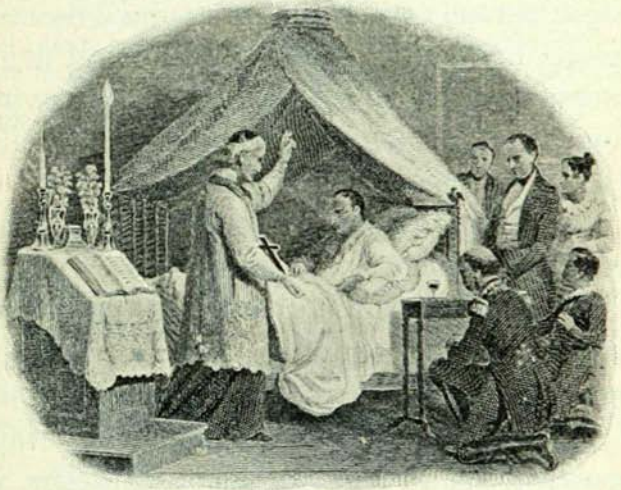
" Je suis né dans la religion catholique, je

veux remplir les devoirs qu'elle impose et recevoir les sacrements qu'elle m'offre."

A cette nouvelle, certains officiers redoutaient l'effet que cette décision, qu'ils appelaient une faiblesse, allait produire à Paris.

Là-dessus, Napoléon s'échauffa :

" Que sont donc tous les hommes, dit-il, que serai-je bientôt moi-même ? — Pourriture. Tout cela passe. Jésus-Christ subsiste."



Napoléon mourant.

L'empereur se confessa et l'abbé Vignoli lui administra le Viatique et l'Extrême-Onction.

Après avoir accompli ce grand acte, Napoléon dit au général Montholon :

"Je suis heureux d'avoir satisfait à mon devoir. Je vous souhaite, général, à votre mort le même bonheur. J'ai toujours eu la foi ; le son des cloches me fait plaisir et la vue d'un prêtre m'émeut. Je voulais faire un mystère de tout ceci, mais c'est de la faiblesse."

Cet homme extraordinaire expira à Sainte-Hélène, le 5 mai 1821. Son agonie dura deux jours et fut cruelle. Il rendit l'âme juste au moment où le soleil se couchait dans l'Océan. Il avait cinquante-deux ans.

Un seul prêtre et quelques amis prièrent pendant plusieurs jours près de ce corps inanimé. Enfin, lorsque le tombeau qui devait le contenir fut terminé, les amis de l'empereur suivis du gouverneur et des soldats de la garnison, le portèrent au lieu où il devait reposer jusqu'au jour où, selon ses désirs, il a été transporté sur les bords de la Seine.

La terre venait de recevoir la plus grande existence humaine depuis César et Charlemagne. (DIVERS.)

QUESTIONNAIRE. — Les grands hommes ont-ils besoin de l'Eglise tout comme le dernier de leurs sujets ? — Pourquoi ? — Que fit Napoléon en face de la mort ? — Que répondit-il aux officiers qui entravaient sa conversion ? — Qui lui administra les derniers sacrements de l'Eglise ? — Qu'avoua-t-il avant de mourir ? — A quel âge expira-t-il ? — Où reposent aujourd'hui les cendres de cet homme extraordinaire ? - Cherchez sur la carte géographique la petite île Sainte-Hélène ?

RÉFLEXIONS. — Napoléon est sans contredit l'une des plus grandes figures de l'histoire. " Il fit trop de bien pour en dire du mal et trop de mal pour en dire du bien. " Sa fin édifiante répare dans une certaine mesure les scandales de sa carrière. Il avait demandé dans son testament de " reposer sur les bords de la Seine, parmi les Français qu'il avait tant aimés ! " Ce vœu ne fut exaucé qu'en 1840. Son cercueil fut reçu par Louis-Philippe " au nom de la France " et déposé sous le dôme de l'Hôtel des Invalides. — (J.-R. M...)

LXX. — La Cuisine.

Art, travail qui exige de la méthode, du goût.

Être absorbé, être appesanti au point de ne pouvoir s'occuper de rien.

Se résigner, accepter sans se plaindre une chose pénible.

Luxe, ce qui n'est pas indispensable au bien-être.

" Maman, disait un jour la petite Jeanne en aidant sa mère à éplucher les légumes pour le pot-au-feu, les animaux ne font rien cuire, eux, et ils ne s'en trouvent pas plus mal."

La maman sourit : " Quelle idée singulière tu as là, Jeanne ! Aimerais-tu par hasard manger dans un coin de la cour un morceau de viande crue, une poignée d'épis ou quelques grosses pommes de terre ?

— Ce serait trop dur à manger : le blé me craquerait sous les dents, je ne pourrais jamais déchirer ni avaler des morceaux de chair crue ou de pomme de terre.

— Eh bien, tu as trouvé déjà une des raisons pour lesquelles nous faisons la cuisine. Les hommes ont reçu de Dieu une intelligence que les bêtes n'ont pas. Ils ont remarqué qu'en faisant cuire leurs aliments ils pouvaient les rendre plus faciles à broyer, et par conséquent à digérer.

Chez certains animaux, tant que dure le travail de la digestion, toute activité cesse ; l'animal est comme absorbé par cet effort et reste à demi engourdi ou endormi.

Si l'homme n'avait rien autre chose à faire que de manger, il pourrait se résigner à perdre aussi quelques heures après chaque repas pour sa digestion. Mais celui qui veut avoir du pain à manger doit commencer par

le gagner, et s'il était obligé d'interrompre son travail pour digérer en paix, il risquerait de jeûner bien souvent.

L'homme a donc dû, non par gourmandise, mais par nécessité, rechercher tous les moyens de faciliter son alimentation, et la cuisson est le premier de ces moyens ; elle rend les aliments plus nourrissants et plus sains.

As-tu vu ce que je viens de mettre dans la marmite ?

— Oui, maman : une poignée de sel. J'avais oublié l'autre jour d'en mettre dans la soupe et papa s'est bien moqué de ma soupe sans sel. J'y prendrai bien garde une autre fois.

— En effet, nous ne pouvons presque rien manger sans sel : ni pain, ni légumes, ni viande. Le sel est le plus indispensable des condiments.

Il y en a d'autres dont on ne se passe guère plus : les uns *acides* comme le vinaigre, les autres *âcres* et piquants comme la ciboule, l'oignon, la moutarde, le cresson.

D'autres nous plaisent par leur odeur qui nous aide à manger des aliments fades et dont le goût ne nous plaît pas : ainsi le cer-

feuil, le persil, le thym, l'estragon. Le poivre surtout excite l'appétit par sa saveur et par son odeur.

Enfin la graisse, l'huile, le beurre et toutes les sauces sont autant de moyens de varier les aliments, et d'empêcher que le palais et l'estomac ne s'en dégoûtent.

Tout cela, mon enfant, c'est de la bonne et simple cuisine de ménage. Une mère de famille est bien heureuse, va, pendant que le père est à l'ouvrage, et les enfants à l'école, de leur préparer avec tout le soin possible une bonne nourriture.

Elle est bien payée de toutes ses peines et elle dit à Dieu dans son cœur : " Donnez-nous ainsi tous les jours notre pain quotidien ! "

(D'après CAUMONT.)

QUESTIONNAIRE. — Quelle découverte a faite l'homme que les animaux ne feront jamais ? — Pourquoi est-il nécessaire que l'homme ne soit pas fatigué par sa digestion ? — Quel moyen a-t-il trouvé pour cela ? — Quels sont les principaux condiments dont on se sert pour donner un bon goût aux mets et exciter l'appétit ? — A quoi songe une bonne mère de famille en faisant sa cuisine ?

Grammaire et invention.

Donner un complément aux verbes qui suivent :

Que peut-on étamer ? — ébrancher ? — racler ? — rédiger ? — signer ? — cacheter ? — corriger ? — défricher ? — vanner ? — faucher ? — critiquer ? — moudre ? — récompenser ?

LXXI. — Bien attrapé.

S'émousser, perdre de sa clarté.

S'éclipser, s'obscurcir.

Superflu, de trop.

Troupier, soldat.

Le premier commandement de Dieu résume en deux mots nos obligations envers lui : *Adorer, aimer.*

Adorer Dieu, c'est lui rendre l'hommage, l'honneur et le respect que nous lui devons comme à notre souverain seigneur et maître. Aimer Dieu, c'est lui renvoyer tous les sentiments de notre cœur, et chercher à lui plaire en toutes nos actions.

Aussi longtemps que l'enfant reste sous le regard de sa mère ou séjourne à l'école, il se livre sans peine, comme par besoin, par instinct, aux diverses pratiques du culte extérieur.

Laissez-le grandir. Si sa formation pre-

mière n'a pas été complète ou s'il ne se tient pas sur ses gardes, peu à peu sa foi s'émoussera et finira par s'éclipser. Le naufrage de sa vertu ne sera pas éloigné.

Vous le retrouvez transformé. Il rougit de se mettre à genoux, de faire le signe de la croix, de prier et surtout d'aller à la messe.

Oh ! la messe, c'est bon pour les enfants et les femmes, dira-t-il.

C'est ce que dit un jour un soldat en rentrant de la caserne sous le toit de sa bonne mère. Le dimanche arrive.

" Pierre, viens-tu à la messe avec moi? demande la mère.

— Ah! voyez-vous, ma mère, j'ai voyagé, j'ai vu Paris ; j'ai acquis bien des connaissances dont ne se doute pas celui qui reste dans son village ; vous sentez bien que j'en sais maintenant trop long pour prier comme les bonnes femmes!

— Ah ! tu n'as plus besoin du bon Dieu, maintenant que tu as vu Paris!

— Mais si, ma mère ; mais je raisonne et je me dis: Il ne m'arrivera que ce qui doit

m'arriver ! il est donc superflu de rien demander et d'ennuyer le bon Dieu. "

La bonne mère va seule à la messe. Rentrée chez elle, elle ne prépare rien pour le repas. Le troupier arrive à l'heure du dîner. La table est vide, pas de feu dans la cheminée.

" Ah çà ! ma mère, est-ce que nous dînons en ville, aujourd'hui ?

— Non.

— Mais vous n'avez rien préparé.

— C'est que, vois-tu, ton raisonnement m'a éclairée. Je me suis dit comme toi : Inutile de m'inquiéter ; si mon fils doit faire un bon repas, il le fera ; s'il doit s'en passer, il s'en passera ; tu vois que je m'instruis aussi bien vite. "

Le fils comprit la leçon. Revenu au bon sens, il dit à sa mère : " Ma mère, faites votre fricot, et dimanche prochain nous irons à la messe ensemble. " (DIVERS.)

QUESTIONNAIRE. — En quoi se résume le premier commandement de Dieu ? — Qu'est-ce qu'adorer Dieu ? — qu'est-ce qu'aimer Dieu ? — Pourquoi voit-on des jeunes gens rougir plus tard d'aller à l'église ? — Quelle leçon donna un jour une mère à son fils soldat qui ne voulait plus aller à la messe ?

RÉCITATION. — *Le chien qui lâche sa proie pour l'ombre.*

Chacun se trompe ici-bas:
On voit courir après l'ombre
Tant de fous qu'on n'en sait pas,
La plupart du temps, le nombre.
Au chien dont parle Esope il faut les renvoyer.



Ce chien voyant sa proie en l'eau représentée,
La quitta pour l'image, et pensa se noyer.
La rivière devint tout d'un coup agitée;
A toute peine il regagna les bords,
Et n'eut ni l'ombre ni le corps.

(La Fontaine.

LXXII. — " Je veux être catholique. "

Exclure, retrancher.
Insérer, publier.
Noire, affreuse.
Prodiguer, multiplier.
Impitoyablement, sans pitié, sans égards.
Economies, épargnes.
Intimes, connues de la mère seule.

Il y a à peine quarante ans, à New-York, lorsqu'on demandait une domestique par la voie des journaux, on avait soin le plus souvent d'exclure les catholiques.

Un jour, une annonce de ce genre ayant paru dans l'un des principaux journaux de la ville, une pauvre jeune fille irlandaise se présenta à l'adresse indiquée.

Comme elle procédait à l'exibition des références d'usage, la maîtresse de la maison lui dit :

" Mais, d'abord, êtes-vous catholique ?

— Oh ! madame, certainement je suis catholique, répondit la jeune fille.

— Vous n'avez donc pas lu l'annonce que j'ai fait insérer dans le journal ? Je ne veux absolument pas de catholique dans ma maison.

— Oui, madame, je l'ai lue votre annonce ; mais, qu'importe que je sois catholique, pourvu que je sois une bonne et fidèle domestique et que je vous serve bien. Essayez, madame, et si vous n'êtes pas satisfaite de moi, vous serez toujours libre de me renvoyer."

A ce petit discours, qu'elle trouve plein de sagesse, la dame ne répond d'abord que par le silence. Elle fixe un instant la jeune fille, et frappée de son extérieur simple et modeste, elle lui dit :

" Eh bien ! entrez, et nous verrons ! "

Pendant de longues semaines, la pauvre enfant eut à subir de dures persécutions et de la part des maîtres et de la part des nombreux serviteurs de la maison. Mais la foi de cette fervente chrétienne resta inébranlable.

Quelques mois se passent et voici qu'une noire épidémie envahit la ville. Deux enfants de la maison sont subitement atteints du mal contagieux. Serviteurs et servantes désertent leurs maîtres,

L'Irlandaise, elle, reste seule au poste, fidèle, généreuse, dévouée, prodiguant ses soins le jour et la nuit aux enfants malades, jusqu'à guérison complète.

Trois ans plus tard, un nouveau malheur vient s'abattre sur cette famille ; une faillite anéantit sa fortune. Tout fut impitoyablement vendu.

Or, il y avait dans la maison un petit meuble précieux, cher au cœur de la mère pour des raisons intimes. La domestique le savait. Elle l'achète, malgré son prix élevé, du fruit de ses économies, et le fait placer dans la chambre de sa maîtresse.

Quand celle-ci rentra, elle n'aperçut que les quatre murs dénudés ; mais, à la vue du petit meuble, qu'elle ne croyait plus revoir, elle pâlit et s'écrie toute tremblante :

" Est-ce possible ! ce meuble est encore là !

— Madame, il ne partira pas, reprit la jeune fille, il est à vous ! Je l'ai acheté ; je suis heureuse de vous l'offrir. "

La dame n'y tint plus ; les yeux mouillés de larmes, elle tomba dans les bras de sa domestique et s'écria :

" Oh ! que votre religion est admirable ! Votre dévouement héroïque pour mes enfants m'avait ébranlée ; votre générosité d'aujourd'hui termine l'œuvre.

" C'en est fait : *Moi aussi, je veux être catholique !* "

QUESTIONNAIRE. — Pourquoi refusait-on autrefois, aux Etats-Unis, d'engager des catholiques pour domestiques ? — Pourquoi fit-on exception pour cette Irlandaise ? — Prouva-t-elle à sa maîtresse qu'elle valait mieux que les autres servantes ? — Dans quelle occasion ? — Quelle autre preuve d'attachement fournit à sa maîtresse la jeune Irlandaise ? — Quel effet produisit cette générosité ?

Invention.

De quelle chose se sert-on pour :

Sucrer, ensemencer, peindre, tricoter, cacheter une lettre, éteindre le feu, saler, cartonner, vacciner, soufrer, graisser les roues d'une voiture, ferrer un cheval, conserver les cornichons, produire la vapeur, faire des ficelles, blanchir les murs, crayonner, écrire ?

LXXIII. — Jacques Cartier.



Jacques Cartier.

Mouiller, jeter l'ancre.

Saint-Malo, port de mer, en France.

Equipage, tous ceux qui servent à bord d'un bâtiment.

Cingler, faire voile.

Jacques Cartier, que l'on considère comme le découvreur du Canada, naquit à Saint-Malo, en France, en 1494.

Dès sa jeunesse, il brilla par son courage, son talent et sa vertu. Plus tard, son dévouement, sa diligence et son expérience le firent choisir pour aller à la recherche de nouvelles terres par delà l'Océan.

Il fit voile de Saint-Malo, le 20 avril 1533, avec deux navires portant un équipage de cent vingt-deux hommes et aborda, le 10 mai, à l'île de Terre-Neuve. De là il fit route au

sud et traversa une baie profonde qu'il nomma baie des Chaleurs.

Il poursuivit son expédition ; mais la violence des vents le força à chercher un refuge dans la baie de Gaspé. L'équipage débarqua sur le rivage et Cartier y fit planter une croix sur laquelle il fit graver cette inscription : Vive le roi de France !

Après avoir pris possession du pays au nom de François Ier, Cartier retourna en France rendre compte de ce premier voyage. Le roi, ayant jugé qu'il serait utile d'avoir un établissement dans cette partie de l'Amérique, confia à Cartier trois navires et de bons équipages.

Il remit à la voile le 19 mai 1635 et arriva à Terre-Neuve le 19 juillet. De Terre-Neuve il cingla vers le golfe, dans lequel il pénétra le 10 août. Il donna à ce golfe le nom de Saint-Laurent en l'honneur du saint dont on chômait la fête ce jour-là.

Ayant remonté le fleuve, Cartier découvrit le Saguenay et vint mouiller auprès d'une île, qu'il nomma *île aux Coudres*. Se voyant alors engagé fort avant dans un pays inconnu,

il s'occupa de chercher un port pour mettre ses vaisseaux en sûreté durant la saison de l'hiver.

Le septième jour du mois de septembre, après avoir entendu la messe avec son équipage, le navigateur partit de l'île aux Coudres et, au delà, il trouva une grande île toute verdoyante de bois et de vignes sauvages, l'île d'Orléans.

Au bout de l'île d'Orléans, Cartier découvrit une petite rivière qui lui parut propre à servir de port à ses bâtiments. Il s'y arrêta et la nomma rivière Sainte-Croix, appelée depuis rivière Saint-Charles.

Le lendemain il reçut la visite du chef des sauvages de Stadaconé — aujourd'hui Québec, — et explora les environs de la bourgade.

Le 19 septembre il partit de Stadaconé pour Hochelaga avec quelques gentilshommes et quelques mariniers. Dans leur voyage les Français aperçurent sur les rives du fleuve un grand nombre de cabanes habitées par des sauvages adonnés à la pêche.

La petite expédition arriva à Hochelaga — aujourd'hui Montréal — le 2 octobre 1535. (A SUIVRE.)

QUESTIONNAIRE. — Où naquit Cartier ? — en quelle année ? — Par quoi brilla-t-il dans sa jeunesse ? — Quand eut lieu son départ de Saint-Malo ? — Où aborda l'équipage ? — Que fit le découvreur en débarquant sur le rivage ? — Comment fut-il accueilli par le roi de France ? — Où aborda-t-il dans son deuxième voyage ? — Que découvrit-il successivement en remontant le fleuve ? — De Stadaconé où se dirigea Cartier avec ses compagnons ?

RÉCITATION. — *Sol canadien.*

Sol canadien, terre chérie,
Par des braves tu fus peuplé;
Ils cherchaient, loin de leur patrie,
Une terre de liberté.
Nos pères, sortis de la France,
Etaient l'élite des guerriers,
Et leurs enfants de leur vaillance
N'ont jamais flétri les lauriers.

Respecte la main protectrice
D'Albion, ton digne soutien;
Mais fais échouer la malice
D'ennemis nourris dans ton sein.
Ne fléchis jamais dans l'orage,
Tu n'as pour maîtres que tes lois!

Tu n'es point fait pour l'esclavage,
Albion veille sur tes droits.

(ISIDORE BÉDARD.)

LXXIV. — LES ALLUMETTES CHIMIQUES.

Chimie, science qui enseigne comment tous les corps sont composés et peuvent être décomposés.

Phosphore, corps simple qui brûle facilement et qui est lumineux dans l'obscurité.

Toutes les fois que nous voulons allumer du feu nous n'avons qu'à prendre une allumette et à la frotter sur une surface non polie en bois ou en pierre.

Avant les allumettes chimiques on avait la pierre à feu, dont on se sert encore à la campagne ; peut-être même avez-vous vu plus d'une fois votre grand-père prendre dans sa poche, pour allumer sa pipe, son briquet, c'est-à-dire une petite pièce d'acier et un fragment de silex ou pierre à feu.

Il plaçait sur la pierre à feu un morceau d'amadou ; puis avec la pièce d'acier il frappait sur le bord du silex, et vous voyiez jaillir des étincelles qui enflammaient promptement

le morceau d'amadou. Il n'y avait plus qu'à le placer tout allumé dans la pipe pour faire prendre le tabac.

Ce moyen de faire du feu est très ancien ; mais il en existe un plus ancien encore et qui est le premier dont les hommes se soient servis. Il consistait à frotter très fort et pendant longtemps un morceau de bois dur contre un morceau de bois blanc.

Il y a encore aujourd'hui des sauvages qui n'en connaissent pas d'autres. Ils creusent dans un bloc de bois un trou assez profond, et mettent dans ce trou un bâton pointu, qu'ils font tourner entre les deux mains extrêmement vite ; au bout d'un moment le bâton devient chaud, on sent une odeur de brûlé, puis on voit un peu de fumée, et enfin le feu paraît.

Songez combien ce serait incommode, si chaque fois que nous avons besoin de feu, il fallait employer, pour en allumer, une ou même plusieurs heures.

A l'époque de l'invention des allumettes, le travail de fabrication était lent. On préparait d'abord de petits blocs de bois ; puis

un ouvrier les fendait, en long et en large, en petites tranches.

Mais il avait toujours soin de ne pas trancher tout à fait jusqu'au bout, de façon à ce que toutes les allumettes tenaient encore les unes aux autres par le bas.

Cela fait, on plaçait les blocs ainsi fendus dans un four chaud ; lorsqu'ils étaient bien secs, on trempait le bout fendu dans un bain de soufre fondu ; puis on préparait une pâte composée de phosphore, de gomme, d'eau et de sable fin.

L'eau faisait fondre la gomme ; la gomme attachait au bois le sable fin dont les grains rendaient le frottement plus rude, et par suite l'inflammation du phosphore plus rapide.

Cette pâte ainsi composée, on y trempait les allumettes par le bout soufré ; il ne restait plus après cela qu'à les faire sécher, d'abord à l'air, puis dans un four qui était chauffé, non pas avec du bois, mais extérieurement à l'eau chaude ou à la vapeur.

Au sortir du four on les mettait en paquets ou dans des boîtes et elles étaient livrées au commerce.

Aujourd'hui on a inventé des moyens de faire cette fabrication à la mécanique et en grandes quantités. La machine à fabriquer les allumettes se compose d'une rangée de petits couteaux qui fendent le bois verticalement en longues tranches minces, tandis qu'une lame aiguisée le coupe horizontalement.

Une autre machine trempe les allumettes dans le soufre. On devine le reste.

(D'après CAUMONT.)

QUESTIONNAIRE. — Par quels procédés nos ancêtres se procuraient-ils du feu ? — Nos allumettes sont-elles plus commodes ? — Comment s'y prit-on d'abord pour les fabriquer ? — Avons-nous aujourd'hui des moyens plus rapides de fabrication ? — Pourquoi devez-vous éviter de jouer avec des allumettes ?

LXXV. — JACQUES CARTIER (SUITE ET FIN).

Hochelaga, aujourd'hui Montréal.
Maïs, blé d'Inde.
Forêt vierge, qui n'a pas été entamée.
Panorama, tableau, vue d'ensemble.
Hanté, rempli.
Palissade, clôture de pieux ou de planches.

Les habitants d'Hochelaga accoururent en grand nombre au-devant des Français,

leur firent un très bon accueil, et leur apportèrent du poisson et du maïs.

Touché de la bonne volonté de ces sauvages, Cartier descendit à terre et leur distribua des présents. Le lendemain, il alla visiter la bourgade en compagnie de ses gentilshommes et de trois sauvages.

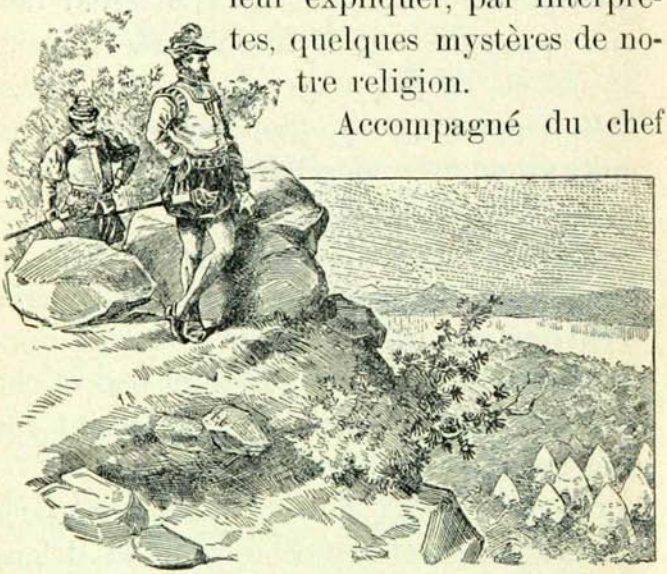
Après avoir traversé une magnifique petite forêt de chênes, ils se trouvèrent dans une campagne très fertile, plantée de maïs, au milieu de laquelle s'élevait Hochelaga. Cette bourgade était entourée de trois palissades circulaires bien liées entre elles, de la hauteur d'environ deux lances.

On y entrait par une seule porte. Elle renfermait une cinquantaine de cabanes, longues d'environ cinquante pas, sur douze à quinze de largeur, toutes construites en bois et couvertes de grandes écorces, artistement cousues les unes avec les autres.

Chaque cabane était abondamment pourvue de pierres et de flèches pour la défense de la place. Les habitants de la bourgade parlaient la langue huronne. Ils étaient doux et hospitaliers.

Cartier et sa suite furent reçus dans la place publique au milieu des démonstrations de la joie la plus cordiale. Pour eux, Cartier était un envoyé du *Grand-Esprit*. On pouvait lire sur la figure bronzée de ces habitants de la forêt l'expression d'un respect mêlé de curiosité.

Cartier profita de leur hospitalité pour leur expliquer, par interprètes, quelques mystères de notre religion.



Cartier à Hochelaga.

Accompagné du chef et de plusieurs habitants, l'explorateur gravit la montagne qui domine le fleuve et lui donna le nom de Mont-Royal.

Du sommet, le regard du marin contempla avec une religieuse admiration le vaste panorama de ce merveilleux pays ; à sa droite, les rapides du grand fleuve; devant lui, l'île Sainte-Hélène ; derrière lui et à sa gauche, d'immenses forêts vierges ombrageant un sol fertile.

Il descendit la montagne, le cœur débordant d'enthousiasme et l'esprit hanté de mille projets pour l'avenir.

Le lendemain de son arrivée à Hochelaga, l'expédition repartit pour Stadaconé où elle passa l'hiver.

Au printemps, avant de s'embarquer pour l'Europe, Cartier fit planter dans son fort une belle croix sur laquelle il fit graver l'écusson aux armes de la France, avec cette inscription : *François Ier, par la grâce de Dieu, roi des Français, règne.*

En 1541, François Ier ordonna une nouvelle expédition au Canada, sous le commandement de Cartier. La flottille, composée de cinq navires, avait des vivres pour deux ans. Cartier arriva à Sainte-Croix, le 23 août.

Il remonta le fleuve jusqu'à la rivière du

Cap-Rouge et y fonda un établissement, en attendant l'arrivée de M. de Roberval, nommé vice-roi du Canada. Mais les retards de M. de Roberval et les molestations des sauvages découragèrent les colons ; ce qui détermina Cartier, à l'ouverture de la navigation, au printemps de 1542, à se rembarquer pour la France avec tout son monde.

Ce fut son dernier voyage au Canada.

QUESTIONNAIRE. — En quelle année Cartier visita-t-il Montréal ? — Quel nom portait alors la bourgade sauvage ? — Quelle tribu habitait Hochelaga ? — Que firent les sauvages en voyant les étrangers ? — Comment Cartier fut-il traité ? — Qu'enseigna-t-il aux habitants de la bourgade ? — De quel point contempla-t-il la contrée environnante ?

RÉFLEXIONS. — Comme marin, Cartier reçut de son souverain la plus haute marque de confiance qu'il pouvait obtenir ; comme chrétien, la conduite de Cartier au cours de ses voyages démontre qu'il eut toujours pour principal motif de procurer la glorification du saint nom de notre Créateur et Rédempteur ; comme citoyen, sa carrière n'est qu'une longue suite d'actes de dévouement à ses concitoyens ; enfant dévoué de l'Eglise catholique, il ne perdit jamais l'occasion de donner des preuves de sa foi. — (N.-E. Dionne.)

LXXVI. — L'Assassin et le Prêtre.

Réduit, retraite, petit logement.

Vigneron, qui cultive la vigne.

Dissiper, dépenser, gaspiller.

Suffoquer, perdre la respiration.

Surmonter, dominer, maîtriser, calmer.

Magnanimité, grandeur d'âme.

Après la Révolution française, un vieux pauvre, dont l'existence pour tous était un mystère, venait s'asseoir régulièrement à la porte de la cathédrale de Lyon.

L'abbé Sorel de Vabriant, en allant dire sa messe, lui remettait tous les jours une aumône.

Ceci durait depuis vingt-cinq ans ; et un jour que l'abbé ne rencontra plus son pauvre, il s'en inquiéta et chercha à découvrir sa retraite, craignant qu'il ne fût malade. Il le trouva dans un mauvais réduit, couché sur la paille.

" Vous êtes bien bon, monsieur l'abbé, dit le pauvre, de vous souvenir d'un mendiant comme moi. Hélas ! je vais mourir, et il n'y a pas de pardon pour moi. "

Le prêtre l'encouragea.

" Ah ! si vous connaissiez mon horrible histoire, reprend le pauvre, vous penseriez comme moi.

— Dieu est miséricordieux, mon ami.

— Fils d'un pauvre vigneron, continua l'infortuné vieillard, je devins le serviteur de deux nobles maîtres. Je les ai trahis, je les ai dénoncés, je les ai accompagnés à l'échafaud et, pour prix de ma trahison, on m'a donné leurs biens que j'ai dissipés dans la débauche.

— Et Dieu vous a fait expier vos fautes dans la misère, interrompit le prêtre.

— J'ai été réduit pour vivre à mendier mon pain. Ah ! c'étaient deux bons maîtres. Voilà leurs portraits, M. l'abbé.

— Mon père ! ma mère ! s'écrie M. l'abbé Sorel.

— Grand Dieu ! et c'est moi qui suis leur assassin, reprit le pauvre. Vengez-vous, Monsieur. "

Le prêtre, un instant suffoqué, étouffe ses sanglots et, surmontant sa douleur, il embrasse le moribond, l'arrose de ses larmes, lui dit qu'il lui pardonne.

" Je fais plus, vieillard, je fais descendre sur toi le pardon du ciel. "

Le moribond, vaincu par la magnanimité du prêtre et par la grâce de Dieu, se repent de ses crimes et meurt chrétiennement.

Voilà le prêtre. Fussiez-vous les meurtriers de son père et de sa mère, si vous vous repentiez, il vous pardonnerait, vous serrerait sur son cœur et vous bénirait. (P. J. BERTHIER.)

QUESTIONNAIRE. — Qu'est-ce qu'un assassin ? — un abbé ? — une cathédrale ? — Que demandait le vieillard à la porte de l'église ? — Où l'abbé retrouva-t-il le mendiant qu'il avait perdu de vue ? — Pourquoi le vieillard désespère-t-il de son salut ? — Quel aveu fait-il au prêtre ? — Que fait M. Sorel en apprenant que son pauvre était l'assassin de son père et de sa mère ? — Et quelle fut la fin du misérable pécheur ?

Grammaire.

[Le complément *indirect* répond à l'une des questions *à qui, à quoi, de qui, de quoi, par qui, par quoi*, etc., faite après le verbe. Exemple : *Jean a donné une balle à* PIERRE. Jean a donné une balle *à qui ?* — A *Pierre.* Pierre est complément indirect de *a donné.*]

Avec les mots suivants : patrie, enfants, soleil, maître, herbe, arbres, *composer des phrases, dans lesquelles entrent un sujet, un verbe et un complément indirect.*

LXXVII. — Sainte Rose de Lima.



Sainte Rose.

Scrupuleusement, avec grande exactitude.

Martyre, ici employé pour épreuve.

Extase, ravissement d'esprit.

Affranchie des liens..., séparée du corps.

Compromettre une fortune, ruiner.

Rose naquit à Lima, capitale du Pérou, le 20 avril 1586. Son père et sa mère, d'origine espagnole, étaient de naissance honorable et de fortune médiocre.

Elle reçut à son baptême le nom d'Isabelle, mais la fraîcheur et la beauté de son visage lui firent donner plus tard le nom de Rose.

Dès sa plus tendre enfance, on vit briller en elle une piété angélique. Elle était douce, gaie, paisible et charitable. A cinq ans, elle fit vœu de virginité et à six ans elle jeûnait plusieurs fois par semaine.

La mère de Rose, fière de la beauté de sa fille, ne songeait qu'à la parer pour la faire mieux rechercher en mariage. Un jeune homme distingué par sa naissance et ses richesses se présenta à la maison de Rose. Les parents étaient au comble de la joie.

Mais la jeune fille déclara formellement qu'elle ne voulait pas d'autre fiancé que Notre-Seigneur. Ce fut une cruelle déception pour la famille. Aussi reproches, injures et mauvais traitements ne furent pas épargnés à Rose.

Elle endura tout avec patience et, pour détourner les regards du monde, elle coupa sa chevelure et s'efforça d'enlaidir son visage avec de la poudre de poivre des Indes.

Malgré les persécutions qu'elle subissait chez ses parents, elle pratiqua toujours scrupuleusement les devoirs de la piété filiale. Des revers continus ayant compromis la modeste fortune de son père, Rose se livra jour et nuit à de pénibles travaux pour soutenir sa famille.

Enfin, à force d'instances, elle obtint la permission d'entrer dans le Tiers-Ordre de

Saint-Dominique. Elle y prit l'habit à l'âge de vingt ans.

Après sa profession, sa ferveur s'accrut de jour en jour. Elle portait un rude cilice et, sur sa tête, un cercle garni intérieurement de pointes aiguës.

Elle avait obtenu la permission de se faire au fond du jardin du couvent une petite cellule très étroite et s'y était fabriqué un petit lit de bâtons noueux et de tuiles cassées.

A toutes ces mortifications, la Providence en ajouta de nouvelles. Elle fut éprouvée par toutes sortes de maladies, par des tentations horribles et par des désolations intérieures. Ce martyre dura quinze années.

L'épreuve cessa et Dieu inonda son âme d'ineffables délices. Elle fut jusqu'à sa mort presque continuellement en extase.

Un jour qu'elle était plongée dans une profonde méditation, Jésus lui dit: "Rose de mon cœur, tu seras désormais mon épouse!"

La Vierge Marie lui apparut plusieurs fois pour la consoler des peines de l'exil. Son bon ange, à son tour, venait converser avec elle des choses du ciel.

Enfin brilla le jour où son âme, affranchie des liens du corps, allait s'envoler vers la céleste patrie. Rose s'endormit doucement dans le Seigneur, le 24 août 1617, à l'âge de trente et un ans, après avoir reçu les sacrements de l'Eglise avec une piété séraphique.

Plusieurs miracles ayant été attestés juridiquement, Clément X canonisa, en 1691, cette vierge, qui a l'honneur d'être la première fleur de sainteté épanouie sur le sol de l'Amérique.

QUESTIONNAIRE. — Où et quand naquit Rose? — Pourquoi son nom de baptême Isabelle fut-il abandonné pour celui de Rose? — Par quelles vertus brilla cette sainte fille, dans son enfance? — Que fit-elle pour altérer la beauté de ses traits? — Dans quel ordre entra-t-elle? — Qu'imagina-t-elle pour se mortifier? — Comment Notre-Seigneur l'appela-t-il un jour? — A quelle époque mourut-elle?

RÉFLEXIONS. — Qu'elle est admirable la légion de vierges qui, dédaignant les appas d'un monde pervers, vont s'ensevelir dans la solitude du cloître pour y respirer le parfum des vertus!

Aussi pures que les nouveau-nés dans leurs langes,
Loin de l'orage humain, loin du monde charnel,
Coulant leurs chastes jours dont le terme est si proche,
Elles ont l'avant-goût du repos éternel.

(Leconte de Lisle.)

LXXVIII. — Préceptes de civilité.

1re partie.

Contredire, dire le contraire.
Honnête, civil, poli.
Décence, modestie.
Estropié, privé d'un membre ou de l'usage d'un membre.
Obliger, rendre service.

Saluez les ministres de la religion, les personnes consacrées au service de Dieu ou des pauvres. Découvrez-vous aussi chaque fois que vous passez auprès d'une croix. Comportez-vous à l'église avec décence et recueillement ; gardez-y le silence ; en entrant, offrez de l'eau bénite à ceux qui vous accompagnent.

Rendez à vos parents tous les petits services qui sont en votre pouvoir. Si vos parents ont des défauts ou des infirmités, supportez-les et n'ayez pas l'air de vous en apercevoir. Si vous êtes obligés de contredire, soit vos parents, soit toute autre personne, faites-le avec douceur, politesse et respect.

Soyez honnêtes, même avec vos inférieurs, même avec les hommes les plus grossiers.

Ne vous moquez jamais de personne, ni de vos parents, ni de vos maîtres, ni des vieillards, ni des infirmes, ni des estropiés.

Saisissez toutes les occasions d'obliger les autres ; et si vous êtes forcés de refuser un service qu'on vous demande, redoublez de politesse.

Saluez les autorités, les vieillards et toutes les personnes respectables que vous rencontrez.

Ne montrez jamais personne au doigt.

Si vous rencontrez un ami, saluez-le ; lorsque vous faites ou recevez une visite, restez la tête découverte ; si vous êtes souffrants, demandez la permission de vous couvrir.

S'il y a un mauvais pas à franchir, passez avant les personnes pour lesquelles vous devez avoir de la considération ; dans les autres cas, cédez-leur le pas.

Lorsqu'on salue une personne avec laquelle vous vous trouvez, rendez le salut comme si l'on vous avait salués vous-mêmes.

(A SUIVRE.)

REMARQUE. — [Afin d'inculquer profondément ces préceptes dans l'esprit des élèves, il sera bon de faire résumer le morceau ci-dessus au moyen de nombreuses questions et de sous-questions.]

RÉFLEXIONS. — La politesse est l'art de dire chaque chose d'une manière obligeante et de faire tout avec grâce, de façon que ceux qui nous quittent soient contents non seulement de nous, mais d'eux-mêmes.

RÉCITATION. — *Le Loup et l'Agneau.*

La raison du plus fort est toujours la meilleure:
Nous l'allons montrer tout à l'heure.

Un agneau se désaltérait
Dans le courant d'une onde pure;
Un loup survient à jeun, qui cherchait aventure,
Et que la faim en ces lieux attirait.
Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage?
Dit cet animal plein de rage:
Tu seras châtié de ta témérité.
Sire, répond l'agneau, que votre majesté
Ne se mette pas en colère;
Mais plutôt qu'elle considère
Que je me vas désaltérant
Dans le courant,
Plus de vingt pas au-dessous d'elle;
Et que par conséquent, en aucune façon,
Je ne puis troubler sa boisson.



Tu la troubles ! reprit cette bête cruelle ;
Et je sais que de moi tu médis l'an passé.
Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né ?
Reprit l'agneau, je tette encor ma mère.—
Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.—
Je n'en ai point.—C'est donc quelqu'un des tiens ;
Car vous ne m'épargnez guère,
Vous, vos bergers, et vos chiens.
On me l'a dit : il faut que je me venge.
Là-dessus, au fond des forêts
Le loup l'emporte, et puis le mange,
Sans autre forme de procès.

(La Fontaine.)

Si hardi de..., au lieu de — assez hardi pour.

Témérité, audace imprudente.

Je me vas désaltérant..., pour je vais me désaltérant.

Forme de procès, signifie: sans attendre davantage.

RÉFLEXIONS. — " La raison du plus fort est toujours la meilleure " veut dire ici que le plus fort, même quand il a tort, l'emporte très souvent sur le plus faible. Ne sont pas rares dans le monde les gens qui comme ce loup veulent avoir l'air d'être justes tout en étant violents et cruels.

LXXIX. — " JE NE FERAI PLUS PLEURER TA MÈRE. "

Abêti, stupide, avili, semblable à la bête.

Effusion, épanchement, démonstration d'amitié.

Caprice, fantaisie.

S'enivrer, étourdir sa raison par le vin.

Se convertir, changer de vie.

Une pauvre enfant avait vu souvent pleurer sa mère, et elle rougissait de honte quand le soir, presque tous les soirs, son père rentrait abêti par le vin.

Le jour où lui fut révélée la force de la souffrance, elle embrassa sa mère avec une effusion de tendresse qui fit tressaillir l'épouse affligée et lui dit: "Mère, soyez contente; bientôt, allez, père ne vous fera plus pleurer."

Et le lendemain, au repas du midi, le seul qui réunissait la famille, l'enfant accepta le potage, un morceau de pain et elle refusa tout le reste,

" Tu es malade ? dit la mère étonnée.

— Non, mère.

— Mange donc, dit le père.

— Pas aujourd'hui, père."

On crut à un caprice et on voulut punir l'enfant en la laissant à sa bouderie.

Le soir, le père revint ivre comme tous les jours ; l'enfant qui était couchée et qui ne dormait point, l'entendit blasphémer et elle se mit à pleurer.

Le lendemain comme la veille, elle refusa pendant le dîner, de toute autre nourriture que du pain et de l'eau.

La mère s'inquiète, le père se fâche.

" Je veux que tu manges, dit-il en colère.

— Non, répondit l'enfant avec fermeté, non, tant que vous vous enivrerez, que vous ferez pleurer ma mère et que vous blasphémerez ; je l'ai promis au bon Dieu et je veux souffrir pour qu'il ne vous punisse pas."

Le père baissa la tête. Le soir, il rentra

calme, et la petite fut charmante de gaieté, d'entrain et d'appétit.

Mais l'habitude entraîna encore le père. Le jeûne recommença. Cette fois, le père n'osa rien dire, seulement une grosse larme roula sur sa joue; il cessa de manger. La mère, elle aussi, pleurait; seule l'enfant restait calme.

Et lui se levant et pressant les mains de sa fille : " Pauvre *martyre*, dit-il, tu ferais toujours ainsi ?

— Oui, père, jusqu'à ce que je sois morte ou que vous soyez converti.

— Ma fille, ma fille, lève-toi, je ne ferai plus pleurer ta mère." (L'abbé S...)

QUESTIONNAIRE. — Pourquoi cette mère pleurait-elle si souvent ? — Quelle résolution héroïque prit la fille pour consoler sa mère et convertir son père ? — Que se passa-t-il au dîner du lendemain ? — Et le soir, qu'arriva-t-il ? — Que dit la fille à son père qui la menace ? — Que promit le père ?

RÉCITATION. — *Près de ta mère...*

Quand sur ton front une douleur se pose
Et que tes yeux se remplissent de pleurs,
Vite en son sein ta tête se repose,
Sa douce voix sait calmer tes douleurs.

Quand, trop léger, tu commets quelques fautes,
Et que ton père a fait voir son courroux,
Vite tu cours à ta mère, et tu sautes
Entre ses bras: " Père, pardonnez-nous! "

Quand le ciel gronde et qu'au loin la tempête
Frappe la vitre et fait siffler le vent:
" Mère, dis-tu, que je cache ma tête
Près de ton cœur "; là tu t'endors content.

(ALCUN.)

PENSÉE. — **La parole ébranle, l'exemple entraîne.**

LXXX. — PRÉCEPTES DE CIVILITÉ.

2e PARTIE.

Lorsque vous allez en voiture, laissez monter avant vous ceux pour qui vous devez avoir de la considération ; offrez le fond de la voiture aux dames, aux vieillards et aux personnes que vous devez honorer.

Lorsque des vieillards montent en voiture, soutenez-les par le bras ; si ce sont des dames, donnez-leur la main pour les aider à monter.

Si, en voiture, vous êtes en compagnie d'une personne honorable, ne vous mettez pas à côté d'elle sans y être invité, mais vis-

à-vis ; si vous êtes avec des supérieurs ou des dames, descendez le premier de voiture, pour les aider ensuite à descendre.

Si vous conduisez vous-même une voiture, empressez-vous de vous détourner à droite, pour laisser passer facilement chaque voiture que vous rencontrerez et celles qui, étant derrière la vôtre, veulent vous dépasser, parce qu'elles vont plus vite.

N'allez à bride abattue que s'il le faut absolument.

Criez gare à tous ceux que vous pourriez blesser ; ne donnez jamais de coups de fouet aux chevaux des autres.

Abstenez-vous de parler trop haut ou de rire par éclat en passant devant les habitations ou dans les rues du village.

Si vous avez l'habitude de fumer, abstenez-vous en présence des dames et de toute personne à qui vous devez le respect.

Saluez modestement les personnes que vous rencontrez, surtout celles qui seraient plus âgées que vous.

Répondez promptement à toutes les lettres

que vous recevrez ; soyez très exact à l'heure des réunions publiques auxquelles vous êtes invité. N'y cherchez pas les premières places.

Dans la société, ne soyez ni hardi ni trop timide ; parlez peu et écoutez beaucoup ; parlez de vous le moins possible, et toujours avec modestie ; n'interrompez pas celui qui parle.

Abstenez-vous de parler bas à l'oreille, de rire par éclat sans qu'on sache pourquoi, de bâiller sans vous couvrir la bouche.

Ne laissez personne sans lumière ; si vous entrez ou sortez, fermez la porte ; ne vous étendez pas sur les meubles.

Si l'on fait de la musique, abstenez-vous de battre la mesure et de chanter.

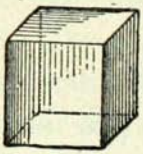
Ne mettez la main ni au nez, ni à la bouche, ni aux oreilles, ni dans les cheveux ; abstenez-vous de renifler, de cracher, de vous gratter. (A SUIVRE.)

REMARQUE. — [Faire résumer par des questions et sous-questions les préceptes contenus dans le morceau ci-dessus.]

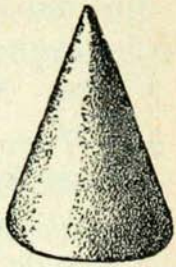
Dessin et grammaire.



Sphère.



Cube en relief.



Cône.

CONJUGAISONS. — MODES.

[Il y a quatre *conjugaisons*, qu'on distingue par la terminaison du présent de l'infinitif.

Les verbes de la 1re conjugaison ont le présent de l'infinitif terminé en *er*, comme *chant*ER, *parl*ER.

Ceux de la 2e conjugaison, en *ir*, comme *fin*IR, *dorm*IR.

Ceux de la 3e conjugaison, en *oir*, comme *recev*OIR, *v*OIR.

Ceux de la 4e conjugaison, en *re*, comme *rend*RE, *mord*RE.

Il y a cinq modes, l'*Indicatif*, le *Conditionnel*, l'*Impératif*, le *Subjonctif*, l'*Infinitif*.]

A quelle conjugaison appartiennent les verbes :

Cacher.	Tailler.	Battre.
Tordre.	Défendre.	Courir.
Trahir.	Pouvoir.	Boire.
Vouloir.	Suivre.	Voir.
Mentir.	Prier.	Réunir.
Grandir.	Avertir.	Descendre.

RÉFLEXIONS. — **Pour être poli, trois choses sont nécessaires : s'oublier soi-même, aimer les autres et fréquenter des personnes honnêtes. Une personne vaniteuse ne sera jamais polie. Se croyant une merveille, elle n'a d'égards pour qui que ce soit. Elle foule aux pieds tout ce qui gêne la liberté de ses allures. A son approche chacun s'observe ; sa présence gêne, fatigue, arrête toute expansion.**

LXXXI. — " Es-tu là, Jésus? "

Du sein d'une troupe enfantine
Un chérubin portant ses pas
Vers l'église la plus voisine,
Au tabernacle tend les bras.
Trop petit pour l'atteindre encore,
Il monte, s'assied sur l'autel,
Et là sa foi naïve implore
Notre adorable Emmanuel.

Toc! toc! et de sa main mignonne
Il frappe à la porte, disant:



" Es-tu là, Jésus? " Mais personne
Ne répond au petit enfant.
Sans perdre sa touchante audace,
Il frappe encore, et puis redit:

" Es-tu là?... réponds-moi de grâce,
" Au catéchisme on nous l'a dit."

Mais, si bien qu'il prête l'oreille,
Il n'entend rien absolument.
" Peut-être que Jésus sommeille,
" Eveillons-le tout doucement:
" O cher petit Jésus, je t'aime,
" Je te chéris, je crois en toi,
" Réponds à ma tendresse extrême,
" Je t'en conjure, parle-moi!"

O grâce! ô prodige! ô miracle!...
Jésus n'y tient plus cette fois
Et du fond de son tabernacle
Daigne faire entendre sa voix:
" Oui, j'habite cette demeure
Où l'amour me tient enchaîné.
J'y console celui qui pleure,
Que veux-tu, frère bien-aimé?"

L'enfant d'une voix attendrie
Répond: " Papa n'est pas chrétien,
" Convertis-le, je t'en supplie.
" Pour toi, cette grâce n'est rien."

— " Va, j'exaucerai ta prière,"
Dit Jésus... Et l'enfant joyeux
S'en retourne dans sa chaumière
Plus obéissant, plus pieux.

Le lendemain, touchant mystère!
Sans même qu'un mot lui fût dit,
De ce petit ange le père
Se confesse et se convertit...

Les Dix Règles de Jefferson.

1. Ne renvoyez jamais à demain ce que vous pouvez faire aujourd'hui.

2. N'employez pas autrui pour ce que vous pouvez faire vous-même.

3. Ne dépensez pas votre argent avant de l'avoir gagné.

4. N'achetez jamais ce qui vous est inutile, sous prétexte que c'est bon marché.

5. La vanité et l'orgueil nous coûtent plus que la faim, la soif et le froid.

6. Nous ne nous repentons jamais d'avoir mangé trop peu.

7. Rien de fatigant si c'est fait de bon cœur.

8. Que de chagrins nous ont donnés des malheurs qui ne sont jamais arrivés!

9. Prenez toujours les choses par le bon bout.

10. Si vous êtes irrité, comptez jusqu'à dix avant de parler, et jusqu'à cent si vous êtes fort en colère.

Note. — Jefferson, troisième président des Etats-Unis (1743-1826).

DÉVELOPPEMENTS.

1. Si nous voulons réussir dans nos projets, nous devons compter le moins possible sur l'incertain. Or, qui nous garantit que nous jouirons du lendemain ?

2. Un de nos fréquents travers, c'est de charger les autres du soin de nos affaires. Il n'ont pas le même intérêt que nous et n'y apporteront pas la même attention.

3. L'ordre et la sagesse veulent que nous ne dépensions notre argent qu'à mesure que nous le gagnons. Si l'on voit tant de gens dans la gêne, cela provient qu'ils anticipent sans cesse sur leurs ressources à venir ; mais l'avenir a les mêmes exigences et ne permet pas de combler le déficit.

4. Acheter ce qui est inutile, sous prétexte que c'est à bon marché, c'est une erreur ; car une chose n'a de valeur que par l'utilité qu'elle nous apporte et les avantages qu'elle nous procure. Acheter bon marché un objet inutile, c'est le payer toujours trop cher.

5. Examinez vos dépenses et vous verrez que les choses nécessaires n'y entrent pas pour la plus grande part ; mais on veut paraître, on veut briller, et ce sont les besoins que nous crée cette ambition qui grossissent le plus notre budget.

6. En tout il faut considérer la fin. Il est difficile de résister à la tentation en présence de plats succulents ; mais le mal est à côté du bien, et les excès de la table se paient cher et entraînent tôt ou tard des suites fâcheuses.

7. Pour adoucir et alléger le travail qui vous est imposé, songez au mobile qui vous fait agir et à l'utilité que vous pouvez en retirer. Cette pensée vous donnera du cœur et vous fera oublier ce que le travail peut avoir de pénible.

8. Défions-nous de notre imagination ; si parfois elle nous berce des espérances les plus décevantes, le plus souvent elle

nous fait entrevoir des contrariétés dont nous souffrons à l'avance et qui d'ordinaire ne se réalisent pas. Si nous faisons appel à nos souvenirs, nous verrons que nous avons été bien des fois tourmentés cruellement par la crainte de malheurs qui ne sont jamais arrivés!

9. La vie est tellement remplie de déboires et de déceptions, que nous serions sans cesse malheureux, si nous voulions scruter les intentions et démêler le mobile de ce qui se fait autour de nous. La vraie philosophie consiste à ne voir en tout que le côté agréable.

10. La colère est une mauvaise conseillère, et nous fait trop souvent aller au delà de nos intentions et de nos sentiments. Gardons-nous de nous laisser entraîner à ses funestes inspirations. (D'après L. Leclair.)

LXXXII. — Préceptes de civilité.

3e partie.

Incivil, impoli.

Mental, qui se fait dans l'esprit, sans prononcer les paroles.

Humer, avaler en retirant son haleine.

Prévenant, obligeant, qui va au-devant de tout ce qui peut faire plaisir.

Potage, bouillon et autre substance alimentaire.

Si vous recevez une lettre devant quelqu'un, ne l'ouvrez pas sans lui demander permission.

Lorsque vous rendez une visite, soyez vêtus proprement suivant votre rang ; ne rendez pas de visite à l'heure du déjeuner, du dîner, du travail, mais choisissez les heures où votre visite ne peut causer aucun dérangement.

Sonnez ou frappez doucement à la porte ; sonner fort et longtemps serait incivil ; avant d'entrer, nettoyez vos chaussures. En entrant, saluez d'abord la maîtresse de la maison, le mari ensuite, puis les autres personnes ; ne vous couvrez pas et tenez votre chapeau jusqu'à ce qu'on vous invite à le déposer.

Si un supérieur vous tend la main, acceptez-la ; mais ne lui présentez pas la main le premier.

Ne regardez indiscrètement ni livre, ni lettre, ni papier.

Lorsque vous êtes invités à dîner, rendez-vous quelques minutes avant l'heure fixée ; laissez entrer avant vous dans la salle à manger toutes les personnes d'un rang supérieur au vôtre. Ayez soin de ne vous mettre à table qu'avec les mains propres.

N'oubliez pas d'adresser à Dieu, avant et après le repas, une prière au moins mentale. Avant de vous approcher de la table, attendez qu'on vous ait désigné votre place, et ne vous asseyez pas les premiers.

Soyez prévenants pour vos voisins ; offrez-

leur à boire sans cependant prendre leur verre pour cela.

Si vous êtes forcés d'éternuer ou de tousser, couvrez-vous promptement la bouche avec votre serviette ; si vous vous mouchez, faites-le sans bruit et retirez aussitôt votre mouchoir.

Servez-vous seulement de la cuiller pour manger le potage ; ne buvez pas le bouillon en portant l'assiette à votre bouche ; vous ne devez pas non plus humer le bouillon.

Ne tendez pas votre assiette pour être servis les premiers ; ne mangez ni salement ni avec avidité et ne vous remplissez pas la bouche ; ne mordez pas dans le pain, mais rompez-le avec les doigts et portez à la bouche chaque morceau rompu.

Ne faites pas passer à un autre ce que le maître ou la maîtresse de la maison vous a servi à vous-mêmes.

Ne parlez jamais la bouche pleine et abstenez-vous de critiquer les mets.

Ne soufflez pas sur ce qui est trop chaud ; évitez de faire du bruit avec les lèvres, les mâchoires, le gosier.

Essuyez-vous la bouche avant de boire et souvent après avoir bu.

Ne jetez rien sous la table ni sur la nappe; ce que vous ne mangez pas, déposez-le proprement sur l'assiette.

Ne sortez pas de table avant les autres.

Au dessert ne mettez dans vos poches ni fruits, ni gâteaux, ni bonbons, à moins que les maîtres de la maison ne vous y engagent.

Ne mordez pas dans les fruits et ne crachez pas dans votre assiette les noyaux de cerise. Déposez avec les doigts ce que vous ne pouvez avaler. (DIVERS.)

REMARQUE. — Faire résumer ces préceptes au moyen de nombreuses questions et de sous-questions.

RÉFLEXIONS. —

" Evitez des mondains le genre et les manières,
La politesse est simple et procède du cœur:
L'orgueil a le ton sec et des formes altières,
La modestie attire, et plaît par sa douceur."

Voyez le fat: il ne parle que de lui; il ne s'occupe des autres que pour les critiquer, se moquer d'eux ou en dire du mal. Le " moi " sec, vain, n'est jamais aimable, jamais poli. L'oubli de soi-même, au contraire, attire et plaît toujours, parce qu'il donne aux autres tous les égards qu'il se dérobe à lui-même. A son départ, chacun est content, et fait son éloge.

LXXXIII. — Sainte Agnès.

Irrévocablement, pour toujours.

Prétendant, qui recherche une personne en mariage.

Mélancolie, tristesse profonde.

Etaler, exposer.

Libertins, hommes sans mœurs.

Sainte Agnès naquit à Rome, sur la fin du troisième siècle, de parents nobles, riches et surtout chrétiens. Elle profita si bien des pieuses leçons et des bons exemples qu'elle reçut à la maison paternelle, qu'à l'âge de dix ans elle se consacra irrévocablement à Dieu.



Sainte Agnès.

A treize ans ses qualités rares et sa beauté extraordinaire avaient déjà attiré sur elle les regards de plusieurs prétendants ; mais elle les avait rejetés avec dédain.

Un jour qu'elle revenait de l'école, le fils du préfet de Rome la voyant si modeste, si douce et si belle, en fut tellement épris qu'il la demanda en mariage.

Agnès répondit qu'elle était depuis longtemps fiancée à un époux céleste et qu'elle lui serait fidèle jusqu'à la mort.

A cette réponse, le jeune Romain tomba dans une profonde mélancolie qui mina visiblement sa santé. Le préfet intervint, mais sans plus de succès. On lui annonça qu'Agnès était chrétienne et que celui qu'elle appelait son époux était Jésus-Christ.

Ravi de cette nouvelle, le préfet crut que le moyen le plus efficace de faire changer les sentiments de la jeune fille était d'étaler devant ses yeux les appareils du supplice et la hache du bourreau.

Il donna donc ordre d'amener l'enfant à son tribunal et lui dit : " Mon fils désire vivement vous épouser ; votre noblesse et vos belles qualités m'ont fait approuver ce choix ; je ne pense pas que vous puissiez aspirer à de plus flatteuses alliances."

Agnès, d'un air modeste, mais déterminé, répondit qu'elle n'aurait jamais d'autre époux que Jésus-Christ.

Le préfet, blessé dans sa dignité par les refus d'Agnès, la fit traîner devant les idoles

de Vesta pour la contraindre à leur offrir de l'encens.

La jeune vierge, en face des dieux de bois et de pierre, porta la main à son front et fit le signe de la croix.

Le juge, transporté de colère, fit conduire la sainte dans un lieu de débauche ; mais elle y fut miraculeusement protégée contre l'insolence des libertins. Une lumière éclatante l'environna et un ange apparut à ses côtés.

Le fils du préfet s'approche, mais il tombe foudroyé aux pieds d'Agnès. Le père accourt éperdu. La jeune vierge prie le ciel et le fils du préfet est rendu à la vie.

Aussitôt le jeune Romain se met à crier : " Il n'y a qu'un seul Dieu, maître du ciel et de la terre et des mers. Les temples ne sont rien ; les dieux qu'on y adore sont vains et ne peuvent donner à personne le moindre secours. Et il se fit chrétien.

Le préfet, dans sa stupeur, demeure interdit ; il remet l'affaire à Aspasius et se retire.

Aspasius ordonne aussitôt de préparer un grand bûcher et y fait jeter la jeune vierge.

A la prière d'Agnès, les flammes forment autour d'elle une tente et la respectent.

Il fallait en finir ; le juge la condamna à être décapitée.

Le bourreau s'avance et, saisissant l'illustre vierge par les cheveux, qu'il enlace autour de son bras, il lève le poignard ; mais, chose étrange ! tant de beauté, tant de jeunesse et tant de vertu l'ont attendri, et sa main tremble.

" Frappez, dit Agnès, frappez sans crainte pour me rendre plus promptement à Celui que j'aime."

Le bourreau frappe enfin, et l'âme d'Agnès s'envole, le 21 janvier, avec la double couronne du martyre et de la virginité.

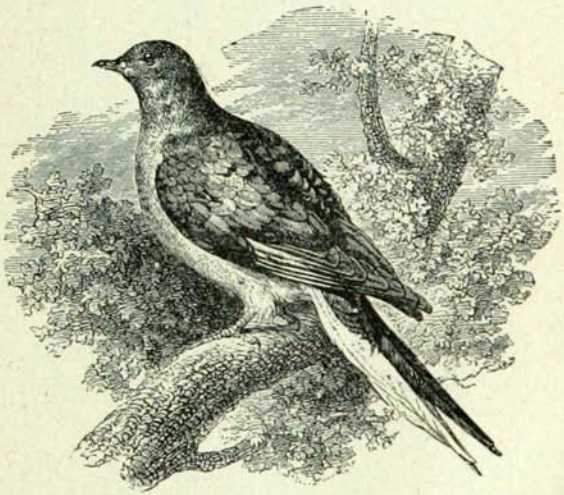
QUESTIONNAIRE. — Pourquoi représente-t-on sainte Agnès accompagnée d'un agneau ?—Où et quand naquit cette jeune vierge ? — Que lui attira sa beauté ? — Pourquoi refusa-t-elle de bons partis ? — Qui la demanda en mariage ? — A quel expédient eut recours le préfet de Rome pour gagner la jeune fille ? — Par qui fut-elle protégée ? —Comment mourut-elle ?

RÉFLEXION. — " O combien est belle la race chaste, lorsqu'elle est jointe avec l'éclat de la vertu ! sa mémoire est immortelle, et elle est en honneur devant Dieu et devant les hommes. — (La Sagesse.)

LXXXIV. — Les Pigeons.

Nicher, construire un nid.
Recherchée, rare.
Domestique, apprivoisé.
Gîte, logement.
Subjuguer, dompter, apprivoiser.
Dressés, instruits, formés.

Les pigeons ne sont ni domestiques ni prisonniers comme les poules: ce sont plutôt des captifs volontaires, des hôtes fugitifs. Ils



Pigeon.

restent dans le logement qu'on leur offre aussi longtemps qu'ils s'y plaisent.

S'ils ne trouvent pas dans leur gîte une

nourriture abondante et toutes les commodités nécessaires à la vie, ils désertent leur domicile pour en chercher un autre plus confortable.

Une chaumière basse dans un terrain clos suffit pour contenir, élever et faire multiplier nos volailles ; mais pour les pigeons, il faut des tours, des bâtiments élevés, faits exprès, bien enduits en dehors et garnis au dedans de nombreuses cellules.

Quelques espèces, même dans nos colombiers, se montrent plus indépendantes que d'autres.

Les premières abandonnent quelquefois le toit qu'on leur avait préparé, pour aller nicher dans des trous de vieilles murailles ou dans des fentes de rochers. D'autres ne s'en écartent presque jamais, et vont chercher leur nourriture sans le perdre de vue.

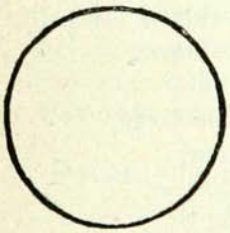
Ces oiseaux se multiplient beaucoup et offrent sur nos tables une nourriture saine et recherchée. Dans certains pays les pigeons sont employés pour transmettre des dépêches. Une fois dressés au métier, ces courriers fran-

chissent de grandes distances et sont d'une grande utilité en temps de guerre.

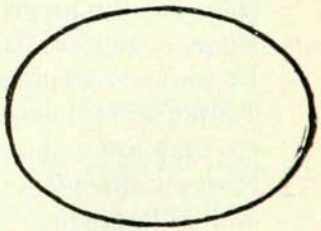
Il est difficile de subjuguer ces oiseaux légers, indépendants, amis de la liberté, tandis qu'il n'a fallu presque aucune peine pour réduire à l'esclavage les oiseaux lourds et pesants de nos basses-cours. (DIVERS.)

QUESTIONNAIRE. — A quelles conditions peut-on retenir les pigeons ? — Où habitent-ils de préférence ? — A quoi servent les pigeons ? — Sont-ils faciles à subjuguer ?

Dessin et grammaire.



Cercle.



Ovale.

TEMPS.

[Il y a dans un verbe trois temps principaux : le Présent, le Passé, le Futur.

Le *présent* marque que l'action a lieu présentement : *je* TRAVAILLE *en ce moment.*

Le *passé* marque que l'action a déjà eu lieu : *je* TRAVAILLAIS *hier.*

Le *futur* marque que l'action aura lieu : *je* TRAVAILLERAI *demain.*

L'imparfait, le *passé défini* et le *passé indéfini* marquent le *passé.* Exemples : *je travaillais hier, je travaillai, j'ai travaillé hier.*]

Mettez chaque verbe suivant à la 1re *personne du singulier du* présent de l'indicatif, *du* passé défini *et du* futur ; *ajoutez un complément direct à chacun d'eux :*

Former.	Prier.	Pêcher.
Peindre.	Savoir.	Boire.
Dire.	Salir.	Vendre.

RÉCITATION. — *Le Maître et l'Ecolier.*

"Qu'il fait sombre dans cette classe!
Rien qu'un mur gris, un tableau noir,
Et puis toujours la même place,
Et toujours le même devoir!
Toujours, toujours ce même livre,
Et toujours ce même cahier!
Peut-on appeler cela vivre?
Moi je l'appelle s'ennuyer!"
Ainsi parlait, dans son école,
Un petit écolier mutin.

Le maître alors prit la parole
Et lui dit: "Quoi! chaque matin,
Toujours de cette même chaire
Répéter la même leçon,
Enseigner la même grammaire
A ce même petit garçon,

Qui reste toujours, quoi qu'on fasse,
Ignorant, distrait, paresseux!
Lequel devrait, dans cette classe,
S'ennuyer le plus de nous deux?"

(TOURNIER.)

RÉFLEXIONS. — **Amis, vous ne travaillez pas en ce monde pour vous seuls; vous travaillez pour les autres encore, pour vos parents, pour votre patrie. Employez vos jeunes années utilement. Ce serait une erreur irréparable de gaspiller du temps précieux dans l'oisiveté.**

LXXXV. — LE HÉROS DE BOUGIVAL.

Sécateur, outil pour tailler les arbres.

Se cotiser, se réunir pour former une somme.

Rançon, prix qu'on donne pour délivrer un prisonnier de guerre.

Peloton, petit corps de troupes.

Garrotté, lié.

Devant le conseil de guerre siégeant à la mairie de Bougival, le 7 octobre 1870, Debergue, jardinier, âgé de soixante-dix ans, ne voulut d'abord pas répondre.

"Debergue,—dit le président,—vous êtes accusé d'avoir coupé le fil télégraphique établi en face de la maison où vous habitez; répondez, est-ce vous?

Silence de l'accusé.

" Un sécateur a été trouvé sur la cheminée de votre chambre, est-il à vous ? "

Silence de l'accusé.

" Si vous ne voulez pas répondre, le conseil va se retirer et vous condamner."

Debergue reste immobile. La scène avait toute la grandeur, toute la simplicité d'un drame antique.

" Encore une fois, Debergue, voulez-vous répondre ? Est-ce vous qui avez coupé le fil télégraphique ? "

Alors Debergue, la main droite levée comme pour prêter serment, répondit :

" Oui, ne cherchez personne autre, c'est moi.

— Pourquoi avez-vous coupé le fil télégraphique ?

— Je suis Français, je dois tout entreprendre contre vous.

— Vous l'avez coupé plusieurs fois ?

— Oui, trois fois.

— Si la liberté vous était rendue, recommenceriez-vous ?

— Si vous me rendez la liberté, je recommencerai.

— En ce cas, le conseil vous condamne à mort.

— Je m'y attendais."

Une grande tristesse se répandit dans le pays. Tout le monde connaissait et aimait le vieux Debergue. On se cotisa et l'on réunit une somme de dix mille francs pour sa rançon.

Le fier Debergue en ayant eu connaissance, s'empressa de dire: " Je ne veux pas qu'on donne un sou pour sauver ma tête;



J'aime mieux voir les balles...

demain je recommencerais." Et comme on le conjurait d'accepter, il répétait: " Je fais mon devoir de Français."

Le 26 octobre, un peloton de soldats prussiens conduisit le héros dans le jardin, en arrière de la maison. L'officier qui commandait ce peloton, ne pouvait contenir son émotion, et les quelques personnes qui suivaient ce funèbre cortège l'entendaient dire avec admiration :

" Patriotisme ! Patriotisme ! "

Le prisonnier ayant été garrotté et adossé au mur, l'officier demanda un mouchoir pour lui bander les yeux.

" Je n'en veux pas, dit Debergue, j'aime mieux voir les balles."

Le désir du condamné fut exécuté et, une minute plus tard, il tombait, la poitrine trouée de dix-huit balles. (AMBERT.)

QUESTIONNAIRE. — Que voyez-vous sur la gravure ci-dessus ? — Quel est le nom de ce vieillard ? — Quels sont ces soldats ? — Que vont-ils faire ? — Pourquoi le tuer ? — Le condamné s'est-il défendu ? — Pourquoi a-t-il refusé qu'on payât sa rançon ? — Pourquoi refuse-t-il qu'on lui bande les yeux ? — Quel motif avait poussé le vieux Debergue à couper le fil télégraphique ? — Comment appelez-vous un citoyen qui fait tout en son pouvoir pour sauver sa patrie en danger ?

RÉCITATION. — "*A toi, Patrie!*"

"Mon père, où donc vas-tu? — Je vais
Demander une arme et me battre!
— Non, père, autrefois tu servais:
A notre tour, les temps mauvais!
Nous sommes trois — Nous serons quatre!
. . . . . .
. . . . . .
— Le jeune est mort: voici sa croix!
Retourne au logis, pauvre père!
La nuit vient, les matins sont froids;
Nous le vengerons, je l'espère:
Nous sommes deux! — Nous serons trois!
. . . . . .
. . . . . .
— Père, le sort nous est funeste,
Et ces combats sont hasardeux.
Un autre est mort. Mais, je l'atteste,
Tous seront vengés, car je reste.
Il suffit d'un! — Nous serons deux!
. . . . . .
. . . . . .
— Mes trois fils sont là sous la terre
Sans avoir eu même un linceul.
A toi, ce sacrifice austère,
Patrie! Et moi, vieux volontaire,
Pour les venger, je serai seul."

(MANUEL.)

LXXXVI. — Lourdes.

Vulgairement, communément.
Immaculée, sans tache.
Artifice, ruse, fraude.
Grotte, enfoncement dans un rocher.
Exhorter, engager avec instance.

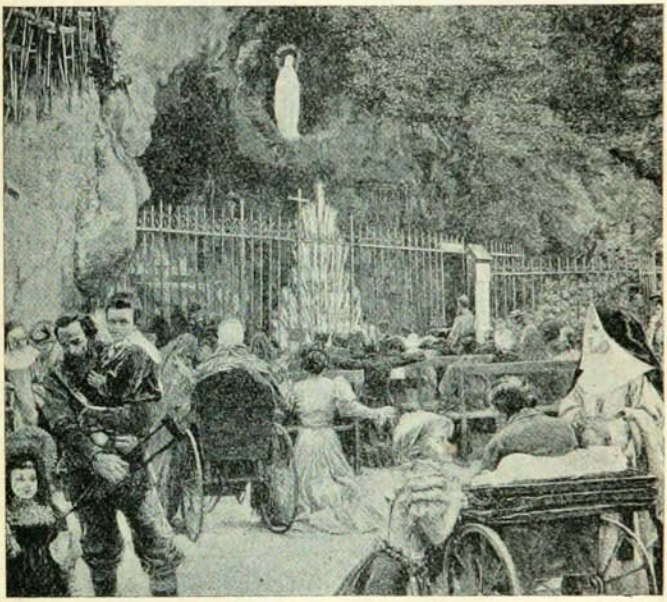
La quatrième année après la définition dogmatique de la Conception Immaculée de la sainte Vierge, la Mère de Dieu elle-même apparut plusieurs fois, sur le bord de la rivière du Gave, près du village de Lourdes, en France, à une pauvre fille nommée vulgairement Bernadette.

La Vierge Immaculée se manifestait sous une forme jeune, pleine de bonté et revêtue d'une robe et d'un manteau couleur de neige ; une rose d'or ornait ses pieds nus.

Le premier jour de l'apparition, qui fut le onze février mil huit cent cinquante-huit, la Vierge enseigna à la jeune fille à faire bien et pieusement le signe de la croix ; ensuite, prenant à la main un chapelet qui auparavant lui pendait au bras, elle excita l'enfant à la récitation du saint Rosaire.

Le second jour de l'apparition, la jeune

fille, dans la simplicité de son cœur, craignant un artifice diabolique, jeta de l'eau bénite vers la Vierge ; mais la bonne Mère, souriant doucement, lui montra un visage encore plus bienveillant.



La grotte de Lourdes.

Ayant apparu une troisième fois, elle invita la jeune fille à venir à la grotte pendant quinze jours. Dès lors, elle lui parla plus

souvent et l'exhorta à prier pour les pécheurs, à faire pénitence.

Ensuite, elle lui ordonna de dire aux prêtres qu'il faudrait bâtir une chapelle en ce lieu et venir y faire de solennelles supplications. Elle lui commanda de plus de boire de l'eau de la source qui, encore cachée sous le roc, allait bientôt jaillir.

Enfin, le jour de la fête de l'Annonciation, à la jeune fille demandant instamment à connaître le nom de celle qui avait daigné lui apparaître tant de fois, la sainte Vierge répondit, en mettant ses mains sur sa poitrine et en élevant les yeux vers le ciel: " Je suis l'Immaculée Conception."

Depuis lors, que de prodiges accomplis à cette grotte bénie par l'intercession de la Vierge Immaculée; des milliers et des milliers de guérisons corporelles, un plus grand nombre encore de grâces spirituelles.

Et ces grâces, de nos jours, y ont été obtenues et continuent plus que jamais à y être sollicitées et accordées.

(Bulletin Eucharistique.)

QUESTIONNAIRE.—Dans quel pays se trouve Lourdes ? — Quel souvenir religieux se rattache à Lourdes ? — A qui la sainte Vierge apparut-elle ? — Sous quelle forme se manifesta-t-elle ? — En quelle année ? et combien de fois eurent lieu les apparitions ? — Que recommanda à Bernadette la sainte Vierge ? — Quels prodiges s'opèrent à Lourdes ?

RÉCITATION. — *L'Immaculée.*

Lorsque naguère au rocher Massabielle,
Vous dévoiliez votre bonté pour nous,
Vous paraissiez resplendissante et belle
En souriant à l'enfant à genoux.

Vous lui disiez: "Je suis l'Immaculée;
"Qu'on vienne ici m'invoquer chaque jour,
"Puiser et boire à ma source sacrée,
"Et ressentir l'effet de mon amour."

A vos enfants daignez sourire encore,
Mère, daignez nous sourire toujours;
Vous que jamais vainement l'on n'implore,
Accordez-nous votre puissant secours.

LXXXVII. — Le bon Citoyen.

Citoyen, qui jouit des droits politiques.
Attentats, attaques.
Avec scrupule, avec un soin minutieux.
Légitimes, bonnes, honnêtes.
Autrui, le prochain.
S'insurger, se révolter.

Le titre de citoyen impose des devoirs envers la patrie.

D'un côté, ceux qui nous gouvernent protègent notre propriété, nos chaumières, nos personnes et nos familles ; ils nous défendent contre les attentats des méchants ; ils nous accordent le droit de suffrage et nous donnent accès aux charges publiques.

En retour, ils réclament de nous, en temps de paix, le respect à l'autorité, la soumission et l'obéissance aux lois et requièrent notre contribution aux dépenses générales.

En temps de guerre, le citoyen doit être prêt à tout souffrir pour la défense du sol ; s'il faut même donner sa vie, il doit généreusement l'immoler sur l'autel de la patrie.

En obéissant aux lois légitimes, le citoyen remplit un devoir imposé par Dieu même. Tout pouvoir vient du ciel. En résistant injustement à l'autorité, l'homme s'insurge contre Dieu.

Pour remplir ses devoirs et pour ne point s'en écarter, le citoyen a besoin d'un grand courage et d'une constante habitude de la vertu.

Pour pratiquer dans la vie civile le respect, la justice et le dévouement vis-à-vis d'autrui, il est nécessaire d'être d'abord un bon fils, un enfant obéissant.

Il faut remplir avec scrupule et vaillance ses devoirs de famille, craignant Dieu, et lui demandant par la prière de l'aimer et de le servir. (A. Rondelet.)

QUESTIONNAIRE.— Que pouvons-nous attendre de ceux qui nous gouvernent ? — Quels devoirs devons-nous remplir envers l'autorité ? — Pourquoi l'obéissance ? — Que faire en temps de guerre ? — Quelles sont les vertus qui préparent à devenir un bon citoyen?

RÉCITATION. — *Tu seras soldat.*

Toi qui, de si leste façon,
Mets ton fusil de bois en joue,
Un jour tu feras tout de bon
Ce dur métier que l'enfant joue.

Il faudra courir sac au dos,
Porter plus lourd que ces gros livres,
Faire étape avec des fardeaux,
Cent cartouches, trois jours de vivres.

Soleils d'été, brises d'hiver
Mordront sur cette peau vermeille ;
Les balles de plomb et de fer
Te siffleront à chaque oreille.

Tu seras soldat, cher petit!
Tu sais, mon enfant, si je t'aime!
Mais ton père t'en avertit:
C'est lui qui t'armera, lui-même!

Quand le tambour battra demain,
Que ton âme soit aguerrie;
Car j'irai t'offrir, de ma main,
A notre mère, la Patrie!

(V. DE LAPRADE.)

Leste, léger, agile.
Que l'enfant joue, auquel l'enfant s'exerce en jouant.
Faire étape, faire une journée de marche.
Mordront sur cette peau, l'entameront.
Aguerrie, affermie contre la crainte.
T'offrir de ma main, te donner à la patrie.

PENSÉE. — **La patrie, c'est la nation qu'il faut aimer, honorer, servir et défendre.** — (CORMENIN.)

LXXXVIII. — HÉROÏSME DE DOLLARD.

Une poignée, un petit nombre.
Exaspérés, irrités à l'excès.
Demander quartier, demander grâce, se rendre à l'ennemi.
Escalader, franchir.

Le Canada range à juste titre parmi ses héros, Dollard des Ormeaux et ses vaillants compagnons, au nombre de seize.

Au printemps de 1660, la colonie était menacée d'une destruction complète. Ville-Marie, Trois-Rivières et Québec étaient dans l'attente d'une suprême attaque des farouches Iroquois.

Un jeune Français, Dollard, âgé seulement de 25 ans, conçut le projet de sauver ses frères en allant lui-même, avec une poignée de braves, barrer le chemin aux Iroquois et les déconcerter par des actes de bravoure.

Avant de partir pour leur expédition, ces dix-sept héros se préparèrent à leur sacrifice. Ils firent leur testament, se confessèrent et communièrent ensemble, et, en présence des saints autels, promirent de ne jamais demander quartier et de verser leur sang pour la religion et le salut de la patrie.

Le 1er mai, ils se trouvèrent au pied du saut des Chaudières, sur la rivière des Outaouais. Ayant trouvé là un petit fort construit de pieux à demi pourris, ils résolurent d'y attendre les Iroquois. Une cinquantaine de Hurons et d'Algonquins se joignirent aux dix-sept héros.

L'ennemi, au nombre d'environ 300, ne

tarda pas à paraître. L'attaque commença. Huit jours durant, les Iroquois se ruèrent avec acharnement contre le petit fort et furent constamment repoussés avec des pertes considérables.

Exaspérés, les Iroquois appelèrent des renforts. Les assiégeants se trouvèrent bientôt au nombre de 800, et recommencèrent l'attaque avec une ardeur féroce.



L'héroïque Dollard.

La position des assiégés, déjà trop critique, devint désespérée à la suite de la défection des Hurons qui passèrent à l'ennemi. Néanmoins, la petite troupe de Dollard réduite à la dernière extrémité, exténuée de fatigues et de privations, tint tête à l'ennemi.

Durant trois jours encore, les dix-sept héros luttèrent avec succès contre la horde sauvage, tuant des centaines d'ennemis.

Enfin, les Iroquois, honteux de leurs défaites, résolurent de tenter un suprême effort. Le combat fut acharné : les Iroquois tombaient sous la fusillade ; ceux qui parvenaient jusqu'à la palissade recevaient à la tête des coups de sabre et de hache qui les pourfendaient.

Mais le nombre devait avoir le dernier mot. Les masses de cadavres iroquois entassés autour de la palissade durant la dernière attaque servirent aux assiégeants pour l'escalader.

Le retranchement fut forcé, et la mêlée devint alors plus terrible ; les dix-sept braves succombèrent, mais Dollard avait sauvé la colonie.

Les vainqueurs, stupéfaits de la résistance que leur avaient opposée une poignée de Français, renfermés dans un si faible réduit, sans eau, sans nourriture et sans un instant de repos, renoncèrent à attaquer Québec et Ville-Marie, défendus par des hommes plus redoutables que des lions.

QUESTIONNAIRE. — En quelle année eut lieu le fait d'armes de Dollard ? — Dans quel but le jeune héros entreprit-il cette expédition ? — Que fit-il avec ses compagnons avant son départ ? — Où se réfugièrent les braves ? — Par combien de sauvages Dollard fut-il attaqué ? — Combien de temps fut-il assiégé ? — Que firent les Iroquois se voyant constamment repoussés ? — Par qui Dollard fut-il trahi ? — Comment les Iroquois purent-ils escalader le fort ? — Démontrez que le dévouement de Dollard et de ses compagnons sauva la colonie. — Indiquez les personnages et les objets que vous découvrez sur la gravure.

RÉFLEXIONS. — Se dévouer, c'est sortir de soi-même pour se donner aux autres, non pas à demi et comme à regret, mais sans réserve et de tout cœur ; c'est s'oublier, autant qu'il est possible, pour consacrer sa fortune, son avenir, sa vie même au soulagement, à la défense, au salut de ses semblables.

LXXXIX. — L'Air, les Nuages, la Foudre.

Subtil, délié, fin, menu.
Dégâts, dommages.
Verdoyer, devenir vert.
Se condenser, se resserrer.

Nous sommes partout entourés d'air. Cette substance est tellement subtile que nous ne pouvons la voir; mais nous pouvons sentir l'air, lorsque nous courons ou que nous faisons avec la main un mouvement plus ou moins rapide.

Un vent doux est fort agréable, surtout

quand il fait chaud, car il rafraîchit l'air. Le vent très fort, qu'on appelle ouragan, fait un bruit effrayant et peut causer de grands dégâts. Parfois il déracine les arbres, détruit les maisons, enlève les toits, brise les fenêtres et jette les navires contre les rochers.

Le vent est néanmoins fort utile ; il fait tourner les moulins, il souffle dans les voiles déployées des vaisseaux et dirige les nuages qui répandent la pluie dans les campagnes.

Nous ne saurions vivre sans air, puisqu'il faut que nous respirions continuellement de l'air nouveau, pour donner à notre sang toutes ses qualités nutritives.

Les plantes non plus ne pourraient, sans cet élément, ni verdoyer, ni fleurir, ni porter leurs fruits.

Les nuages ne sont autre chose que des vapeurs légères qui se sont élevées dans l'atmosphère et que les vents promènent dans les espaces supérieurs.

La surface du globe terrestre est recouverte aux deux tiers d'une immense quantité d'eau, formant les mers, les lacs, les étangs, les fleuves et les rivières.

Sous l'influence de la chaleur du soleil, une partie de cette eau se transforme en vapeur et s'élève dans l'air. En passant par des régions un peu froides, cette vapeur se condense et forme de petits globules qui, gonflés d'air chaud, se soutiennent au-dessus de nos têtes.

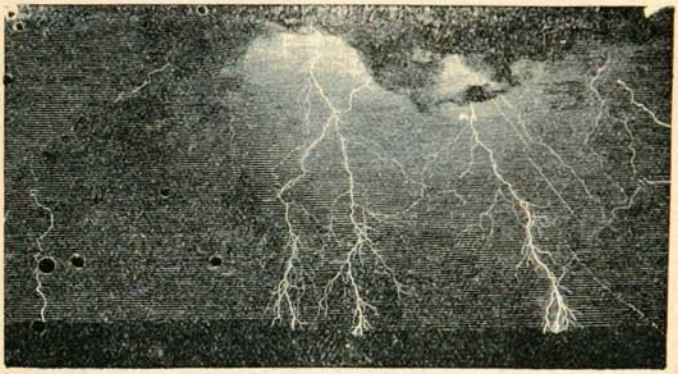
S'il survient un nouveau refroidissement, les globules du nuage se réunissent, redeviennent gouttes d'eau et tombent sous forme de pluie. S'il fait assez froid pour congeler les globules, ils se cristallisent et descendent sous forme de neige.

La foudre est une grande étincelle qui jaillit entre un nuage et la terre, et qui ébranle l'air au loin. Si l'électricité éclate entre deux nuages, ce qui arrive le plus souvent, elle ne nous fait aucun mal; mais si elle parvient jusqu'à terre, elle foudroie.

Si un être vivant se trouve à l'endroit où jaillit cette énorme étincelle de la foudre, il est tué, brûlé. Quand la foudre rencontre un arbre ou une maison, elle les déchire ou les renverse.

Le tonnerre qu'on entend gronder à la

suite de l'éclair n'est que le bruit occasionné dans l'air par la décharge électrique. C'est donc à tort qu'on s'effraie de ce bruit.



La foudre.

Comme la foudre frappe le plus souvent les objets les plus élevés, on doit éviter de se mettre à l'abri sous un arbre en temps d'orage. Il est sage aussi de se tenir à distance des masses métalliques, des tuyaux conducteurs d'eau, des cheminées, etc.

(DIVERS.)

QUESTIONNAIRE. — Comment appelle-t-on la substance qui nous environne ? — D'où vient le bruit qu'on entend dans les bois ? — Pourquoi le vent doux est-il agréable ? — Quels ravages produit l'ouragan ? — A quoi sert le vent ? — D'où

vient que l'air est parfois malsain ? — Comment sont produites la pluie et la neige ? — Qu'est-ce que la foudre ? — et le tonnerre ? — Que faut-il redouter, l'éclair ou le tonnerre ? — Quelles précautions prendre contre la foudre ?

Grammaire et invention.

Indiquer deux ou trois attributs pour chacun des noms suivants. — MODÈLE : *L'eau est* FROIDE, CHAUDE, BOUILLANTE.

La terre.....	La nuit.....
L'hiver.....	Le jour.....
L'été.....	Les nuages.....
Le feu.....	Le ciel.....
Le soleil.....	L'air.....
L'oiseau.....	Les forêts.....

RÉFLEXIONS. — **La grande voix du tonnerre nous fait penser à la toute-puissance du Très-Haut. Elle fait trembler la nature et frémir les êtres. L'oiseau se cache et se tait, la bête fauve gagne sa caverne et l'homme se tourne instinctivement vers son Créateur et implore sa miséricorde. Ainsi l'orage proclame et affirme le pouvoir de Dieu.** — (J.-R. M...)

XC. — LES HÉROÏNES DE VERCHÈRES.

Artilleur, soldat qui dirige une pièce d'artillerie, un canon, etc.

Refouloir, qui sert à bourrer les pièces de canon.

Garrotter, lier avec de forts liens.

Démoralisés, découragés.

Tenir en échec, dans l'impossibilité d'agir.

A toutes les époques de l'histoire, on trouve chez la femme le dévouement porté à l'hé-

roïsme. Chaque pays honore ses héroïnes militaires.

Jeanne d'Arc, en France, brille au premier rang. A Beauvais, Jeanne Fouquet, fille de dix-huit ans, sauve sa ville natale, en s'ouvrant un passage, une hache au poing, vers l'ennemi, qui déjà escaladait la muraille.

Mary Pritcher, aux Etats-Unis, voit tomber son mari, artilleur, sous les balles ennemies. Elle court ramasser le refouloir, charge le canon et reste au poste jusqu'à la nuit tombante.

A vingt milles de Montréal, sur la rive sud du Saint-Laurent, Madame de Verchères, et plus tard, sa jeune fille, bravent la mort en face des farouches Indiens.

Madame de Verchères, presque seule dans le fort de la seigneurie, y fut surprise et attaquée par une bande d'Iroquois. Déjà, ils escaladaient les palissades, quand elle les aperçut. Quelques coups de fusil les chassèrent.

Comme les ennemis n'apercevaient toujours qu'une femme sur les remparts, ils retournèrent à la charge pendant deux jours,

sans toutefois réussir à forcer les retranchements. Repoussés chaque fois, ils finirent par retraiter devant la bravoure de cette héroïne.

Deux ans après, dans l'automne de 1692, cinquante Iroquois parurent à la vue du même fort, au moment où tous les habitants étaient occupés aux champs.

Les sauvages saisirent tous ces gens dispersés, les garrottèrent et marchèrent au fort. Marie-Madeleine de Verchères, âgée tout au plus de quatorze ans, était descendue au jardin.

Une servante, à la vue de l'ennemi, cria à sa jeune maîtresse : " Vite, rentrez, voici les sauvages ! "

Les Iroquois, à deux cents pas, poursuivent leur proie en poussant des cris féroces. L'un d'eux l'eût atteinte et saisie, si la jeune fille, détachant de son cou son mouchoir, que le sauvage tenait déjà, n'avait fermé la porte assez tôt.

En pénétrant dans le fort la brave enfant crie : Aux armes! Il n'y avait dans l'enceinte de la palissade que deux soldats, un

vieillard et une troupe de femmes qui, à la vue de leurs maris garrottés, poussèrent de grands cris.

Voyant les soldats démoralisés, Marie saisit un fusil, assigne un poste aux soldats et ensemble ils donnent l'alarme aux environs par des fusillades redoublées.

Elle met ses deux jeunes frères en sûreté et dit à ses compagnons: " C'est pour la religion et la colonie, combattons jusqu'à la mort. "

L'héroïque enfant tire elle-même un coup de canon, change d'habits pour faire croire aux sauvages que le fort est gardé. De sa main elle tue quelques Iroquois qui déjà escaladaient les palissades, et tient les autres en échec pendant plusieurs jours.

Un détachement de soldats accourut en toute hâte de Montréal et délivra enfin les assiégés, qui allaient succomber sous la fatigue et l'épuisement.

Demoiselle Marie-Madeleine de Verchères mourut vers l'année 1701. (J.-R. M...)

QUESTIONNAIRE. — Citez les exploits de Jeanne Fouquet et de Mary Pritcher. — Par quoi les dames de Verchères sont-elles célèbres ? — Où naquit demoiselle Marie-Madeleine de Verchères ? — En quelle année le fort de Verchères fut-il attaqué par les Iroquois ? — Comment fut-il défendu ? — Combien y avait-il de soldats dans le fort ? — Que fit l'héroïque jeune fille ? — Qui vint au secours des assiégés ?

Grammaire et invention.

Joindre trois verbes à chacun des substantifs suivants, considérés comme sujets. — MODÈLE : *L'oiseau* CHANTE, VOLE, MEURT.

Le soleil.	La mort.	La foudre.
Le vent.	La branche.	Le médecin.
La rose.	Le pain.	Les fruits.
Le volcan.	La mer.	L'amitié.
L'abeille.	Le nuage.	Le maître.

XCI. — " ENFANT, TU L'EMPORTES ! "

Comte, titre de noblesse.

Humides, mouillés de larmes.

Déconcerté, troublé, contrarié.

Cabinet, bureau de travail.

Disputer, résister.

Davantage, plus longtemps.

Assiéger, presser.

Louis allait faire sa première communion dans huit jours. Un matin, revenant de la messe, il vint trouver son père, le comte de L..., et lui dit :

" Papa, le jour de ma première communion, vous me pardonnerez mes fautes et me bénirez, n'est-ce pas ?

— Mon enfant, répondit le père, qui avait abandonné depuis longtemps ses devoirs religieux, je n'ai rien à te pardonner, je suis content de toi.

— Ah ! papa, priez bien le bon Dieu pour moi.

— Oui, mon cher enfant."

Louis regarda son père avec des yeux humides et se jeta à son cou :

" Papa, continua-t-il.

— Quoi, mon cher enfant ?

— Papa, j'ai quelque chose à vous demander."

Le comte avait deviné la pensée et le désir de son enfant. Il eut peur.

" Va, dit-il, j'ai des affaires en ce moment. Ce soir ou demain tu me diras ce que tu désires, et si ta mère le trouve bon, je te le donnerai."

Le pauvre petit se retira, tout déconcerté, dans une petite pièce où il couchait. Le comte, se reprochant le chagrin qu'il venait

de causer à son enfant, le suivit sur la pointe des pieds, afin de le consoler par quelque caresse s'il le voyait trop affligé.

La porte était entr'ouverte. Louis était à genoux devant une image de la sainte Vierge, et, les mains jointes, il priait de tout son cœur.

L'apparition d'un ange n'eût pas fait une plus vive impression sur le malheureux père. Il va s'asseoir à son bureau, la tête dans ses mains, prêt à pleurer. Quand il releva les yeux, le petit garçon était là, debout, près de lui, la figure tout animée de crainte, de résolution et d'amour.

" Papa, dit-il, ce que j'ai à vous demander ne peut pas se remettre, et maman le trouvera bon.

— Parle, mon enfant.

— C'est que, le jour de ma première communion, vous veniez avec moi à la sainte Table. Ne me refusez point, petit père. Faites cela pour le bon Dieu qui vous aime tant ! "

Le père de Louis n'essaya pas de disputer plus longtemps contre la grâce qui l'assié-

geait. Ramenant son enfant sur son cœur, il éclate en sanglots et s'écrie :

" *Enfant, tu l'emportes !* Oui, oui ! quand tu voudras, aujourd'hui même, tu me mèneras à ton confesseur et tu lui diras : Voici mon père ! "

Cinq jours après, le comte de L... et la comtesse conduisaient le petit *ange* à la sainte Table.

QUESTIONNAIRE. — Que demanda un jour le petit garçon à son père ? — Quelle réponse fit le père ? — Quelle faveur demande l'enfant ? — Quelle excuse donne le père ? — Que fait l'enfant ? — et le père ? — L'enfant est-il exaucé ?

RÉFLEXIONS. — Tout homme peut être apôtre, même l'enfant ; un bon mot, un regard, un soupir suffit souvent pour fléchir un cœur indifférent.

XCII. — La Sucrerie.

Improviser, construire à la hâte.

Aubier, partie tendre et blanchâtre entre l'écorce et le corps de l'arbre.

Ficher, enfoncer.

Gouge, espèce de ciseau de menuisier.

Crémaillère, ustensile de fer fixé dans les cheminées de cuisine, pour suspendre les marmites.

A l'une des extrémités de la propriété de Jean Rivard se trouvait, dans un rayon peu

étendu, un bosquet d'environ deux cents érables. Il avait, dès le commencement, résolu d'y établir une *sucrerie*.

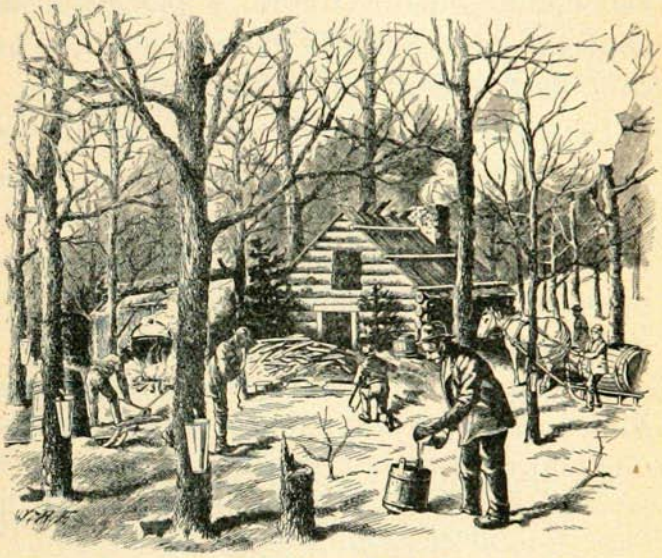
Au lieu d'immoler sous les coups de la hache ces superbes vétérans de la forêt, les défricheurs Jean et Pierre improvisèrent, au beau milieu du bosquet, une petite cabane temporaire et, tous deux, un beau matin, par un temps clair et un soleil brillant, s'attaquèrent à leurs deux cents érables.

Jean Rivard, armé de sa hache, pratiquait une légère entaille dans l'écorce et l'aubier de l'arbre, et Pierre, au moyen d'une gouge, fichait au-dessous de l'entaille la petite *goudrelle* de bois destinée à recevoir l'eau sucrée suintant de l'arbre et la laisser tomber goutte à goutte dans l'auge placée au-dessous.

Dès les premiers jours nos défricheurs purent recueillir assez d'eau pour faire un bon *brassin* de sucre.

Ce fut un jour de réjouissance. La chaudière, lavée, fut suspendue à la crémaillère, sur un grand feu alimenté par des éclats de cèdre, puis remplie aux trois quarts de l'eau destinée à être transformée en sucre.

Il ne restait plus qu'à entretenir le feu jusqu'à parfaite ébullition du liquide, d'ajouter de temps en temps, à la sève déjà



Sucrerie canadienne.

bouillonnante, quelques gallons de sève nouvelle, de veiller enfin, avec une attention continue, aux progrès de l'opération.

Au bout de quelques heures, Pierre, allant plonger dans la chaudière une écuelle de bois, vint, avec sa gaieté ordinaire, la présenter à Jean Rivard, l'invitant à se faire une *trempette* en y émiettant du pain.

Pendant que les deux compagnons savouraient ainsi leur *trempette*, la chaudière continuait de bouillir, et l'eau s'épaississait à vue d'œil. Bientôt Pierre, y plongeant de nouveau son écuelle, la retira remplie d'un sirop doré, presque aussi épais que le miel.

Puis vint le tour de la *tire*. Pierre dispose un lit de neige, en couvre la surface d'une couche de ce sirop devenu presque solide, et qui, en se refroidissant, forme la délicieuse sucrerie que les Canadiens ont baptisée du nom de *tire*.

Cependant la chaudière bouillait toujours. Pierre s'aperçut, aux granulations du sirop, que l'opération tirait à sa fin, et il annonça par un hourra ! qui retentit dans toute la forêt, que le sucre était cuit !

La chaudière fut aussitôt enlevée du brasier et déposée sur des branches de sapin. En laissant refroidir la chaudière, il fallait agiter le contenu au moyen d'une *palette* de bois. Le sucre fut vidé ensuite dans des moules préparés d'avance, et, quelques minutes après, on en fit sortir plusieurs beaux pains d'un grain pur et clair.

(A. Gérin-Lajoie.)

QUESTIONNAIRE. — Avec quoi fait-on le sucre ? — Comment s'y prend-on pour soutirer la sève de l'érable ? — Que fait-on de cette sève ? — Qu'appelle-t-on *trempette* au Canada ? — et *tire* ? — Comment façonne-t-on le pain de sucre ?

Grammaire.

Décomposer chaque proposition du morceau ci-dessus en sujet, verbe, attribut. — MODÈLE :

SUJET.	VERBE.	ATTRIBUT.
Il	était	résolu.

XCIII. — SAMUEL DE CHAMPLAIN.

Tailler en pièces, défaire complètement.
Ratifiée, approuvée.
Traite, commerce.
Indigènes, originaires du pays.

Samuel de Champlain naquit à Brouage, en Saintonge, vers 1569. Ce grand Français, sans autre appoint que son travail, sa bonne volonté et son espérance en Dieu, fonda, le premier, une ville sur les plages du Saint-Laurent, et colonisa un pays au milieu des peuplades sauvages.

Il se montra toute sa vie l'apôtre de Dieu, le fidèle serviteur de son roi et un patriote dans toute l'acception du mot, dit un biographe.

En 1603, Champlain fit voile pour le Canada, et remonta, en compagnie de Pontgravé, le Saint-Laurent jusqu'au saut Saint-Louis.

De retour en France, il fit au roi Henri IV le récit de son voyage, obtint quatre navires et revint au Canada avec des émigrants sous la conduite de M. de Monts.



Samuel de Champlain.

En 1608, Champlain fut chargé de la fondation d'un établissement sur le Saint-Laurent, à l'endroit appelé Stadaconé, aujourd'hui Québec.

L'année suivante, il marcha avec les Hurons, ses alliés, contre les Iroquois. Il les rencontra près du lac qui porte son nom et les mit en fuite. Vers l'automne, il s'embarqua pour l'Europe. Henri IV l'accueillit fort bien et voulut donner au Canada le nom de Nouvelle-France.

M. de Monts renvoya Champlain à Québec

l'année suivante ; à peine débarqué, il marcha de nouveau contre les Iroquois, qu'il tailla en pièces ; mais il fut blessé dans cette rencontre.

Apprenant la mort tragique du roi, il repassa en France afin de veiller aux intérêts de la colonie. Il forma une nouvelle compagnie, ratifiée par le prince de Condé et confirmée par Louis XIII, et revint au Canada.

En 1613, il remonta la rivière des Outaouais jusque vers sa source. Il découvrit le lac Ontario en 1615, dans une nouvelle expédition qu'il fit contre les Iroquois ; il ne put forcer leurs retranchements à cause de l'indiscipline de ses alliés sauvages et reçut deux blessures dans cette attaque.

Repassé en France, en 1618, il combattit avec succès pour les mesures qui assuraient la liberté à ses colons. En 1619, la Société ayant voulu lui substituer Pontgravé, qui ne s'était jamais intéressé qu'à la traite, le Conseil du roi maintint Champlain à la tête de la Nouvelle-France. (A SUIVRE.)

Grammaire et invention.

Donner le contraire des verbes suivants :

Ouvrir. Allumer. Récompenser. Augmenter. Maudire. Pleurer. Résister. S'enrichir. Condamner. Descendre. Paraître. Arriver. Se montrer. S'approcher. Planter. Ennuyer. Accorder. Boucher. Commencer. Précéder quelqu'un. L'horloge avance. L'ennemi avance. Accélérer le pas. Applaudir un acteur.

MODÈLE DU DEVOIR : Ouvrir, *fermer*.

RÉCITATION. — *L'Orphelin.*

Enfants, quand votre bonne mère,
Le soir, vous tient sur ses genoux,
L'orphelin couche sur la terre...
Petits enfants, y pensez-vous?

Vous avez tout en abondance,
Caresses, bonbons et joujoux;
Lui ne connaît que la souffrance...
Petits enfants, y pensez-vous?

Quand personne ne vous surveille,
Parfois vous gaspillez vos sous...
Il est sans pain depuis la veille;
Petits enfants, y pensez-vous?

Tendez la main à la misère,
Vous qui le pouvez... C'est si doux
De faire du bien sur la terre!
Petits enfants, y pensez-vous?

(L. BLANCHARD.)

XCIV. — Samuel de Champlain (suite).

Champlain revint dans la Nouvelle-France, en 1620, accompagné de sa femme. A son retour à Québec, il fit commencer la construction du château Saint-Louis.

La ville, réduite par la famine, se rendit, en 1620, à Louis et à Thomas Kirk, qui emmenèrent Champlain à Londres, où il alla presser l'ambassadeur français de réclamer Québec, enlevé trois mois après la conclusion de la paix.

Cette restitution, toutefois, n'eut lieu qu'en 1632. Champlain, nommé de nouveau gouverneur du Canada, arriva à Québec avec une petite escadre richement chargée et reprit l'administration de la colonie.

Il donna à M. Laviolette l'ordre de fonder Trois-Rivières, en 1634, et mourut à Québec le 25 décembre 1635, muni des derniers sacrements, qu'il reçut avec la plus grande ferveur.

Trente ans d'efforts pour coloniser le Canada prouvent sa persévérance et la fermeté de son caractère. Il conserva d'immenses con-

trées à la France à l'aide des missionnaires et par le moyen d'alliances contractées à propos avec les indigènes.

Champlain a laissé une relation de ses voyages, dans laquelle on trouve un observateur judicieux et attentif et un narrateur consciencieux. Il avait une belle figure, un port noble et militaire, une constitution robuste qui le mit en état de résister à toutes les fatigues de corps et d'esprit qu'il éprouva dans sa rude carrière.

Il ne traversa pas moins de vingt fois l'Atlantique pour aller défendre les intérêts de la colonie à Paris. Profondément chrétien, il favorisa de tout son pouvoir les efforts des missionnaires. C'est lui qui écrivit en tête de son journal : " Le salut d'une seule âme vaut plus que la conquête d'un empire. "

(DIVERS.)

QUESTIONNAIRE. — Où se trouve la Saintonge ? — l'Acadie ? — la rivière Sainte-Croix ? — Tadoussac ? — le lac Champlain ? — la rivière Outaouais ? — Trois-Rivières ? — Quel titre donne-t-on à Champlain ? — Quels furent les traits saillants de son caractère ? — Quand et où mourut-il ?

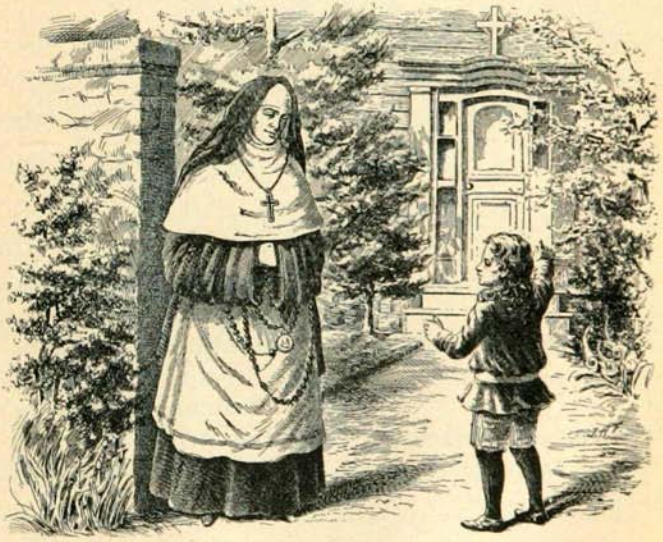
RÉFLEXIONS. — **L'histoire proclame dans Champlain son courage, son grand sens, sa pénétration, la droiture de ses vues, sa fermeté, sa loyauté, sa grandeur d'âme, et par-dessus tout**

son patriotisme éclairé et sa foi vive et pratique. Sa vie peut servir d'exemple et de leçon à tous les catholiques, quelque haut placés qu'ils soient dans les rangs de la société.

(N.-E. DIONNE.)

RÉCITATION. — *Le Chemin du Paradis.*

Un petit ange avait perdu sa mère;
On lui disait: Elle est au paradis.
Le pauvre enfant criait en sa misère:
Oh! montrez-moi le chemin qu'elle a pris.
On souriait de pitié, de tendresse,



Mère, es-tu là?

Sans lui ravir son illusion;
Mais en pleurant, il répétait sans cesse:
"De ma mère je cherche la maison."

Chacun donnait du pain sur son passage;
Il maigrissait, et nul dans le village
Ne répondait au cri de son amour.
Pauvre petit, il perdait l'espérance,
Lorsqu'un matin il vit sur le coteau
Un monument qui lui semblait immense:
" Le paradis! dit-il, ma mère es-tu là-haut? "
L'amour l'anime, il arrive à la porte.
" Mère, es-tu là? serais-je au paradis? "
Une sœur ouvre, et dans ses bras l'emporte;
D'un orphelin c'était bien le logis.
Il s'endort, mais la sainte fille veille;
Et, la voyant prier le lendemain,
Il croit qu'il a trouvé, quand il s'éveille,
Du paradis le vrai, l'heureux chemin.

XCV. — La Cravate blanche.

Edifiant, qui porte à la vertu.

Cravate, morceau d'étoffe qui se met autour du cou.

Railleries, moqueries.

Ambulance, hôpital pour l'armée.

Tremblotante, qui tremble.

Reconquérir, reprendre.

Aumônier, prêtre attaché à un corps d'armée.

Viatique, communion des mourants.

Un jeune garçon, nommé Georges, était en 1862 un des élèves les plus édifiants de la classe de catéchisme dans une des parois-

ses de Rouen. Il fit sa première communion avec une piété admirable.

Ayant entendu dire qu'il fallait respecter comme des souvenirs précieux les vêtements du jour de la première communion, il prit la résolution de porter toute sa vie, à la sainte table, une cravate blanche, et de ne la quitter que s'il avait le malheur de commettre une faute grave.

Les vacances étant venues, il parut chez ses parents avec sa cravate blanche, la garda tout le temps, la rapporta au collège à la rentrée et ne cessa de la porter chaque fois qu'il communiait, —et il communiait tous les huit jours, — jusqu'à la fin de ses études. Cette singularité lui attira quelques railleries de la part de ses condisciples, mais il n'en fit jamais le moindre cas.

En 1870, la guerre ayant éclaté, Georges demanda à son père la permission d'aller rejoindre les zouaves du général Charette. Il avait été un modèle au collège ; il le fut aussi sous les armes. Il communiait tous les dimanches et les fêtes, ce qui ne l'empêchait

pas d'être le soldat le plus gai de son bataillon.

En janvier, auprès de la ville du Mans, il combattit en héros, à côté des 500 zouaves qui réussirent à reconquérir des positions importantes sur l'ennemi ; mais au moment de jouir de la victoire, une balle l'atteignit et le blessa mortellement. On le transporta à l'ambulance voisine.

L'aumônier accourut auprès du blessé et lui offrit son ministère.

" Merci, monsieur l'aumônier, répondit Georges ; je me suis confessé et j'ai communié il y a deux jours ; pour le moment je n'ai rien qui me pèse sur la conscience. Veuillez seulement m'apporter la sainte communion.

" J'ai encore un service à vous demander, mon Père, ajouta Georges d'une voix tremblotante :

— Parle, mon enfant, que veux-tu ?

— Allez, je vous prie, à mon sac, qui porte tel numéro ; vous y trouverez une cravate blanche, un ruban blanc et un chapelet

blanc : ce sont mes souvenirs de première communion ; veuillez me les apporter."

Quand l'aumônier fut revenu, Georges pressa sur son cœur ses chères reliques et reçut le saint Viatique avec une piété édifiante. Quelques minutes après il ajouta :



Vous l'enverrez à ma mère...

" Mon Père, lorsque je serai mort, vous laisserez mon chapelet à mon bras ; vous prendrez cette cravate et vous l'enverrez à ma mère en lui écrivant de ma part que

cette cravate de ma première communion n'a jamais reçu d'autres taches que celles de mon sang versé pour la patrie ! (DIVERS.)

QUESTIONNAIRE. — Quelle résolution avait prise Georges, le jour de sa première communion ? — Combien de temps garda-t-il sa promesse ? — A quel combat fut-il blessé ? — Racontez ce qui se passa à ses derniers moments. — Quels personnages et combien d'objets distinguez-vous dans la gravure ?

Grammaire et invention.

A l'aide des questions suivantes, construire des phrases où se trouvent le sujet, *le* verbe *et l'*attribut :

Comment est la classe ?	Comment est le livre ?
— — le maître ?	— — l'éponge ?
— — l'élève ?	— — la craie ?
— — le tableau ?	— — le canif ?
— — l'encre ?	— — le cahier ?
— — la plume ?	— — la règle ?
— — le crayon ?	— — l'écriture ?
— — le pupitre ?	— — la carte ?
— — la table ?	— — la fenêtre ?

PENSÉES. —

Le visage d'un homme chaste a je ne sais quoi de radieux. — (BALZAC.)

Il est des âmes qui, dans nos sentiers de fange,
Glissent sans y tacher leur blanche robe d'ange.
(V. DE LAPRADE.)

XCVI. — Les Voyages.

Abordage choc imprévu de deux bâtiments en mer.

Hydrogène, gaz quatorze fois aussi léger que l'air.

Prendre le mors aux dents, se dit d'un cheval qui s'emporte.

Lest, matières pesantes dont on charge le fond d'un bâtiment pour lui donner de la stabilité.

Soupape, tout ce qui, dans une machine, donne passage à un fluide et lui ferme le retour lorsqu'il est une fois passé.



Comment on voyage.

On peut voyager en chemin de fer, en navire, en ballon, en voiture, en traîneau, à cheval, en vélocipède, en barque, à pied.

La manière la plus rapide de voyager est

par chemin de fer. Les voyageurs se placent dans les wagons. En certains pays il y a des wagons de luxe appelés wagons-salons, des wagons de 1re classe, des wagons de 2e classe et des wagons de 3e classe.

La machine qui traîne les wagons s'appelle *locomotive ;* elle est suivie d'un chariot qui porte le charbon et qu'on appelle *tender.* Le tender fait quelquefois partie de la locomotive, qu'on appelle alors *machine-tender.*

Les voyageurs à bord d'un navire se mettent dans des cabines de différentes classes. Les paquebots que l'on construit de nos jours sont pourvus de salons et de salles à manger d'un très grand luxe.

Les voyages sur mer sont fort agréables. Le spectacle de l'Océan, l'aspect de l'étendue immense, les pays si variés que l'on voit en passant sont bien faits pour réjouir l'esprit et les yeux.

Mais ces voyages, sans parler du mal de mer, présentent souvent de grands dangers. Les navires sont ballottés par les vagues ; ils se brisent parfois sur les rochers ;

ils sont exposés aux tempêtes, aux naufrages, aux incendies, aux abordages.

On appelle *aéronaute* celui qui parcourt les airs en ballon. Il se met dans une sorte de panier appelé nacelle. Le ballon est gonflé avec un gaz appelé *hydrogène*, et qui est plus léger que l'air.

L'aéronaute, qui a eu besoin d'emporter du lest, jette une partie de ce lest lorsqu'il veut aller plus haut, et lorsqu'il veut descendre, il ouvre, au moyen d'une ficelle, une soupape qui est placée à la partie supérieure du ballon ; le gaz hydrogène s'échappe alors par cette ouverture et est immédiatement remplacé par l'air qui, rendant le ballon plus lourd, l'oblige à descendre.

Il y a des accidents à redouter. Le ballon peut crever ; il peut brûler, il peut être entraîné par les vents, et tomber avec ses passagers en pleine mer.

Les principaux genres de voitures sont : la *diligence*, l'*omnibus*, le *tramway*, le *cabriolet*, la *calèche*, le *coupé*, le *landau*, la *berline* le *cab*, etc.

Les voyages en voiture sont fort agréa-

bles. Ils ont sur les voyages en chemin de fer l'avantage de permettre aux voyageurs de mieux voir les pays qu'ils traversent.

Même en voiture les malheurs sont à craindre. On peut verser, tomber dans un fossé, voir les chevaux prendre le mors aux dents, heurter une autre voiture, un arbre, etc.

Dans les pays froids l'on voyage en *traîneau*. Un traîneau est fait comme une voiture très légère, mais sans roues ; il est muni de deux grands patins sur lesquels il glisse sur la neige ou la glace.

On appelle *cavalier* celui qui va à cheval. Celui qui monte un vélocipède s'appelle *vélocipédiste*. Il y a plusieurs genres de vélocipèdes : le bicycle, qui a une roue plus grande que l'autre ; la bicyclette, qui a les deux roues de même grandeur ; le tricycle, qui a trois roues.

On voyage sur les rivières en bateau ou en barque. En voici quelques sortes : le *bac*, la *toue*, le *chaland*, la *gondole*, le *canot*, l'*esquif*, etc.

Celui qui voyage à pied s'appelle *piéton*.

(C. Augé.)

QUESTIONNAIRE — Etudiez la gravure du texte et comptez de combien de manières l'on peut voyager. — Où se mettent les voyageurs qui vont en chemin de fer ? — Comment appelle-t-on la machine qui traîne les wagons ? — Comment marche la locomotive ? — Pourquoi aimez-vous les voyages en chemin de fer ? — Où se mettent les voyageurs à bord d'un navire ? — Comment marchent les navires ? — Pourquoi le ballon s'élève-t-il en l'air ? — Nommez quelques genres de voitures. — Comment nomme-t-on les soldats qui vont à cheval ? — à pied ? — Quelle est la manière de voyager que vous préférez ? — Pourquoi ?

Grammaire.

Mettez au futur simple *et* antérieur, *au* conditionnel présent *et* passé, *les verbes suivants :* — Pouvoir, placer, traîner, appeler, suivre, mettre, construire, réjouir, briser, descendre. traverser, craindre.

XCVII. — Saint Louis de Gonzague.

Louis de Gonzague, issu d'une famille princière, naquit le 29 mars 1568, au château de Châtillon, en Lombardie, et fut baptisé le même jour. Son parrain fut le duc de Mantoue.

Les inclinations de Louis étaient tellement vertueuses que, dès sa plus tendre enfance, ses parents l'appelèrent *le petit ange.*

Son père, qui suivait la carrière des armes,

le destina de bonne heure à l'état militaire et l'emmena avec lui dans les camps, à l'âge de cinq ans, afin de l'habituer à la vie rude, au danger, à la poudre, aux combats.

Le danger n'effrayait pas l'enfant. Il se mêla même à des exercices imprudents. Seuls les mauvais propos des soldats révoltaient son innocence.

Rien ne fut épargné pour donner à Louis une excellente éducation. Il commença ses études à la cour de Florence et ses maîtres ne tardèrent pas à louer ses progrès dans les sciences et surtout dans la vertu.

A l'âge de neuf ans, Louis fit vœu de chasteté perpétuelle. On remarquait déjà en lui le don de la prière, un amour singulier envers la sainte Eucharistie et une tendre dévotion à la sainte Vierge.

Dégoûté du grand luxe, l'enfant quitta la cour et rentra à la maison paternelle. Saint Charles Borromée le prit sous ses soins et le prépara à sa première communion, qu'il fit avec la piété d'un ange.

Ses parents le dirigèrent vers la cour d'Es-

pagne, où il brilla par sa sagesse et ses hautes vertus.

Mais le désir de Louis était de se consacrer à Dieu dans la vie religieuse. Son père mit d'abord obstacle à son dessein et n'accorda sa permission qu'au bout de trois ans.



S. Louis de Gonzague.

Louis avait dix-huit ans. Le sourire sur les lèvres, il remit à son frère puîné, en présence de la cour, devant son père et sa mère en pleurs, ses titres, ses domaines, sa fortune et sa couronne; puis, dépouillé de tout, il dit : " Rodolphe, je suis plus heureux que toi. "

Il entra au noviciat des Jésuites, à Rome. Le travail excessif qu'il s'imposa compromit sa santé. Il fut envoyé à Naples, où il acheva ses études d'une manière brillante.

Un différend grave ayant éclaté dans sa famille, Louis obtint la permission de se rendre à Milan. Par sa douceur et son tact il réta-

blit l'accord entre ses parents et partit pour Rome, sur l'ordre de ses supérieurs.

Une affreuse maladie venait d'éclater dans la ville. Les Jésuites ouvrirent un hôpital où plusieurs religieux moururent victimes de leur zèle.

Le jeune saint fut lui-même atteint de la contagion et dut s'aliter le 3 mars 1591. Dieu lui ayant révélé que sa fin était prochaine, il écrivit à sa mère une lettre d'adieu dans laquelle il révélait la tendresse de ses sentiments.

Sa joie était si grande en pensant à la mort qu'il récitait le *Te Deum* plusieurs fois dans la journée. Il disait en pressant son crucifix sur son cœur: " Je souhaite d'être avec Jésus-Christ. "

Sentant empirer son état, il demanda les derniers sacrements, reçut la bénédiction du Pape et déclara qu'il mourrait la nuit suivante.

Le Père Général vint le voir. " Frère Louis, lui dit-il, je voudrais vous faire plaisir, que désirez-vous ? — Oh ! répondit-il, qu'on

me couche là, par terre, pour que je meure comme les pauvres."

Dans la nuit du 21 juin 1591, l'angélique jeune homme rendit sa belle âme à Dieu. Il avait à peine vingt-trois ans.

A la nouvelle de sa mort, il n'y eut qu'un cri dans Rome: Le saint est mort! On accourut de tous côtés lui baiser les mains et les pieds, et Dieu sema comme des fleurs les miracles autour du tombeau de Gonzague.

Treize ans après sa mort, à Châtillon même, on célébrait les fêtes de sa béatification solennelle. Sa mère, vieillie, les cheveux blancs, courbée déjà par l'âge, était là, à genoux, sanglotant, suffocant de bonheur.

Les yeux sur l'image dévoilée de son fils, du fond de son âme, elle poussa vers le ciel ce cri d'ivresse: "O Luigino! ô mon enfant! ô mon fils! ô mon saint! priez pour votre mère!"

QUESTIONNAIRE. — Où et quand naquit Louis de Gonzague? — Où se trouve la Lombardie?—A quel âge fut-il emmené dans les camps? — Où prit-il sa première éducation? — Des mains de qui reçut-il la communion, la première fois? — A quel âge entra-t-il chez les Jésuites? — Quel différend régla-t-il? — Où contracta-t-il la maladie qui l'emporta? — Comment se prépara-t-il à la mort? — Où célébra-t-on les fêtes de sa béatification? — Qui était présent?

Grammaire.

Mettez au subjonctif présent *et* passé *les verbes suivants :* — Naître, appeler, suivre, épargner, écrire, mourir, répondre, semer, pousser, venir, baiser, voir.

XCVIII.— La Fuite en Egypte — (légende)

Larron, voleur.
Bandit, malfaiteur.
Lèpre, maladie horrible qui couvre la peau de pustules et d'écailles.

Légende, récit populaire.
Mugir, faire un grand bruit.
Aube du jour, commencement du jour.

La nuit était noire ; pas une étoile au firmament et la tempête mugissait au loin dans le désert.

" Ouvrez, ouvrez, cria une voix."

Dans une chétive demeure, une femme aux traits durs se chauffait au foyer près d'un berceau où dormait un enfant.

" Au nom de Dieu, ouvrez, ouvrez, répéta la voix du dehors.

— Qui que vous soyez, répondit la femme, passez votre chemin ; malheur au voyageur qui entre ici.

— Nous mourons, ayez pitié de nous!

— En vous recevant, c'est la mort que je

vous procure, car je suis la femme d'un voleur célèbre, et, s'il rentre, je ne pourrai vous dérober à ses coups."

Tandis qu'elle parlait, la porte s'était ouverte, et Joseph, après avoir abrité son âne, était entré avec Marie son épouse, et l'Enfant-Dieu.

La maîtresse du logis jeta une brassée de petit bois dans le foyer. Une flamme vive et chaude emplit la demeure, qui prit un air de fête. Dans son berceau, l'enfant malade s'éveilla et se souleva à moitié, oubliant sa douleur pour sourire au petit Jésus.

" Je ne sais qui vous êtes, interrogea la femme du voleur ; mais depuis que vous êtes sous notre toit, je me sens gaie et heureuse, et mon fils partage mon bonheur..." Elle parlait encore lorsqu'on entendit des pas au dehors.

" Toc ! toc !

— Qui est là ?

— Femme, ouvre vite.

— Ciel, c'est mon mari ! Où vous cacher ? " fit la femme désolée.

Marie se leva, lui donna son petit enfant

et ouvrit la porte. Le bandit, à l'aspect de Marie, recula d'un pas et jeta sur sa femme un regard chargé de colère.

" Ce sont de pauvres gens qu'a surpris l'orage. Je les ai abrités, pensant qu'ils porteront bonheur. " — Le voleur se tut; il déposa en un coin son butin, secoua ses vêtements mouillés et se rapprocha du foyer où pétillait la flamme.

" Femme, demanda-t-il, n'avons-nous rien à manger ?

— Nous avons encore du pain, du lait et des fruits. " — Et comme elle voulait rendre à Marie son fils pour apprêter les mets annoncés : — " Non, dit Marie, c'est moi qui servirai. " — Tous mangèrent en silence. Le bandit jetait de temps en temps un regard furtif et terne sur les hôtes. Il sortit de table et se rapprocha du foyer. Une ride plissa son front.

" Etranger, dit-il à Joseph, vous avez un bel enfant. Si le mien lui ressemblait !

— Il est malade ? répliqua Joseph.

— Malade d'une maladie horrible, soupira le père ; il est lépreux. "

Cette révélation fut suivie d'un silence long et pénible. — " Dieu punit l'enfant des crimes des parents," dit la mère en fondant en larmes.

Le voleur regarda sa femme ; mais son regard n'avait pas la dureté du reproche et de la colère ; il exprimait plutôt le regret et l'inquiétude.



En route pour l'Egypte.

" Dieu ouvre ses bras au pécheur repentant, dit Marie, et change ses larmes en joie. "

Le brigand ne répondit point, et le silence n'était troublé que par l'écho de l'orage qui fuyait. A l'aube du jour, la nature se réveilla fraîche et rajeunie. Marie demanda un peu d'eau pour

laver son enfant, puis Joseph se leva et dit : Partons.

" Où allez-vous donc ?

— Malheureux exilés, nous allons chercher une patrie en Egypte ; mais nous reviendrons.

— A votre retour, n'oubliez point ma demeure, que vous avez remplie de lumière et de joie. "

Marie, se tournant vers la femme du bandit, la salua et lui dit : " Lavez votre enfant dans l'eau où je viens de laver le mien ; " puis, elle s'éloigna avec Joseph.

L'enfant pleurait : " Viens, lui dit sa mère, je vais te laver dans l'eau où s'est lavé le petit de cette étrangère."

— A quoi bon ? dit le père en haussant les épaules... Quand le petit lépreux eut touché l'eau, il se trouva guéri ; car le bon Dieu ne laisse jamais un bienfait sans récompense.

Plus tard, le petit lépreux—dit-on—mourait repentant près de Jésus crucifié. On le nomma le *Bon Larron.*

QUESTIONNAIRE. — Où se trouve l'Egypte ? — Pourquoi la sainte Famille fuyait-elle la Judée ? — Chez qui

auraient logé les trois exilés ? — Quelle réception suppose-t-on avoir été faite par les bandits à leurs hôtes ? — Qui s'offre à servir le souper ? — Quelle maladie avait l'enfant du brigand ? — Que supposez-vous avoir été recommandé pour la guérison de l'enfant ? — Que serait devenu plus tard ce bandit ?

Grammaire.

*Mettez à l'*impératif, *au* participe présent *et* passé, *les verbes suivants :* Mugir, répéter, ouvrir, recevoir, parler, emplir, sourire, partager, reculer, vouloir, servir, plisser.

XCIX.

Versailles, le 14 mai 1871.

Mon cher Pierre,

J'ai reçu ta lettre, où tu me dis que tu m'aimes bien. Moi aussi, je t'aime bien, et pour bien des raisons : parce que tu es le fils de mon frère, qui est l'homme que j'aimerais

le plus au monde, quand même il ne serait pas mon frère; je t'aime parce que tu es mon filleul; je t'aime parce que tu es un bon petit enfant, à qui Notre-Seigneur va se donner, afin que tu deviennes un bon grand chrétien.

Je pense souvent à toi. Je demande à Dieu que tu fasses ta première communion de telle sorte que tu en ressentes la grâce toute ta vie.

C'est un chagrin pour moi de ne pouvoir être là avec ton père et ta mère, et ta tante et ta cousine. Nous y voudrions être tous. Les affaires nous retiennent ici, et ce sont des affaires qu'il ne faut pas négliger, parce qu'elles sont

un peu les affaires du bon Dieu, et aussi les tiennes, comme tu le sauras plus tard. Mais les affaires ne retiennent pas mon cœur, et il sera là, priant pour toi. Souviens-t'en lorsque tu feras ton action de grâces, après avoir reçu le corps de Notre-Seigneur, et, de ton côté, prie pour moi.

Cher enfant, demande au bon Dieu premièrement, de l'aimer toute ta vie; secondement, de lui obéir toute ta vie, dans l'état où il lui plaira de t'appeler; troisièmement, de lui donner toute ta vie. Tu obtiendras cela, si tu fais le vœu d'écouter toujours la sainte Eglise, et cela est tout.

Adieu, mon cher Pierre. Souviens-toi de ce que je te dis là. Le bonheur, le repos, la gloire de la vie, c'est de servir l'Eglise.

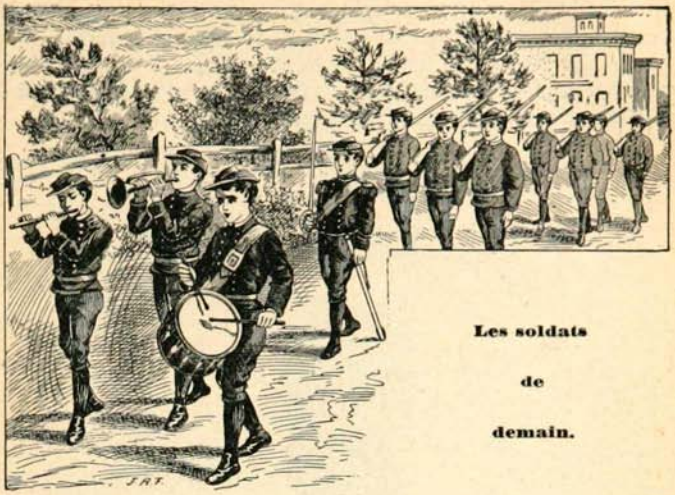
Ton parrain,

Louis Veuillot.

RÉCITATION. — *Le Bataillon scolaire.*

LES HOMMES.

" Petits enfants, petits soldats,
Qui marchez comme de vieux braves,
Sabre au côté, fusil au bras,
Les yeux ardents et les fronts graves;
Petits soldats, petits enfants,
Vous qui désertez la grammaire
Pour marquer le pas, triomphants,
Sous les regards de votre mère;
Que pensez-vous, que faites-vous?
Têtes rieuses, corps fragiles,
Retournez au jeu; laissez-nous
Le fardeau des armes viriles.



Les soldats de demain.

LES ENFANTS.

— Nous sommes les petits enfants
De la vieille mère patrie;
Nous lui donnerons dans dix ans
Une jeune armée aguerrie.
Nous sommes les petits soldats
Du bataillon de l'espérance.
. . . . . .
. . . . . .

Qui marchez, pour vous qui marchez.

Qui désertez la grammaire, c.-à dire qui feriez mieux de rester à l'école.

Armes viriles, qui conviennent aux hommes.

Aguerrie, affermie contre la crainte.

RÉFLEXION. — Retenez ce que disent ces enfants : ils comprennent que les exercices militaires ne sont pas un amusement qu'on ne les réunit pas pour "jouer au soldat". Une pensée grave les rend sérieux et attentifs ; ils songent qu'ils travaillent pour la patrie dont ils sont l'espérance.

C. — J'AI CRU, JE VOIS.



Louis Veuillot.

Louis Veuillot a tracé à l'avance pour son tombeau l'épitaphe suivante :

Placez à mon côté ma plume;
Sur mon cœur, le Christ, mon orgueil;
Sous mes pieds mettez ce volume,
Et clouez en paix le cercueil.

Après la dernière prière,
Sur ma fosse plantez la croix;
Et, si l'on me donne une pierre,
Gravez dessus: *J'ai cru, je vois.*

Dites entre vous: "Il sommeille;
Son dur labeur est achevé."
Ou plutôt, dites: "Il s'éveille;
Il voit ce qu'il a tant rêvé."

J'espère en Jésus. Sur la terre,
Je n'ai pas rougi de sa foi:
Au dernier jour, devant son Père,
Il ne rougira pas de moi.

(Ls Veuillot.)

Voici maintenant un extrait de son testament: " Je meurs catholique comme j'ai toujours vécu, entièrement soumis de cœur, de raison et d'âme à tous les enseignements de la sainte Eglise catholique, apostolique et romaine, demandant pardon de toutes mes fautes, désavouant toutes les erreurs que j'ai pu commettre, et où je n'ai pu tomber que par ignorance et sans dessein.

" Dans ma vie, je n'ai été parfaitement heureux et fier que d'une seule chose: c'est d'a-

voir eu l'honneur et au moins la volonté d'être catholique, c'est-à-dire obéissant aux lois de l'Eglise..."

Louis Veuillot, né à Boynes, dans le Loiret, en 1813, est mort à Paris en 1883. Dieu l'avait doué d'un talent hors pair, ou plutôt de génie ; aussi reste-t-il comme un des meilleurs écrivains français, le premier des polémistes de son temps et l'un des grands penseurs du dix-neuvième siècle.

Esprit supérieur, tranchant, prépondérant, il a écrit avec une inépuisable fécondité dans tous les genres : littérature, histoire, politique, philosophie, religion, théologie.

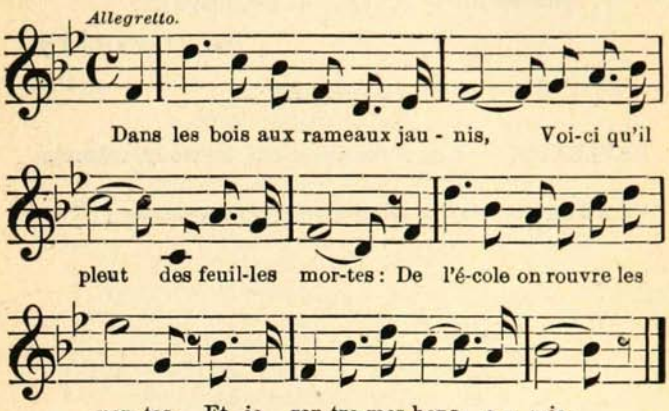
Pendant près d'un demi-siècle, ce chrétien militant a travaillé, sans s'arrêter ni se décourager un seul jour, au service de l'Eglise, dont il était fier de se dire l'humble *soldat.*

(J.-R. M...)

VACANCES.

Paroles de
GEORGES HAURIGOT.

Musique de
CLAUDE AUGÉ.



Dans les bois aux rameaux jaunis,
Voici qu'il pleut des feuilles mortes:
De l'école on rouvre les portes,
Ah! tous nos plaisirs sont finis.

Adieu les fleurs et les fruits d'or!
Adieu, prés verts, adieu, grands chênes!
Au revoir, aux prunes prochaines,
Oiseaux qui m'appelez encor.

Avec l'été revient l'enfant.
— Qu'il est joli! disent les roses.
— Et comme il sait de belles choses!
Ajoute un merle en l'écoutant.

C'est qu'il avait, six mois durant,
Mis à l'étude un grand courage.
Or, on est beau quand on est sage,
Quand on travaille on est savant!

(G. HAURIGOT.)

RÉFLEXION. — Tout a une fin ici-bas, même les vacances.

REMARQUE — [Avis aux élèves pour les vacances.]

FIN DU COURS MOYEN.

TABLE DES MATIÈRES.

PAGES.

Préface III

PREMIÈRE PARTIE.

I.—*C'est Dieu*, poésie (*Mgr de la B.*) 1
II.—L'enfant et l'avocat 3
III.—Lequel préférez-vous ? (*Divers*) 6
—*A demain*, poésie 9
IV.—La première confession. (*Z. F.*) 9
V.—L'écho. (*Divers*) 13
VI.—Mgr de Cheverus et le nègre 16
—*Les deux sœurs.* (Coppée) 18
VII.—Nourriture et breuvage. (*Divers*) 19
VIII.—C'est l'ordonnance 23
—*Petit enfant*, poésie. (*Carteret*) 25
IX.—Kléber et le petit Arabe. (*Bouniol*) 27
X.—L'école buissonnière 31
XI.—Le thé et le café. (*Divers*) 34
—*Mon jardin*, poésie 37
XII.—Jean Ménard 38
—*La bergeronnette*, poésie. (*Dovalle*) 41
XIII.—Ce que coûte un vêtement. (*Dupuis*) 42
XIV.—Le coq et la poule. (*Divers*) 46
—*L'envie*, poésie. (*Ratisbonne*) 49
XV.—La maison de mon père. (*Divers*) 49
XVI.—Le bœuf et la vache. (*Divers*) 53
—*Le secret*, poésie. (*De Villefranche*) 56
XVII.—Le prix de catéchisme 56
—*L'école*, poésie. (*Déroulède*) 60
XVIII.—Une lettre à la Vierge. 1*re partie* 60
XIX.—*Le cœur d'une mère*, poésie 64
XX.—Une lettre à la Vierge, *fin.* (*Féval*) 66
XXI.—L'Escargot et le Renard 69
—*Oh ! le joli minet !* poésie. (*Guichard*) 73

XXII.—Le fer et la houille. (*Divers*)..... 73
XXIII.—Le charmeur d'oiseaux..... 77
—*N'y touchez pas*, poésie. (*Litteau*)..... 80
XXIV.—Lettre à Marguerite. (*Veuillot*)..... 81
XXV.—Merci, mon Dieu!..... 85
XXVI.—Les animaux. (*Divers*)..... 85
—*L'oiseau captif*, poésie. (*Dumas*)..... 90
XXVII.—La mer et le sel. (*Divers*)..... 92
XXVIII.—La table du bon Dieu. (*Hébel*)..... 96
XXIX.—Le verre. (*Dupuis*)..... 99
—*La Cigale et la Fourmi*. (*La Fontaine*)..... 101
XXX.—La petite métisse. (*Sem. Relig.*)..... 102
—*Les deux mères*, poésie. (*Villefranche*)..... 105
XXXI.—Le mouton. (*F. A...*)..... 106
—*Après la classe*, poésie. (*Augé*)..... 108
XXXII.—Générosité récompensée..... 109
—*Pierre, viens voir*..... poésie. (*Ratisbonne*)..... 112
XXXIII.—Pronostics du temps. (*Caumont*)..... 113
—*Le Corbeau et le Renard*. (*La Fontaine*)..... 116
XXXIV.—Le plus beau jour de la vie..... 117
—*Le Rat de ville et le Rat des champs*. (*La Fontaine*) 119
XXXV.—Le serment de Cambronne. (*Marcel*)..... 121
XXXVI.—Les insectes. (*V. Henrion*)..... 125
—*Le Renard et les Raisins*. (*La Fontaine*)..... 127
XXXVII.—Où mène le vol! (*Dupuis*)..... 128
XXXVIII.—Conseils d'un instituteur. 1re partie. (*Cormenin*) 131
—*Travaillons*, poésie. (*Moreau*)..... 134
XXXIX.—Vanité..... 134
—*La fourmi et le bœuf*, poésie. (*Villiers*)..... 137
XL.—Conseils d'un instituteur—2e partie..... 137
—*L'enfant et les fleurs*, poésie..... 140
XLI.—L'église paroissiale. (*Divers*)..... 141
XLII.—Lettre..... 145
—*Ecoute, enfant*, poésie. (*V. Hugo*)..... 147
XLIII.—La famille chrétienne. (*Le Semeur*)..... 148

DEUXIÈME PARTIE.

XLIV.—Un jeune patriote. (*Ambert*)..... 153
—*La patrie*, poésie. (*O. Crémazie*)..... 156
XLV.—L'habitation. (*Divers*)..... 157

XLVI.—Le serin. (*Divers*)..... 161
—*J'ai la croix*, poésie. (*Favel*)..... 163
XLVII.—L'éclairage. (*Divers*)..... 164
XLVIII.—David et Goliath..... 168
XLIX.—A quoi sert le verre? (*Caumont*)..... 172
L.—Sainte Cécile..... 177
LI.—L'eau..... 181
LII.—Le fifre et Lafayette. (*Divers*)..... 185
LIII.—Le grand maître de la prière. (*Allègre*)..... 189
LIV.—La pomme de terre. (*Divers*)..... 193
—*L'héliotrope*, poésie. (*Valades*)..... 196
LV.—Le sceau sacramentel..... 197
LVI.—La poste..... 201
LVII.—S. Jean Berchmans. (*J.-R. M.*)..... 205
LVIII.—Une héroïne..... 209
LIX.—Sept minutes de Pie IX. (1re partie)..... 212
—*A qui la poupée?* poésie. (*Ratisbonne*)..... 215
LX.—La monnaie..... 215
LXI.—Sept minutes de Pie IX. (2e partie) (*De Poli*)... 219
LXII.—Thomas Morus..... 223
LXIII.—L'aiguille. (*Caumont*)..... 227
—*Le refrain de l'aiguille*, poésie. (*Dupuis*)..... 231
LXIV.—Un enfant au cœur d'or. (1re partie)..... 232
LXV.—*Le Renard et la Cigogne*. (*La Fontaine*)..... 235
LXVI.—Un enfant au cœur d'or. (2e partie) (*Divers*)... 238
LXVII.—Lettre. (*L. Veuillot*)..... 242
LXVIII.—Ennemis et alliés. (*D'après Caumont*)..... 246
—*Le Lion devenu vieux*. (*La Fontaine*)..... 249

TROISIÈME PARTIE.

LXIX.—Mort de Napoléon Ier. (*Divers*)..... 250
LXX.—La cuisine. (*D'après Caumont*)..... 253
LXXI.—Bien attrapé. (*Divers*)..... 257
—*Le Chien et son ombre*. (*La Fontaine*)..... 260
LXXII.—Je veux être catholique..... 261
LXXIII.—Jacques Cartier. (1re partie)..... 265
—*Sol canadien*, poésie. (*Bédard*)..... 268
LXXIV.—Les guerres théologiques. (*Caumont*)..... 269

BIBLIOTHÈQUE SAINT-SULPICE

LXXV.—Jacques Cartier. (2e partie) 272
LXXVI.—L'assassin et le prêtre 277
LXXVII.—Sainte Rose de Lima 280
LXXVIII.—Préceptes de civilité. (1re partie) 284
—*Le Loup et l'Agneau.* (*La Fontaine*) 286
LXXIX.—Je ne ferai plus pleurer ta mère 288
—*Près de ta mère*, poésie. (*Alcan*) 290
LXXX.—Préceptes de civilité. (2e partie) 291
LXXXI.—"*Es-tu là, Jésus?*" poésie 295
—Les dix règles de Jefferson 297
LXXXII.—Préceptes de civilité. (3e partie) 299
LXXXIII.—Sainte Agnès 303
LXXXIV.—Les pigeons 307
—*Le maître et l'écolier*, poésie. (*Tournier*) 310
LXXXV.—Le héros de Bougival. (*D'après Ambert*) 311
—*A toi, patrie!* poésie. (*Manuel*) 315
LXXXVI.—Lourdes 316
—*L'Immaculée*, poésie 319
LXXXVII.—Le bon citoyen. (*A. Rondelet*) 319
—*Tu seras soldat*, poésie. (*Laprade*) 321
LXXXVIII—Héroïsme de Dollard 322
LXXXIX.—L'air, les nuages, la foudre 326
XC.—Les héroïnes de Verchères. (*J.-R. M.*) 330
XCI.—Enfant, tu l'emportes 334
XCII.—La sucrerie. (*Gérin-Lajoie*) 337
XCIII.—Samuel de Champlain. (1re partie) 341
—*L'orphelin*, poésie: (*Blanchard*) 344
XCIV.—Samuel de Champlain. (2e partie) 345
—*Le chemin du paradis*, poésie 347
XCV.—La cravate blanche 348
XCVI.—Les voyages. (*C. Augé*) 353
XCVII.—S. Louis de Gonzague 357
XCVIII.—La fuite en Egypte. (*Légende*) 362
XCIX.—Lettre. (*L. Veuillot*) 367
—*Le bataillon scolaire*, poésie 370
C.—*J'ai cru, je vois.* (*L. Veuillot*).—Biographie 372
—*Vacances.* (*C. Augé*) 375

BNQ
C 000 149 296

TABLE DE MULTIPLICATION.

2	1	2	3	1	3	4	1	4	5	1	5
2	2	4	3	2	6	4	2	8	5	2	10
2	3	6	3	3	9	4	3	12	5	3	15
2	4	8	3	4	12	4	4	16	5	4	20
2	5	10	3	5	15	4	5	20	5	5	25
2	6	12	3	6	18	4	6	24	5	6	30
2	7	14	3	7	21	4	7	28	5	7	35
2	8	16	3	8	24	4	8	32	5	8	40
2	9	18	3	9	27	4	9	36	5	9	45
2	10	20	3	10	30	4	10	40	5	10	50
2	11	22	3	11	33	4	11	44	5	11	55
2	12	24	3	12	36	4	12	48	5	12	60
6	1	6	7	1	7	8	1	8	9	1	9
6	2	12	7	2	14	8	2	16	9	2	18
6	3	18	7	3	21	8	3	24	9	3	27
6	4	24	7	4	28	8	4	32	9	4	36
6	5	30	7	5	35	8	5	40	9	5	45
6	6	36	7	6	42	8	6	48	9	6	54
6	7	42	7	7	49	8	7	56	9	7	63
6	8	48	7	8	56	8	8	64	9	8	72
6	9	54	7	9	63	8	9	72	9	9	81
6	10	60	7	10	70	8	10	80	9	10	90
6	11	66	7	11	77	8	11	88	9	11	99
6	12	72	7	12	84	8	12	96	9	12	108
10	1	10	10	11	110	11	7	77	12	3	36
10	2	20	10	12	120	11	8	88	12	4	48
10	3	30				11	9	99	12	5	60
10	4	40				11	10	110	12	6	72
10	5	50	11	1	11	11	11	121	12	7	84
10	6	60	11	2	22	11	12	132	12	8	96
10	7	70	11	3	33				12	9	108
10	8	80	11	4	44				12	10	120
10	9	90	11	5	55	12	1	12	12	11	132
10	10	100	11	6	66	12	2	24	12	12	144

149296